UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 8375

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

LA

VIE N'EST PAS LA VIE

Propriété

CORRESPONDANTS-DÉPOSITAIRES

EN FRANCE

Angers,	Barassé.
»	Briand et Hervé.
Annecy,	Burdet.
Arras,	Sueur.
Avignon,	Aubanel.
Bayeux,	Dubois-Fierville.
Besançon,	Turbergue.
Blois,	Dezairs.
Bordeaux,	Chaumas.
»	Coderc.
Bourg,	Martin-Bottier.
Bourges,	Dilhan.
Brest,	Lefournier.
Caen,	Chenel.
Carcassonne,	Gadrat.
Chambéry,	Perrin.
Clermont-Ferrand,	Servoingt.
»	Bellet.
Dijon,	Gagey.
Langres,	Dallet.
Lille,	Quarré.
»	Béghin.
Lyon,	Briday.
Lyon,	Girard.
»	Josserand.
Le Mans,	Le Guicheux-Gallienne.
Limoges,	Bussadori.
Marseille,	Mingardon.
»	Crespin.
Montpellier,	Calas.
»	Séguin.
Mulhouse,	Perrin.
Nantes,	Mazeau.
»	Libaros.
Nancy,	Thomas et Pierron.
»	Vagner.
Orléans,	Blanchard.
Poitiers,	Bonamy.
Reims,	Raive.
Rennes,	Vᵉ Morel.
»	Verdier.
Rouen,	Ménestrier-Provost.
»	Fleury.
Toulouse,	Marquestc et Mouran.
»	Privat.
Tours,	Cattier.

A L'ÉTRANGER

Amsterdam,	Van Langenhuysen.
Bois-le-Duc,	Bogaerts.
Breda,	Van Vees.
Bruges,	Beyaert-Defoort.
Bruxelles,	Goemaere.
Dublin,	Dowling.
Fribourg,	Herder.
Genève,	Duraford.
»	Grosset.
Gênes,	Fassi-Como.
Liége,	Spée-Zelis.
Leipzig,	Dörr.
Londres,	Burns et Oates.
Louvain,	Peeters.
»	Desbarax.
Madrid,	Bailly-Baillière.
»	Tejado.
Milan,	Besozzi.
Montréal,	Rolland.
Ratisbonne,	Manz.
Rome,	Bocca.
Saint-Pétersbourg,	Wolff.
Turin,	Marietti.
Vienne,	Gérold et fils.

LA

VIE N'EST PAS LA VIE

OU

LA GRANDE ERREUR DU XIXe SIÈCLE

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Vita hæc... mors vitalis.
La vie d'ici-bas c'est la mort vivante.
S. Aug., *Méditat.*, c. xxi.

XXII 4
BIBLIOTHÈQUE
TRANSFERRED

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE.

PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3

Droits de traduction et de reproduction réservés.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Vient de paraître :

L'ANGELUS

AU XIXe SIÈCLE

1 vol. in-18..... 2 fr.

Ce nouvel ouvrage de Mgr GAUME fait suite au *Signe de la Croix* et à l'*Eau bénite*. Il a pour but de remettre en honneur et en vigueur une des plus vénérables pratiques du catholicisme.

L'histoire de l'*Angelus*, sa beauté, les mystères qu'il rappelle, son origine, son efficacité, sa liturgie, tels sont les principaux sujets traités dans cet ouvrage avec une rare érudition.

LE CIMETIÈRE

AU XIXe SIÈCLE

OU LE DERNIER MOT DES SOLIDAIRES.

1 vol. in-18..... 2 fr.

AVIS DES ÉDITEURS.

Dans son numéro de juillet 1868, la grave Revue Napolitaine, *Scienza e Fede*, rendant compte de l'*Histoire du bon Larron*, s'exprime ainsi :

« Monseigneur Gaume, infatigable défenseur de la saine doctrine et gardien des pratiques religieuses, après avoir rappelé le dix-neuvième siècle au surnaturel par le *Traité du Saint-Esprit ;* après lui avoir fortement recommandé l'usage du *Signe de la Croix* et de l'*Eau bénite;* après l'avoir exhorté à donner toute sa foi au Christia-

nisme, par son petit livre d'or le *Credo*, offre à ce même siècle, pécheur et voleur, un modèle à imiter dans un nouvel ouvrage : *l'Histoire du bon Larron, dédiée au* XIX*e siècle*.

« On ne pouvait faire un meilleur présent à un siècle comme le nôtre. Nous ne pouvons dire en détail toutes les précieuses qualités de cet ouvrage de l'éminent auteur; mais si tous les ouvrages de Monseigneur Gaume ont le don de l'actualité et le mérite de répondre aux besoins de la société contemporaine, celui-ci les surpasse tous (1). »

Pourquoi les surpasse-t-il tous? Parce

(1) Monsignor Gaume, infaticabile difensore della sana dottrina e custode delle pratiche religiose, dopo aver richiamato il secolo XIX, al sopranaturale con l'opera dello *Spirito Santo;* dopo avergli inculcato l'uso del *Segno della Croce* e quello dell' *Aqua benedetta :* dopo averlo esortato a mettere ogni sua fiducia nel Cristianesimo col suo aureo libriccino *Il Credo*, dà a questo istesso secolo, peccatore e ladrone, un modello da imitare,

qu'il indique nettement l'unique solution des terribles problèmes qui aujourd'hui agitent le monde, et qui demain peuvent devenir des catastrophes. Cette solution consiste dans le rétablissement de l'ordre. Le rétablissement de l'ordre consiste à remettre chaque chose à sa place : *Dieu en haut et l'homme en bas* ; en d'autres termes, le salut de la société est dans sa *conversion*.

Or, les annales du Christianisme n'offrent pas d'exemple de conversion plus éclatante que celle du bon Larron ; par conséquent, aucun trait de miséricorde plus capable d'exciter la confiance du dix-

presentandogli un nuove volume : *La Storia del buon Ladrone, dedicata al secolo* XIX.

Non si poteva fare dono migliore ad un secolo come il nostro. Noi non possiamo dire per filo e per segno di tutti pregi di questo volume dell' egregio autore ; ma se tutte le opere di Monsignor Gaume hanno il dono dell' attualità, e di rispondere a bisogni della società contemporanea, il presente volume le supera tutte.

neuvième siècle et de déterminer son retour à l'ordre.

Cependant, malgré tous les motifs et tous les moyens de faire la paix avec le Ciel, afin de la rétablir sur la terre, notre siècle, trop fidèle imitateur du Larron du Calvaire dans sa vie coupable, ne songe pas à l'imiter dans sa vie pénitente.

D'où vient ce triste phénomène qui alarme justement tous les esprits sérieux? Répondre à cette question de vie ou de mort, non-seulement pour les individus, mais encore pour les nations, tel est le but de l'ouvrage que nous publions en ce moment. Cela suffit pour indiquer qu'il porte comme ses aînés, peut-être même avec plus d'éclat, le *cachet de l'actualité*.

AVANT-PROPOS.

L'Eau Bénite et le Signe de la Croix sont des armes défensives et offensives. Sur tous les points du globe, l'Église, depuis dix-huit siècles, les met aux mains de ses enfants. Aujourd'hui elle fait plus. A raison des circonstances si graves où se trouve le monde, l'auguste Chef du combat recommande instamment à tous les chrétiens, l'usage plus fréquent et plus religieux que jamais de ces armes traditionnelles.

Aux exhortations se joignent les faveurs. Faisant ce que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs, Pie IX vient d'attacher au *Signe de la Croix*, cinquante jours d'indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, et cent, s'il est fait en prenant de l'Eau Bénite.

« Les armes supposent la guerre, nous écrit, à cette occasion, l'excellent jeune homme à qui sont adressées nos lettres sur l'Eau Bénite et sur le Signe de la Croix. Quelle est cette guerre? Où, quand, comment, contre quoi et contre qui dois-je combattre?

La question est trop grave pour demeurer sans réponse. Elle n'intéresse pas seulement celui qui la propose. Elle est capitale pour vous, pour moi, pour tout homme, pour toute femme qui, suivant le mot de Napoléon Ier, se croit autre chose qu'un *tas de boue*.

« Je pardonne bien des choses, disait le captif de Sainte-Hélène. Mais j'ai

horreur de l'athée et du matérialiste. Comment voulez-vous que j'aie quelque chose de commun avec un homme qui ne croit pas à l'existence de l'âme, qui croit qu'il est un tas de boue, et qui veut que je sois comme lui, un tas de boue (1) ? »

Sans autre préliminaire, commençons notre étude.

(1) *Sentim. de Napoléon sur le Christ*, p. 77.

LA VIE
N'EST PAS LA VIE

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 1er septembre 1868.

Objets de cette correspondance : détromper, consoler, éclairer, encourager.— L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, est de toutes les erreurs la plus radicale, la plus cruelle, la plus désastreuse et malheureusement la plus répandue de nos jours. — La plus radicale : elle est la première. — Elle atteint l'homme dans le plus intime de son être. — Elle le fascine. — Anecdote. — La plus cruelle : elle le dégrade et le rend malheureux. — Ignobles définitions de l'homme par les victimes de la grande erreur. — Noblesse de l'homme et du chrétien.

Mon cher Frédéric,

Si j'avais cent poitrines et cent voix, je ne cesserais de crier : O hommes, mes amis et mes frères ! l'erreur la plus radicale, la plus cruelle, la plus désastreuse et malheureusement la plus répandue de

nos jours, est de croire que la vie d'ici-bas c'est la vie.

Voilà, mon ami, le Goliath contre lequel tu dois combattre ; non-seulement toi, mais tout homme et toute femme venant en ce monde. La lutte sera de tous les jours, de toutes les heures. Pour la soutenir, tu emploieras non-seulement les armes que je t'ai fournies dans nos premières correspondances, mais toutes celles que l'Église elle-même t'a données. A les manier, tu devras mettre toute l'énergie de tes puissances : ta raison, ta foi, ta volonté.

La lutte est décisive. Ton bonheur ou ton malheur en dépend : c'est toi-même qui es l'enjeu du combat.

La lutte est à outrance. Comme dans les anciens combats de gladiateurs, appelés sans rémission, *sine remissione*, point de quartier pour le vaincu : il faut qu'il meure sur le champ de bataille.

Tu te récries peut-être, et tu pourrais

supposer que j'ai voulu t'inspirer de craintes vaines ou exagérées. Afin de te prémunir contre cette tentation, nous allons reprendre un à un les caractères assignés à la grande erreur, ta mortelle ennemie. Tu jugeras s'ils lui conviennent: je m'en rapporte à toi.

Avant de commencer, laisse-moi dire en quelques mots toute ma pensée sur notre nouvelle correspondance. T'apprendre à combattre n'est pas le seul but que je me propose: je voudrais encore *détromper*, *consoler*, *éclairer*, *encourager*. Détromper ceux qui croient que la vie d'ici-bas, c'est la vie; consoler ceux qui, regardant la vie d'ici-bas comme la vie, sont effrayés ou inconsolables de la mort; éclairer ceux qui se font illusion sur la nature et le but de la vie d'ici-bas; encourager à la conquête de la vraie vie les pèlerins de la terre. Telles sont mes *visées*, Dieu veuille que je ne reste pas trop au-dessous !

Cela dit, venons au fait.

1° L'ERREUR QUI CONSISTE A CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS RADICALE DE TOUTES LES ERREURS. — Je dis radicale, parce qu'elle est la première. Tandis que les autres erreurs ne se produisent qu'avec l'âge, celle-ci tend à s'emparer de l'homme dès l'enfance. Enveloppée dans les sens, comme le corps dans les langes, la raison à moitié éveillée, ne connaît, pendant les premières années, d'autre vie que la vie d'ici-bas. Pour la désabuser, ou, si tu veux, pour l'éclairer, il faut du temps et beaucoup de soins.

Radicale. A la différence des autres erreurs qui ne portent, en général, que sur quelques points particuliers, ou n'atteignent que la surface de l'âme, celle-ci attaque l'homme dans le plus intime de son être, la notion même de la vie, et l'attaquant ainsi, elle le fascine. Son charme trompeur désoriente la raison, désoriente la volonté, désoriente le cœur, fausse

toute l'existence et finit par attirer sa victime dans la gueule de l'antique serpent. L'anecdote suivante te fera comprendre ma pensée.

Jeune écolier, j'étais en vacances. C'était au mois de septembre : les noisettes étaient mûres. Il était connu que les plus belles se trouvaient sur le flanc d'une montagne exposée aux rayons du midi. Quelques arbres, beaucoup d'arbustes, des broussailles et des ronces masquaient le pied de rochers abrupts, dénudés par la pluie et dont les recoins, parfaitement abrités, servaient de repaires à des reptiles plus ou moins dangereux. Un de mes camarades et moi nous nous engageons gaiement dans la montagne, cherchant des yeux, à droite et à gauche, des noisetiers à dévaliser.

A peine avons-nous fait quelques pas, et nous apercevons à la cime d'un jeune frêne, un pinson qui poussait de petits cris plaintifs, battait des ailes et descendait

de branche en branche, sans remarquer notre présence ou sans en être effrayé.

Nous nous arrêtâmes à regarder ce spectacle, dont la cause nous était inconnue. Cependant l'oisillon descendait toujours et arrivait presque à la hauteur de nos têtes, lorsque, baissant les yeux, nous vîmes au pied de l'arbre une vipère d'assez forte taille, immobile, la tête haute et les yeux fixés dans ceux de l'oiseau. Elle le fascinait, et, en le fascinant, l'attirait dans sa gueule. Nous comprîmes; et d'un mouvement de bras, coupant le rayon visuel, nous rompîmes le charme. Le serpent s'enfuit, et l'oiseau délivré prit son essor, non sans nous remercier beaucoup et avec raison; car un instant plus tard il était perdu.

L'effet produit sur l'oiseau par le regard fascinateur du serpent, l'erreur qui consiste à prendre la vie d'ici-bas pour la vie, le produit sur les malheureux dont elle s'empare. Victimes de cette erreur radi-

cale, ils ne voient plus rien au delà de cette vie; au delà des affaires de cette vie, rien; au delà des occupations de cette vie, rien; au delà des biens et des maux, des joies et des peines de cette vie, rien.

Pour eux tout est renfermé dans les étroites limites du temps. Qu'on essaye de leur parler d'une autre vie, d'autres intérêts, d'autres biens, d'autres maux : comme l'oiseau fasciné, ils ne voient rien, ils n'entendent rien. Ils vont, ils vont toujours dans la voie où le charme trompeur les attire.

Veux-tu, cher ami, t'en convaincre par toi-même ? Regarde-les à l'œuvre, observe leurs habitudes ; connais leurs préoccupations, leurs craintes, leurs ambitions, leurs douleurs. Lis leur journaux, leurs livres, leurs discours publics; prête l'oreille à leurs conversations intimes. Renouvelée dix fois, vingt fois, à toute heure et dans toutes circonstances, l'épreuve te rapportera la même réponse:

Fascination, fascination de la bagatelle, *fascinatio nugacitatis*, qui les empêche de voir les biens réels, les maux réels, et surtout l'abîme vers lequel ils marchent, *obscurat bona* (1). Les infortunés ! Et chaque jour ils y tombent par milliers.

2° L'ERREUR QUI CONSISTE A CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS CRUELLE DE TOUTES LES ERREURS. — Je dis cruelle, parce qu'elle dégrade l'homme et le rend malheureux : tu vas en juger.

Elle le dégrade. Certains aliénés qui, au lieu d'habiter les petites-maisons, circulent dans les régions, prétendues scientifiques, du monde moderne, sous le pseudonyme de savants, colportent sur l'homme d'étranges idées. Il y a environ cent ans, un de leurs maîtres prétendait que l'homme avait commencé par être carpe, et il se donnait lui-même pour un poisson perfectionné. Un autre disait que

(1) Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, etc. (*Sap.* IV, 12.)

l'homme est *une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne*, et il se croyait un tas de boue. Cinquante ans plus tard, un de leurs disciples définissait l'homme : *un tube apéritif et digestif ouvert par les deux bouts*, et il se regardait comme une simple machine.

Je dois te dire que ces définitions n'ont plus cours ; elles sont mortes avec leurs inventeurs.

Mieux élevés que leurs devanciers, les aliénés d'aujourd'hui ont découvert, grâce à la physiologie comparée, que l'homme descend du singe. Au lieu d'admettre notre noble descendance et de dire avec tout le genre humain : nous sommes de notre père, qui fut de Noë, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu, ils se croient fils, petits-fils, arrière-petits-fils de quelque gorille à longue queue et à museau pointu, solitaire habitant des déserts africains. Et ils se donnent pour des singes perfectionnés : ils y tiennent, et

s'efforcent de le persuader à eux-mêmes et aux autres.

A vrai dire, en voyant leurs instincts et leurs gambades, on serait tenté de leur reconnaître une pareille généalogie.

Mais non. « Ame abjecte, leur dit Rousseau, tu veux en vain t'avilir : c'est ta triste philosophie qui te rend semblable aux bêtes ; mais ton génie dépose contre tes principes, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

N'en déplaise à cette poignée de petits gorilles, l'homme forme une espèce à part dans la chaîne des êtres : il est la créature la plus noble du monde visible. Doué de raison et de liberté, il est le roi de tout ce qui l'environne. Si, par son corps, chef-d'œuvre d'une puissance et d'une sagesse infinies, il touche aux êtres matériels, c'est pour les dominer ; tandis que, par son âme, mille fois plus noble que son corps, il touche aux êtres pure-

ment spirituels ; et c'est pour s'ennoblir. Qui dira sa dignité?

Noblesse oblige : qui dira l'étendue de ses devoirs ?

Toutefois la grandeur de l'homme disparaît devant celle du chrétien. Enfant de Dieu, héritier de Dieu : tel est le chrétien. Comprends-tu, mon cher ami, une pareille grandeur ? Être fils d'un roi, c'est quelque chose : mais être enfant de Dieu !

Être héritier présomptif de riches trésors, de vastes domaines, de magnifiques châteaux, d'un nom glorieusement historique, c'est quelque chose : être héritier des cinq parties du monde, serait beaucoup plus. Mais être héritier de Dieu, non-seulement de ses biens, mais de lui-même, de sa puissance, de sa sagesse, de sa majesté, de ses félicités infinies, au point de devenir un avec lui : quel héritage ! La raison s'y perd.

Or cet homme si grand, ce chrétien

mille fois plus grand que l'homme, cet être immortel dont les destinées sont si hautes, ce Dieu de la terre, vassal seulement du Dieu du Ciel, *post Deum terrenus Deus,* que fait de lui l'erreur dont nous parlons ? Elle en fait un *preneur de mouches*, un *tisserand de toiles d'araignée*, un *cheval de manége.*

Le temps ne me permet pas de te le montrer aujourd'hui dans l'exercice de ces nobles métiers. A demain.

Tout à toi.

DEUXIÈME LETTRE.

2 septembre 1868.

Un preneur de mouches : Domitien. — Un trait de son histoire. — Preneurs de mouches au dix-neuvième siècle. — Les tisserands de toiles d'araignée. — Leurs tissus : Nature et destination. — Réponses de deux Chinois. — Photographie vivante des victimes de la grande erreur. — Leur histoire dans celle de Samson.

Cher ami,

Partons pour Rome, Rome païenne s'entend. La métropole de l'ancien monde te fera voir à quel point l'erreur que nous démasquons, dégrade l'homme dont elle s'empare. Voici, sur le trône des Césars, un empereur appelé Domitien. Il est fils de Vespasien et frère de Titus. Fier de son origine, il va mettre tous ses soins à soutenir l'honneur de sa famille. De grands devoirs lui sont imposés. Gouverner l'em-

pire, presque aussi étendu que le monde ; maintenir l'ordre au dedans ; faire respecter le nom romain au dehors ; protéger les anciennes frontières sans cesse menacées par les barbares ; conserver les riches provinces nouvellement conquises par son père et par son frère : telles sont, et bien d'autres, les occupations vraiment impériales auxquelles Domitien doit consacrer tout ce qu'il a de temps, d'intelligence et de volonté.

Il le doit sans aucun doute ; mais il n'en fait rien. A quoi donc ce maître du monde passe-t-il le temps ? Veux-tu le savoir ? Regarde : le vois-tu enfermé seul dans un appartement solitaire de son palais, s'amusant à prendre des mouches qu'il perce avec un poinçon fort aigu ? Voilà ses graves occupations et ses nobles conquêtes (1).

(1) Inter initia principatus quotidie secretum sibi (Sextus Aur. Victor has nugas pene assiduas fuisse ostendit), horarium (al. *lararium*), sumere solebat :

Il était tellement fasciné que rien ne pouvait le distraire. Tant qu'il restait une mouche à tuer, il n'entendait rien, il ne voyait rien, il ne se donnait ni trêve ni repos. De là vint le mot qui fit fortune dans Rome et dans l'empire. Quelqu'un demandant à l'avocat Vibius Crispus si l'empereur était visible et s'il était seul ? Oui, dit-il, et si bien seul qu'avec lui il n'y a pas même une mouche : *ne musca quidem*.

Être homme et passer le temps à prendre des mouches : pitié !

Être empereur et passer le temps à prendre des mouches : deux fois pitié !

Être plus qu'un homme, plus qu'un empereur, être chrétien, et passer le temps

nec quicquam amplius quam muscas captare et stylo præacuto configere, ut cuidam interroganti : *Essetne quis intus cum Cæsare?* non absurde responsum est a Vibio Crispo : *Ne musca quidem*. Suet., *in Domit.*, c. III, p. 296, edit. Burmann ; id. Victor, *de Cæsarib.*, c. XI ; Euseb., *in Chron.*, et Scaliger, *in id.*, etc.

à prendre des mouches? pitié, et cent fois pitié !

Mais quoi ! me demandes-tu, aujourd'hui en plein dix-neuvième siècle, siècle de lumières et de merveilles, siècle d'occupations graves et incessantes, peut-il y avoir des preneurs de mouches ? A mon tour, je te demande s'il y a aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle, des hommes, des femmes, des jeunes gens et des vieillards qui, prenant la vie d'ici-bas pour la vraie vie, bornent leurs espérances aux biens du temps, et passent leurs années à les acquérir ou à les conserver, sans aucun rapport avec l'avenir ? S'il en est ainsi, leur occupation, étrangère à l'unique nécessaire, n'est, en définitive, ni plus sérieuse, ni moins dégradante que celle de Domitien ; et c'est avec raison que je les appelle preneurs de mouches.

Ce nom est-il immérité ? Qu'ils en jugent eux-mêmes. Nous avons, disent-ils, beaucoup travaillé. Moi, j'ai beaucoup

étudié, beaucoup écrit ; moi, j'ai longtemps enseigné ; moi, j'ai beaucoup voyagé ; moi, j'ai beaucoup vendu et beaucoup acheté ; moi, j'ai beaucoup élevé de chevaux, de bœufs et de moutons ; moi, j'ai inventé des mécaniques ; moi, j'ai perfectionné les anciens procédés de fabrication ; moi, j'ai amélioré l'agriculture.

Par ces différents moyens, nous avons tous fini par conquérir des terres, des châteaux, des parcs, des monceaux de pièces d'or et de papier-monnaie, au moyen de quoi nous avons pu boire, manger, nous amuser, nous promener à notre aise, avoir des chevaux, des voitures, des domestiques aux ordres de tous nos caprices. Et c'est tout ! De tout cela que vous restera-t-il bientôt ? Rien. Je me trompe ; un mauvais linceul et six bouts de planches. Preneurs de mouches.

Si le mot leur paraît dur et mon autorité contestable, je vais leur citer un au-

tre mot, apporter une autre autorité et leur donner un autre nom : *tisserands de toiles d'araignées*. Ainsi les qualifie l'infaillible sagesse (1). Que fait l'araignée? elle file sa propre substance et s'épuise à tisser une toile sans beauté, sans consistance, bonne seulement à arrêter des mouches et des moucherons.

Que font les martyrs de la grande erreur? Comme l'araignée, ils s'épuisent à fabriquer leur toile. J'appelle de ce nom les mille occupations diverses auxquelles ils se livrent avec une ardeur fiévreuse : occupations littéraires, scientifiques, politiques, artistiques, industrielles, commerciales, agricoles, que sais-je? A cela ils consument leur propre substance. Intelligence, volonté, activité, santé, corps et âme, tout y passe. Pour eux c'est la vie, la

(1) Telas araneæ texuerunt... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis. (*Is.*, LIX, 5, 6.)

seule vie qu'ils connaissent, la seule pour laquelle ils travaillent.

Que sont, mon cher ami, toutes ces occupations, bonnes en soi si tu veux, mais, sans la grâce, inutiles au regard de la vraie vie, sinon un tissage de toiles d'araignée! Et ces toiles elles-mêmes, que sont-elles dans leur nature et dans leur but? Dans leur nature? fragiles tissus que le moindre coup de vent met en pièces et dont il disperse au loin les inutiles lambeaux. Dans leur but? Je vais te le dire. L'araignée suce le sang des mouches prises dans ses filets, et s'en nourrit. Repue, elle rentre dans son trou et dort. Ainsi des tisserands dont nous parlons.

Quand, dans leurs filets, ils ont pris les mouches qu'ils décorent des noms pompeux de richesses, d'honneurs, de plaisirs, ils en sucent le sang, ils s'en repaissent. Pour eux, c'est la gloire, la félicité, la vie. Chimères, toute autre gloire, toute autre félicité, toute autre vie. Là-dessus, ils

vivent comme s'ils ne devaient pas mourir et ils meurent comme s'ils ne devaient plus vivre.

C'est le dernier degré de la fascination. Grossièrement matérialistes, ils ne connaissent plus la vie que par les sensations, méprisant tout ce qui ne se voit pas des yeux et ne se touche pas des mains.

Ils te rappelleront cet habitant de Pékin, à qui un de nos missionnaires demandait : « Pourquoi es-tu au monde ? » — Et il répondait : « Pour manger du riz. » — « Et toi, disait-il à un autre, quelle est ta religion ? — Ma religion, répondit-il en frappant des deux mains sur son vaste abdomen, c'est de bien boire, bien manger, bien dormir et bien digérer. — Tu es donc de la même religion que ces bœufs qui paissent là-bas dans la prairie. » Là-dessus le Chinois s'éloigne en riant du barbare, venu de quatre mille lieues pour lui apprendre, à lui, habitant du Céleste Empire, que l'homme est autre chose qu'une bête,

destiné à autre chose qu'à brouter l'herbe ou à manger du riz.

Combien, hélas! de Chinois et de Chinoises en Europe.

Et dire qu'ils ne sentent pas leur dégradation!

Cette pensée m'inspire une telle compassion, que je vais essayer d'un nouveau moyen de rompre le charme qui les fascine. Sous leurs yeux, je vais mettre leur photographie, photographie vivante et animée. Perdue est leur raison, s'ils ne se reconnaissent pas.

Tout le monde connaît Samson. Rien de plus brillant que les premières pages de son histoire, rien de plus triste que les dernières. Né pour délivrer son peuple du joug des Philistins, le fort d'Israël marche d'exploit en exploit. Orgueil des siens, terreur des ennemis, son nom est dans toutes les bouches. Nulle renommée plus éclatante que la sienne. La voir grandir

comme la lumière du jour, était l'espérance de tout le peuple.

Malheureusement Samson se laisse fasciner par Dalila. Il oublie sa noble mission, perd sa force et tombe au pouvoir des Philistins. Les barbares le chargent de chaînes, lui crèvent les yeux, le jettent en prison, et, le transformant en cheval de manége, ils le condamnent à tourner la meule d'un moulin. Telle est son occupation habituelle. Aux jours de leurs fêtes, elle devient encore plus douloureuse. Ces jours-là, un enfant conduit le pauvre aveugle par les salles de festin, et ils le font danser, comme une espèce d'ours, pour égayer les convives. Le fort d'Israël meurt dans cet humiliant exercice (1).

O malheur! ô honte! s'écrie un de nos commentateurs des saints livres. Samson,

(1) Lætantesque per convivia, sumptis tum epulis, præceperunt ut vocaretur Samson, et ante eos luderet. Qui adductus de carcere ludebat ante eos. (*Judic.*, XXVI, 25.)

le plus fort de tous les hommes qui ont jamais existé, Samson, le tueur de lions, le guerrier qui seul luttait contre une armée et la mettait en déroute, Samson réduit à un pareil rôle! non, jamais je n'ai lu dans l'histoire d'aucun homme une telle ignominie (1).

Martyrs de notre grande erreur, j'en appelle à vous-mêmes : n'est-ce pas là, trait pour trait, votre photographie? Nés au sein du christianisme, riches de lumières pour connaître la vraie vie et de forces pour en vivre noblement. Malgré leurs ennemis, presque tous, au début de leur carrière, donnèrent les plus belles espérances : ils étaient chrétiens. Dans le sentiment de leur dignité, ils disaient, en promenant leurs regards sur les biens de la terre : Je suis plus grand que ces choses et né pour de plus grandes : *Major his sum et ad majora natus.*

(1) Cunctorum quos legerim miserior factus. Abulensis, q. 35.

Tout à coup leur vue se trouble ; la notion de la vraie vie s'obscurcit ; le monde supérieur se voile d'épais nuages. Au lieu de se faire en haut, les mouvements de leur cœur se font en bas. La motte de terre qu'ils foulent de leurs pieds, qu'ils grattent de leurs mains, borne leur horizon. Pour eux, la vie du temps est devenue la vraie vie, ils n'en connaissent plus d'autre : ils sont fascinés.

Vois-tu maintenant les nouveaux Samsons, tristes jouets de l'erreur, suer sang et eau pour tourner la roue de la fortune ; puis, se livrant forcément à la gymnastique la plus humiliante, pour acquérir ou pour conserver la bienveillance de leurs maîtres ; puis, mourant à la peine, et mourant les mains vides des richesses, prix obligé de la vraie vie.

Dans le pays où la mort les transporte, sais-tu combien valent leurs domaines, leurs champs, leurs vignes, leurs châteaux et leurs parcs : *Quid hoc ad æternita-*

tem? Zéro. Leurs billets de banque? Zéro. Leurs actions de chemins de fer? Zéro. Leurs obligations de crédits plus ou moins fonciers? Zéro. Leurs sacs d'or et d'argent? Zéro. Leurs études, leurs sciences, leurs découvertes? Zéro, et rien que zéro. « Ils ont dormi leur sommeil et tous ces hommes des richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains (1). »

Eux-mêmes le reconnaîtront, mais trop tard. Et, dans leur désespoir, ils s'écrieront : Nous nous sommes donc trompés : *Ergo erravimus?* Nous nous sommes épuisés à chercher la vie où elle n'est pas : *Lassati sumus in via iniquitatis.* Pitié donc, mon cher ami, pour tous ces enfants de Dieu, ces rois de l'éternité, ces Samsons de la vertu, devenus preneurs de mouches, tisserands de toiles d'araignée, chevaux de manége et saltimbanques, au dé-

(1) Dormierunt somnum suum : et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. (*Ps.* xv.)

triment de leur âme et au bénéfice de leurs ennemis?

Ce n'est pas tout : l'erreur qui les dégrade à ce point les rend encore malheureux. Nous le verrons dans ma première lettre. En attendant, prions pour les aveugles.

Tout à toi.

TROISIÈME LETTRE.

3 septembre.

Malheur de ceux qui se laissent fasciner par la grande erreur. — Fausse apparence de bonheur. — Ils sont esclaves. — Maîtres nombreux, opposés, capricieux auxquels ils obéissent. — Les vers et les voleurs. — Tableaux de leurs sollicitudes. — Ils sont exposés à des regrets inconsolables. — Histoire de Michas. — Travaillés par des désirs impossibles à satisfaire. — Disproportion entre la capacité de leur cœur et les biens d'ici-bas. — Exemple péremptoire.

Cher ami,

Tout ce qui brille n'est pas or. J'aime cet adage. Je l'aime, parce qu'il dit bien ce qu'il veut dire. Je l'aime, parce qu'il est vieux : qui se ressemble s'assemble. Je l'aime, parce que, malgré son grand âge, il conserve toute la vivacité de la jeunesse. Je l'aime surtout, parce qu'il nous vient ici comme une bague au doigt.

Quand tu parcours les rues de Londres ou de Paris, tu rencontres à chaque pas ce qu'on appelle les heureux du siècle. Tu vois leurs brillants équipages, leurs hôtels somptueux ; tu entends le bruit de leurs fêtes ; tu sais que l'or afflue dans leurs mains, à la disposition de tous leurs caprices. Leur vie semble une étoffe merveilleuse, tissue d'or et de plaisirs sans cesse renaissants. A ce spectacle, beaucoup sont tentés de s'écrier : Qu'ils sont heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt !*

Mon vieil adage est là qui te souffle à l'oreille : Ne t'y fie pas ; tout ce qui brille n'est pas or. Voyons qui a tort, lui ou l'exclamation. Être esclave de vingt maîtres opposés, aveugles, capricieux et souvent méprisables ; vivre de craintes continuelles, de regrets sans consolation et de désirs impossibles à satisfaire : est-ce être heureux? Telle est, mon cher ami, la condition de quiconque, homme ou femme,

riche ou pauvre, jeune ou vieux, prend la vie d'ici-bas pour la vraie vie et agit en conséquence.

Le maître infaillible, descendu exprès du ciel pour enseigner la science du bonheur, a donné cette leçon : « Ne placez pas votre trésor sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent (1). » Écoliers indociles, les fascinés de la grande erreur n'ont pas tenu compte de la leçon du Maître ; et ils ont placé leur trésor, tout leur trésor, sur la terre et dans les biens de la terre. Oui ; mais les vers et les voleurs sont restés, et nuit et jour ils menacent le trésor. La conséquence est que pour le défendre, il faut veiller jour et nuit, toujours dans l'inquiétude, toujours les armes à la main.

Dans le fait, ces vers et ces voleurs ne sont pas seulement les insectes qui ron-

(1) *Matth.*, VI, 19.

gent les tissus, ou les malfaiteurs qui brisent les coffres-forts. Par là il faut entendre toutes les créatures hostiles, animées et inanimées, qui peuvent atteindre le trésor, le détériorer, l'enlever ou le détruire. Leur nombre est incalculable. Sans parler de la mort, toujours menaçante et tôt ou tard voleuse impitoyable du trésor, compte, si tu peux, les inondations, les incendies, les ouragans, les tremblements de terre, les révolutions, les banqueroutes, les trahisons, les fraudes, les maladies, les caprices des forts, les jalousies des faibles, toutes ces légions d'ennemis qu'il faut sans cesse surveiller, apaiser ou combattre, avec la triste certitude de ne jamais parvenir à les désarmer.

Tu en conviendras, posséder un trésor dans de pareilles conditions, autant l'avoir placé sans défense au milieu de la forêt de Bondy. Aussi, à part les heures où le tourbillon du plaisir, l'entraînement des affaires leur ôtent la conscience d'eux-

mêmes, les hommes de la terre sont dévorés d'inquiétudes. Veux-tu voir l'intérieur de leur âme? Regarde ce vêtement rongé par dix mille vers: voilà leur âme. Criblée de toutes parts par les sollicitudes; putréfiée par le crime, corrodée par la rouille, elle fait peur et pitié (1).

A l'esclavage et aux sollicitudes incessantes, s'ajoutent, aujourd'hui plus souvent que jamais, des regrets inconsolables. Plus heureux que la plupart des bacheliers modernes, élevés comme s'ils devaient être des citoyens de Rome ou d'Athènes, tu as étudié autre chose que des auteurs païens : la Bible t'est connue. Un mot suffira pour te rappeler toute l'histoire de Michas. Au lieu d'adorer, comme

(1) Si intueri volueris animam hominis aurum amantis, invenies eam ut vestimentum a decem millibus vermium corrosam, ita eam perforatam undique a sollicitudinibus, et a peccatis putrefactam, et ærugine plenam. (S. Chrysost., *Homil.* XLVIII, *ad pop. Antioch.*, sub fin.)

ses pères, le Dieu du ciel, ce Michas s'était fabriqué de petits dieux d'or et d'argent, qu'il adorait secrètement dans sa maison. Ces dieux étaient sa vie, son trésor : il n'en connaissait pas d'autre,

Or, il arriva qu'une troupe de soldats, passant devant sa maison, lui enleva ses dieux. Alors, Michas de se lamenter et de courir après les soldats, réclamant ses idoles. « Qu'as-tu? lui crient les soldats en se retournant. Pourquoi cries-tu? — Vous m'avez enlevé mes dieux, et vous demandez ce que j'ai ! — Tais-toi, sinon tu es mort et ta maison saccagée (1). »

L'erreur cruelle qui fait prendre la vie d'ici-bas pour la vie, tend à peupler de Michas les villes et les campagnes. Au lieu de faire du vrai Dieu le trésor de leur cœur, trésor inaccessible aux vers et aux voleurs, voici des hommes qui se sont épuisés à se créer une fortune grande ou

(1) *Judic.*, XVIII, 23 et seqq.

petite et à se faire, comme il disent, une position. Pour eux tout est là.

Au moment où ils s'y attendent le moins, un coup de vent contraire, une banqueroute, un incendie, une fausse spéculation, que sais-je? un des mille accidents, si communs dans ce siècle d'agiotage et de révolution, vient renverser leurs châteaux de cartes. Quels sont ces cris de désespoir? C'est Michas qui pleure ses dieux.

Encore s'il n'y avait que des cris et des pleurs! Mais les blasphèmes, mais les haines à mort, mais les tortures morales et trop souvent la démence et le suicide viennent révéler des regrets sans consolation, un mal sans remède, par conséquent l'amour exagéré des biens d'ici-bas, résultat inévitable de la fascination.

Cependant, je veux leur faire la partie belle. Admettons, mon cher ami, que, par un privilége sans exemple, ils seront à l'abri de tous les coups de la fortune, de toutes les atteintes de la maladie, et qu'ils

jouiront paisiblement de tout ce qu'ils ont amassé. Seront-ils heureux ? nullement ; et cela pour deux raisons péremptoires. La première, la capacité de leur cœur ; la seconde, une pensée qui leur pèse comme un cauchemar et qui empoisonne fatalement toutes leurs jouissances.

La capacité de leur cœur. Une goutte d'eau ne peut remplir un grand vase. Ils ont beau vouloir le rétrécir, leur cœur est d'une capacité infinie. Ses désirs sont immenses : seul, l'immense peut le combler. Or, ni en étendue, ni en durée, l'immense ne se trouve dans les créatures. Relativement au cœur de l'homme, toutes ensemble sont la goutte d'eau dans un grand vase. Pour l'instruction de tous les siècles, la Providence a permis qu'un homme, connu du monde entier, voulût s'assurer s'il en était ainsi. Cet homme était un monarque incomparable pour les richesses et pour la magnificence. C'était de plus un savant qui n'eut jamais son égal. Sous ce double

rapport, son nom est encore proverbial chez toutes les nations civilisées. Tu sais qui je veux dire; et je viens aux preuves.

Magnificence de Salomon. Outre le peuple de Juda et d'Israël, qui était innombrable comme le sable de la mer, *sicut arena maris in multitudine*, et sur lequel il régnait, Salomon régnait encore sur tous les royaumes, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière de l'Égypte. Chaque année, tous lui offraient d'immenses présents, des vases d'or et d'argent, des étoffes précieuses, des armes, des parfums, des chevaux et des mules.

Cette conduite, qui paraît étrange, s'explique de deux manières. D'une part, elle était fondée sur l'admiration universelle dont Salomon était l'objet; car toute la terre désirait le voir pour écouter la sagesse, que Dieu lui avait mise dans le cœur (1). D'autre part, Salomon était la

(1) III *Reg.*, x, 24.

figure du Messie qui devait recevoir en tribut toutes les nations et toutes leurs richesses matérielles et spirituelles : *Quem constituit hæredem universorum.*

Sa flotte, jointe à celle d'Hiram, roi de Tyr, lui apportait continuellement d'Ophir et de Tharsis (1) d'énormes cargaisons de bois odorants, de pierres précieuses, d'ivoire et de l'or par millions, sans compter celui qu'il recevait chaque année des intendants des tributs et de tous les rois d'Arabie. Quant à l'argent, il était aussi commun à Jérusalem que les pierres, tellement qu'on n'en tenait aucun compte (2).

Salomon se servit de ces incalculables richesses pour bâtir, entre autres, deux édifices qui furent deux merveilles du monde : le temple de Dieu et le palais royal. Dans

(1) On croit que Tharsis était le Pérou.

(2) Fecitque ut tanta esset abundantia argenti in Jerusalem quanta et lapidum... Non erat argentum, nec alicujus pretii putabatur in diebus Salomonis. (III *Reg.* x, 27.)

ces deux monuments, le cèdre, les bois les plus rares, l'or, l'ivoire, les pierreries furent employés avec un art infini et une profusion, dont rien dans les constructions modernes, même les plus magnifiques, ne saurait donner l'idée. Il serait trop long de décrire les richesses du temple. Un mot seulement du palais.

Dans la salle du trône on voyait, en guise de tentures, cinq cents boucliers de l'or le plus fin, chacun du poids énorme de six cents sicles ; puis le trône, tout d'ivoire et entièrement revêtu d'un or très-pur. Ce trône avait six degrés et le marchepied était d'or. Douze lionceaux reposaient sur les six degrés, six d'un côté et six de l'autre. Il ne s'est jamais vu un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde (1).

Tous les vases à boire et toute la vaisselle du palais étaient d'un or choisi. Les

(1) Non est factum tale opus in universis regnis. (III *Reg.*, x, 21.)

vivres pour Salomon et sa cour étaient, chaque jour, trente mesures de fleur de farine, et soixante de farine ordinaire; dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturages, cent moutons, outre la venaison, les cerfs, les chevreuils, les bœufs sauvages et toutes sortes de volailles. Il avait quarante mille chevaux dans ses écuries pour les chars, et douze mille chevaux de selle. L'incomparable monarque jouissait en paix de toutes ces richesses et d'une infinité d'autres. Pendant la durée de son règne, qui fut très-long, aucun bruit de guerre ne retentit dans ses États. « Juda et Israël, dit le texte sacré, vécurent dans un calme parfait, chacun à l'ombre de sa vigne et de son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée (1). »

Sagesse de Salomon. Pour le fils de David, l'univers n'avait pas de secrets. Dieu lui avait donné une sagesse et une prudence prodigieuses, et un esprit capable de

(1) III *Reg.*, IV, 25.

comprendre autant de choses, qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer ; en sorte qu'il surpassa tous les rois du monde en richesse et en sagesse (1).

Il fut le plus grand des géologues. Il connaissait clairement la constitution du globe, la nature et les rapports mutuels des parties qui le composent, les vertus des éléments (2).

Il fut le plus grand des astronomes. Il connaissait les astres et leurs mouvements, le changement des saisons, le retour des époques, les révolutions des années et les positions respectives des étoiles (3).

Il fut le plus grand des physiciens. Il connaissait la force des vents, leur origine,

(1) III *Reg.*, 29; x, 23.

(2) Ipse enim dedit mihi horum quæ sunt scientiam veram : ut sciam dispositionem orbis terrarum, et virtutes elementorum. (*Sap.*, VII, 17.)

(3) Vicissitudinum permutationem, et commutationes temporum, anni cursus et stellarum dispositiones. (*Ibid.* 18, 19.)

leur route, leur apaisement, leurs qualités salutaires ou insalubres; les causes de la foudre, des tremblements de terre, des inondations, des ouragans et des cyclones... *vim ventorum* (1).

Il fut le plus grand des naturalistes. Il connaissait la nature et les instincts de tous les animaux sauvages et domestiques, quadrupèdes, oiseaux, reptiles et poissons; la différence des plantes et les propriétés des racines, et tous les autres secrets de la création (2).

En un mot, Salomon fut le plus riche des rois (3), le plus sage des sages. Témoin, entre autres, le célèbre jugement qui a rendu son nom immortel, et le concours de toute la terre, venant à Jérusalem pour

(1) *Sap.*, xx, et Cor. a Lap., in hunc loc.

(2) Naturas animalium et iras bestiarum... differentias virgultorum et virtutes radicum : et quæcumque sunt absconsa et improvisa. (*Sap.*, xxi, 22.)

(3) Magnificatus est ergo rex Salomon, super omnes reges terræ, divitiis et sapientia. (III *Reg.*, x, 23.).

entendre la sagesse qui sortait de ses lèvres (1) ; le plus savant des hommes : depuis le cèdre qui couronne le Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, toutes les créatures étaient connues de Salomon, et connues scientifiquement (2). Mieux que personne, il pouvait donc en tirer toutes les jouissances qu'elles peuvent procurer.

Nous verrons demain le résultat de son expérience.

Tout à toi.

(1) Et universa terra desiderabat vultum Salomonis, ut audiret sapientiam ejus, quam dederat Deus in corde ejus. (*Ibid.*, XI, 24 ; et IV, 34.)

(2) Disputavit super lignis, a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete, et disseruit de jumentis et volucribus, et reptilibus et piscibus. (III *Reg.*, IV, 33.)

QUATRIÈME LETTRE.

4 septembre.

Expérience de Salomon. Parole qui empoisonne tous les plaisirs d'ici-bas. — Trait de Caracalla. — Francesco et St Philippe de Néri. — Histoire.

CHER AMI,

Pourvu de toutes les ressources de la puissance, de la richesse et de la science élevées au plus haut degré, Salomon se met à l'œuvre. Prêtons l'oreille, et laissons-le nous raconter lui-même le résultat de son expérience : « J'ai dit dans mon cœur : je veux m'enivrer de délices : je veux jouir de tous les biens. J'ai donc fait faire des ouvrages magnifiques. J'ai bâti des palais. J'ai planté des vignes. J'ai fait des jardins et des vergers, où j'ai mis toutes sortes d'arbres. J'ai eu des servi-

teurs et des servantes, et un grand nombre d'esclaves, nés dans ma maison, une multitude de troupeaux, plus que n'en ont jamais eu tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem.

« J'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent, et les richesses des rois et des provinces. J'ai eu des musiciens et des musiciennes et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes, des coupes et des vases à boire. Et j'ai surpassé en opulence tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem. Et je n'ai rien refusé à mes yeux de ce qu'ils ont désiré. J'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs, et de prendre les jouissances dans tout ce que j'avais préparé, et j'ai cru que je trouverais le bonheur à jouir de mes travaux (1). »

Certes, l'expérience ne laisse rien à désirer. Quel est l'homme qui l'ait jamais

(1) *Eccl.*, XI, 1, 10.

faite, ou qui puisse se flatter de la faire dans de pareilles conditions? Voyons le résultat. Le royal expérimentateur continue : « Mais, après avoir bien examiné les ouvrages de mes mains et tous les labeurs auxquels j'avais pris tant de peine, j'ai reconnu qu'au fond de toutes choses, il n'y a que vanité et affliction d'esprit, et que rien n'est stable sous le soleil : *Et nihil permanere sub sole* (1). »

Rien n'est stable sous le soleil! Dans ce mot fatal est la seconde raison pour laquelle le bonheur, la vie par conséquent, est introuvable sur la terre. La loi d'instabilité et de mort qui pèse sur toutes les choses du temps, forme l'inexorable cauchemar dont les amateurs de la bagatelle, si fascinés qu'ils soient, ne parviennent jamais à se débarrasser.

L'histoire rapporte que Caracalla, fils de l'empereur Septime-Sévère, poignarda

(1) *Eccl.*, XI, 11.

son frère Géta, sur les genoux de leur mère. A partir de ce moment, le meurtrier croyait entendre une voix qui le poursuivait partout, répétant sans cesse : Bois le sang de ton frère ; ou plutôt, comme dit le texte avec plus d'énergie : « Bois ton frère, » *Bibe fratrem.*

Pour toi, cher Frédéric, comme pour tous, je réitère mon affirmation ; si fascinés qu'ils soient, les martyrs de la grande erreur ne peuvent s'empêcher d'entendre la voix qui leur crie : Rien n'est stable sous le soleil. Cette voix impitoyable les suit partout : à la ville et à la campagne ; dans le bruit et dans la solitude ; dans le travail et dans le repos. Elle franchit le seuil de leurs palais, pénètre dans leurs fêtes et retentit comme un glas funèbre, au milieu de leurs rêves de bonheur.

Plus encore. Cette parole : Rien n'est stable sous le soleil, s'écrit sur toute leur personne : ils ne peuvent se regarder sans la voir. Cette tête qui se découronne, ces

cheveux qui blanchissent, ces rides qui sillonnent leur front, ces yeux qui s'affaiblissent, ces dents qui tombent, ces jambes qui fléchissent, ces épaules qui se voûtent, tout ce corps qui se courbe et qui semble se pencher vers la tombe ; autant de voix qui leur disent : Rien n'est stable sous le soleil. Ils peuvent bien ne pas les écouter, mais je le répète encore, ils ne peuvent pas ne point les entendre.

Leur fascination fait pitié et m'inspire ce vœu fraternel : Puisse arriver pour eux une de ces heures bénies, où l'homme ennuyé, fatigué du monde et des affaires, est comme forcé de se donner audience à lui-même ! Que dans ce calme momentané ils s'adressent de sang-froid les questions proposées autrefois, par un de nos plus aimables saints, Philippe de Néri, à un jeune homme, victime comme tant d'autres de la grande erreur.

Étant venu voir l'illustre confesseur de Rome, celui-ci fixe sur l'adolescent un re-

gard paternel et, le prenant dans ses bras, lui dit: « Francesco, que fait-tu maintenant?

— Je fais mes études.

— Tu seras un brillant élève, couvert de couronnes et chargé de prix: et après?

— Quand j'aurai terminé mes humanités, j'apprendrai le droit civil et le droit canon.

— Tu recevras tes grades aux applaudissements de tes juges; tu seras docteur *in utroque:* et après?

J'entrerai dans la magistrature.

— Tu seras un jurisconsulte célèbre: et après?

— Je me marierai.

— Tu auras une belle et nombreuse famille: et après?

— Je continuerai d'exercer ma profession, afin de donner une position honorable à mes enfants.

— La fortune te sourira; ils seront riches: et après?

— Je composerai des ouvrages utiles à ceux qui suivront ma carrière.

— Tes ouvrages auront un grand succès; tu seras l'oracle de tes confrères : et après?

— Je jouirai tranquillement des biens que j'aurai amassés et de la considération que j'aurai acquise.

— Tu vivras dans l'abondance; ton nom sera honoré : et après?

— Je vieillirai ; et comme tous les mortels, je payerai le tribut de la nature : je mourrai.

— Et après?

— Après.....? après....?

— Oui, après, cher Francesco, il faudra être jugé, absous ou condamné, sans appel, pour toute l'éternité. Je ne blâme rien de ce que tu veux faire. Seulement, si tu te laisses absorber par les travaux de la vie présente, sans les rattacher par la foi aux réalités de la vie future, tu tombes dans la plus dangereuse et la plus cruelle des folies. Tu te seras consumé à poursuivre

un fantôme que tu n'auras pas saisi; et, à l'heure du départ, tu te trouveras les mains vides: vides de bonnes œuvres, semences de vie immortelle, et peut-être pleines d'iniquités, semences de mort sans résurrection. »

Francesco garda le silence, embrassa le père et sortit. Mais le coup était porté. L'*après* du père Philippe lui restait dans l'esprit, comme une goutte de résine tombée dans les cheveux: il ne pouvait s'en débarrasser. De guerre lasse, il se met à méditer cet *après* importun. Bientôt, Dieu aidant, ses illusions disparaissent, il comprend que la vie d'ici-bas n'est pas la vie; et, en homme sage, il la fait résolûment servir à l'acquisition de la vie véritable.

Je termine cette lettre, mon cher ami, en te rappelant une dernière fois la terrible parole: Rien n'est stable sous le soleil. Jeunesse, santé, beauté, plaisirs, honneurs, existence, tout passe. Là, est le ver rongeur de tous les fascinés, et ce ver ne meurt

pas. En vain ils s'étourdissent et se disent, au milieu de leurs jouissances, comme le riche de l'Evangile: « J'ai beaucoup de biens et j'en ai pour longtemps. Repose-toi, mon âme ; mange, bois, fais bonne chère. Comme lui, ils entendent, bon gré mal gré, cette parole: Insensé! cette nuit on te redemandera ton âme ; et pour qui sera ce que tu as amassé (1)? »

Ainsi, posséder un trésor auquel on a donné toute son âme, se promettre d'en jouir et savoir qu'on en sera dépouillé *infailliblement, au moment où l'on ne s'y attend pas*, *bientôt*, *pour toujours* et *sans compensation:* est-ce là vivre?

Je te laisse sur cette question, meilleure que tous les raisonnements pour désabuser le fasciné de la bagatelle, et pour te faire apprécier la confiance qu'il mérite, quand il dit: je suis heureux.

Tout à toi.

(1) *Luc.*, XII, 17, 21.

CINQUIÈME LETTRE.

6 septembre.

L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, est la plus désastreuse de toutes les erreurs. — Tableau de l'humanité, de ses agitations et de ses crimes. — Cause première du désordre universel : l'erreur sur la vie. — Image vivante du Dieu vivant, l'homme aime passionnément la vie. — Il n'aime que la vie. — Lui faire croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, toute la vie, c'est le rendre fou et fou furieux. — Logique de sa folie. — Raisonnements des fascinés d'autrefois. — Du fasciné d'aujourd'hui. — Preuve nouvelle que la grande erreur est la cause du désordre universel.

MON CHER AMI,

De ma dernière lettre il résulte que chercher la vie dans les choses créées, c'est chercher le mouvement perpétuel ou la quadrature du cercle : problème impossible, tentative absurde, tourment éternel des martyrs de la grande erreur. Tu l'as compris; ta lettre d'hier

me le prouve, et j'en suis charmé. A ceux qui penseraient autrement, oppose l'exemple de Salomon. Il suffit ; et toujours il suffira pour fermer la bouche à eux et à leurs pareils.

Continuant d'instruire l'humanité par sa propre expérience, le grand monarque disait : « Tous les biens me sont venus avec la sagesse (1). » Et nous, nous pouvons ajouter que tous les maux du monde viennent de la grande erreur que nous combattons. En le soutenant, nous sommes dans le vrai, puisqu'elle est l'antipode de la sagesse. Tu le sais déjà, du moins en partie. Tu le sauras mieux encore lorsque nous aurons mis au jour ses derniers caractères ; je vais l'entreprendre.

3° L'ERREUR QUI CONSISTE A CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST LA PLUS DÉSASTREUSE DE TOUTES LES ERREURS. — Désastreuse, parce que, faisant prendre l'ombre

(1) Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. (*Sap.*, VII, 11.)

pour la réalité, elle démolit de fond en comble l'ordre éternel, déchaîne toutes les concupiscences, met le feu aux quatre coins du monde, bouleverse la pauvre humanité, comme la tempête bouleverse les mers jusque dans leurs profondeurs, conduit à tous les crimes, attire tous les fléaux : l'accusation n'est pas chargée.

Veux-tu t'en convaincre ? Place-toi par la pensée au sommet de la plus haute montagne du globe, et de là, promenant tes regards sur toutes les nations, considère ce qui se passe. Le genre humain t'apparaîtra comme une immense fourmilière de petits êtres, qui se remuent dans tous les sens, qui s'agitent, qui vont, qui viennent, qui se croisent, qui se heurtent, qui s'injurient, qui se disputent quelques mottes de terre, qui se battent, qui se tuent, qui se livrent, sans repos ni trêve, à mille extravagances et à mille désordres.

Le monde, et en particulier l'Europe actuelle, te fera l'effet d'une vaste chau-

dière en ébullition. Tu verras les rois agités sur leur trônes chancelants, comme les matelots suspendus aux vergues pendant la tempête et toujours prêts à tomber ; les peuples mécontents, irrités, frémissant, cherchant à briser ce qu'ils appellent leurs chaînes, sur la tête de ceux qu'ils appellent leurs tyrans.

Regarde encore : Voici venir, semblables aux vagues de la mer en courroux, des révolutions qui se succèdent avec une étonnante rapidité. Ces révolutions ne troublent pas seulement la surface des choses, elles en bouleversent les profondeurs. La plupart ne sont pas seulement politiques et dynastiques, elles sont sociales. C'est la substitution, non de personnes à d'autres personnes, non de formes gouvernementales à d'autres formes gouvernementales ; c'est la substitution de principes à d'autres principes, la mise en haut de ce qui, d'après les lois éternelles, doit être en bas, et en bas, de ce

qui doit être en haut; c'est le désordre en principe, et le chaos en réalité.

Regarde toujours : Avant, pendant et après ces révolutions, des calamités, des guerres, des ruines, du sang, de monstrueuses iniquités, des divisions et des haines qui arment les peuples contre les peuples, les provinces contre les provinces, les familles contre les familles, les citoyens contre les citoyens, et qui font de l'existence un long supplice. L'ordre matériel rétabli tant bien que mal, le mécontentement continue de fermenter dans les âmes; des conspirations s'organisent, et bientôt de nouvelles catastrophes viennent détruire le frêle édifice bâti sur les dernières ruines. Rien ne calme cette agitation fébrile; et, aujourd'hui moins que jamais, rien n'apaise cet incompréhensible besoin de bouleversements.

Voilà, cher ami, dans ses lignes principales, le triste panorama dont tu seras témoin. A part de sérieuses modifications

dans les temps actuels, le même spectacle s'est vu dans tous les siècles. Quel est ce mystère ? Pour le découvrir, il faut sonder la nature intime de l'homme. C'est aux dernières profondeurs de son cœur que se trouve la cause de ce que nous voyons.

Je dis de son cœur et non de son entendement, ni de son imagination ; car, dans l'homme, le cœur est roi. L'intelligence n'est que son intendant ; le jugement, son conseiller ; les sens, ses serviteurs. De là vient ce qui est écrit : « Garde ton cœur avec toute sorte de soin, car c'est de lui que procède la vie (1). » Et ailleurs : « C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes (2). »

Donne-moi la main, et, précédés du

(1) *Prov.*, IV, 23.
(2) *Matth.*, XIV, 18.

flambeau de la foi, descendons dans cet abîme ténébreux du cœur humain. Là, vivent trois bêtes dévorantes appelées les trois concupiscences, et auxquelles on attribue, non sans raison, tous les désastres du monde. Toutefois elles ne sont que des causes secondes. L'impulsion leur vient d'une cause supérieure et plus cachée.

Quelle est cette cause ? L'amour de la vie, mais l'amour égaré : en d'autres termes, la grande erreur que nous poursuivons dans ses derniers retranchements. Pour être convaincus de cette vérité capitale, comme nous le sommes de l'existence du soleil, comprenons l'homme et comprenons-le bien.

Image vivante du Dieu vivant, l'homme est vie. Pour lui la vie n'est pas seulement le premier et le plus précieux des biens ; elle est son être : hors de la vie, néant. L'homme aime donc la vie du même amour que lui-même. Il l'aime es-

sentiellement, il l'aime passionnément, il l'aime invinciblement : il l'aime partout. Pourquoi aime-t-on l'enfant ? Parce que c'est la vie qui vient. Pourquoi respecte-t-on le vieillard ? Parce que c'est la vie qui s'en va. Pourquoi éprouve-t-on un sentiment de curiosité religieuse à la vue d'une vieille ruine ? Parce que la vie a passé par là.

L'homme n'aime que la vie. Regarde-le de près, en toi-même et dans les autres ; analyse ses instincts, fouille aux derniers replis de son cœur, étudie son existence dans tous ses détails : s'il boit, s'il mange, s'il dort, s'il veille, s'il travaille, s'il pleure, s'il se réjouit, c'est par amour de la vie. A la conserver et à la développer, se rapportent, sans exception et dans tous les âges, ses instincts, ses pensées, ses affections, ses paroles, ses privations, ses craintes, ses désirs, ses actes, ses vertus et même ses crimes.

Plutôt que de perdre la vie, il con-

sent à tout. Dans une langue ou dans une autre il répète le mot de Mécènes, le favori d'Auguste : « Que je sois le rendez-vous de tous les maux ; que je sois bossu par devant et par derrière ; que je n'aie aucun membre sain ; que je sois goutteux des mains et des pieds ; que je perde mes dents ; que je sois cloué sur une croix : tout va bien, pourvu que je vive (1). »

Que l'homme étant ce qu'il est, soit persuadé que la vie d'ici-bas, c'est la vie, toute la vie : une pareille erreur le rend fou et fou furieux. « Courte et bonne, dit il ; puisque la vie présente est toute la vie, je veux en vivre, vivre pleinement, constamment, par tous les moyens pos-

(1) Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa ;
Tuber astrue gibberum,
Lubricos quate dentes :
Vita dum superest, bene est :
Hanc mihi vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.
(Vers de Mécènes, cités par Sénèque, *epist.* 101.)

sibles : c'est la loi de mon être. Vivre c'est jouir, et jouir c'est faire usage de tous mes sens et de toutes mes facultés, sans contrainte et sans contrôle. »

Il est logique. Aussi le même raisonnement se trouve, dans tous les siècles, sur les lèvres et dans les actes de tous les martyrs de la grande erreur. Ceux de l'Occident disaient : Nous ne demandons que deux choses, du pain et des plaisirs : *Panem et circences.*

Ceux de l'Orient disaient, dans l'égarement de leurs pensées : « Le temps de notre vie est court et fâcheux. L'homme n'a rien à attendre au delà du tombeau. Sortis du néant, nous y rentrerons et nous serons comme si nous n'avions jamais été. Notre nom s'oubliera et il ne restera aucun souvenir de nos actions parmi les hommes.

« Venez donc ; jouissons des biens présents ; hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes. Eni-

vrons-nous des meilleurs vins. Parfumons-nous des aromates les plus exquis. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent. Qu'aucune prairie n'échappe à notre luxure. Que partout on nous suive à la trace de nos réjouissances. C'est la loi de notre être et le but de notre vie. Méprisons, persécutons ceux qui ne pensent pas comme nous et qui nous traitent d'insensés. Ne connaissons d'autre droit que le droit de la force : *Sit autem fortitudo nostra lex justitiæ* (1). »

Voilà, mon cher ami, l'immuable *Credo* de l'homme qui prend la vie d'ici-bas pour la vie. Insensé s'il ne le pratiquait pas. Mais nous verrons bientôt que, pour son malheur et le malheur de tous, sa conduite y correspond. En attendant, que tous les philosophes se mettent à l'œuvre pour chercher la vraie source du mal ; qu'ils tournent et retournent la question sous

(1) *Sap.*, XI, 1, 16.

toutes les faces, et, à moins de s'arrêter à des solutions incomplètes, ils arriveront à découvrir la cause première du désordre universel dans l'amour égaré de la vie.

En veux-tu la contre-épreuve? Ote du monde cette erreur que la vie d'ici-bas c'est la vie. A la place, fais prévaloir cette vérité que la vie d'ici-bas n'est que l'ombre et le vestibule de la vraie vie, la préparation et le gage de la vraie vie: à l'instant s'opère une révolution miraculeuse. L'homme *dégrisé* n'attache plus qu'une importance secondaire aux choses d'ici-bas. N'étant plus pour lui sa fin, mais seulement des moyens, il en use comme n'en usant pas. Avec un courage soutenu il combat ses tristes penchants. Avec une fidélité religieuse il accomplit ses devoirs; car il sait que delà dépend la vraie vie. L'ordre règne sur la terre, parce qu'il règne dans les âmes.

On m'appelle pour un malade: pourvu que ce ne soit pas un fasciné! Je me vois

donc obligé de remettre ma plume dans mon encrier et de clore ici ma lettre; mais le sujet que nous traitons n'est pas épuisé: la reprise dans quelques jours.

Tout à toi.

SIXIÈME LETTRE.

9 septembre

Nouveaux désastres causés par la grande erreur.—Elle déchaîne toutes les concupiscences.—Concupiscence de la chair : ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait. — Concupiscence des yeux : ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait. — Histoire d'un avare mort récemment à Paris.

Cher ami,

Les craintes que je te manifestais n'étaient pas vaines : mon malade était un fasciné. Depuis trente ans il vivait des illusions de la vie. Mais l'opération de la cataracte a bien réussi. Tu sais, ou tu ne sais pas, que nous appelons ainsi la confession. Mon homme voit clair maintenant, et je puis t'assurer que tous ceux qui veulent se soumettre à la même opération, sont aussitôt décharmés. Tant il est vrai que c'est

le cœur qui leur fait mal à la tête : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Je reviens à notre sujet. Je t'ai dit que le martyr de la grande erreur n'était que trop conséquent. A peine il en est dominé, que sa folie se manifeste par des actes étranges : il ne se connaît plus. Semblable à ces prêtres d'idoles qui fouillaient curieusement dans les entrailles des victimes pour y découvrir la vérité, le vois-tu se jeter avec rage sur les créatures, les torturant de mille manières pour y trouver le bonheur, la jouissance, la vie enfin ?

L'esclave attaché à la meule, l'aliéné de Bicêtre qui nage dans sa sueur en tournant la roue du grand puits : vaines comparaisons pour rendre l'assiduité, la fatigue, l'ardeur fiévreuse du malheureux fasciné. Nuit et jour au travail, sur les fleuves, sur les mers, sur les chemins de fer, dans les entrailles de la terre : peu ou point de repos pour ses membres et moins encore pour son cerveau.

Tu n'as pas oublié que dans notre visite domiciliaire au fond du cœur humain, nous avons trouvé trois bêtes furieuses qui n'attendent que le moment d'être déchaînées, pour porter le ravage et le désordre partout. Ces bêtes d'une force terrible et d'une avidité insatiable, sont les trois concupiscences : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie (1).

La grande erreur ouvre leur cage, les déchaîne et les lance dans l'arène du monde : elles en deviennent les maîtresses. Dès que la vie d'ici-bas c'est la vie, les jouissances d'ici-bas en sont le but, le but unique, le but passionnément poursuivi. La triple concupiscence se présente comme le triple moyen de l'atteindre. Voyons ses œuvres, c'est-à-dire les désastres qu'elle cause.

La concupiscence de la chair. Gourman-

(1) Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est et concupiscentia oculorum et superbia vitæ. (I *Joan.*, II, 16.)

dise et volupté : voilà ce qu'elle est. Plaisirs de la bouche et plaisirs des sens : voilà ce qu'elle veut. Dans celui qui en est esclave, l'âme déchue de sa dignité n'est plus que la servante du corps, la pourvoyeuse de ses grossières et coupables jouissances. A ce honteux métier se trouvent prostitués ses pensées, ses désirs, ses plus nobles facultés. La vois-tu cette pauvre âme, s'étudiant à inventer chaque jour quelque nouveau moyen d'augmenter le *confortable* de son tyran, de flatter son palais, de contenter sa mollesse et de satisfaire, sans pouvoir y réussir, ses mille besoins factices?

Aiguillonnée sans relâche par la concupiscence de la chair, la malheureuse esclave analyse, décompose, recompose les substances alimentaires, court la terre et les mers pour faire arriver sur la table de son maître, les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés, les produits les plus rares et rendre toute la

création tributaire de sa bouche et du dernier de ses sens, le toucher.

Ces premières jouissances en appellent d'autres. Délicatement nourrie, la chair devient rebelle. Les sens parlent et ils veulent être obéis. C'est peu de les souiller en secret, la concupiscence de la chair cherche partout un aliment aux flammes impures qui les dévorent. Cet aliment funeste, elle le trouve et le diversifie en mille manières. La preuve est sous nos yeux.

Qui a couvert l'Europe de théâtres corrupteurs? la concupiscence de la chair. Qui a inondé le monde et qui l'inonde encore de livres obscènes? la concupiscence de la chair. Qui provoque, en les chantant et en les absolvant, les entraînements de la volupté? la concupiscence de la chair. Qui peint, qui sculpte, qui grave, qui photographie les nudités les plus révoltantes? la concupiscence de la chair. Qui invente les danses et les modes les plus propres à

enflammer les passions? la concupiscence de la chair.

Qui crée et qui peuple les maisons de débauche? la concupiscence de la chair. Qui donne des équipages et des hôtels aux courtisanes célèbres, les noie dans le luxe, les comble de richesses et les couvre de pierreries? la concupiscence de la chair (1). Qui poursuit l'innocence et la faiblesse, avec la même fureur que le loup poursuit la brebis ? la concupiscence de la chair. Qui conduit à la honte, au déshonneur, à la ruine de l'intelligence, de la fortune et de la santé; aux scandales retentissants, aux dissensions domestiques, aux meurtres, aux empoisonnements, à des abominations que je n'ose nommer? la concupiscence de la chair.

(1) L'une reçoit cent mille francs par an ; une autre se marie avec quinze cent mille francs ; une autre meurt après avoir gagné douze millions : toutes ensemble, ces victimes de la concupiscence de la chair, coûtent à Paris cent cinquante millions par an. On dit même que ce chiffre est au-dessous de la réalité.

La concupiscence des yeux, avarice et curiosité : voilà ce qu'elle est. Or, argent, pierreries, argenterie, parures luxueuses, propriétés meubles et immeubles, objets rares et précieux ; en un mot, tout ce qui brille : voilà ce qu'elle veut. En examinant ce qu'elle fait, tu verras qu'elle n'est pas moins désastreuse que la première. Si l'une fait de l'homme un pourceau, comme parle l'Écriture, *sus in volutabro luti* (1), l'autre en fait un scélérat. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dieu lui-même : « Il n'y a rien de plus scélérat que l'avare (2). » Une pareille qualification te paraît dure et tu m'en demandes l'explication : je vais te satisfaire.

Le scélérat est un homme de crimes. Or, l'avarice est la mère de tous les crimes, la racine de tous les maux (3). L'avare

(1) *Petr.*, XI, 22.

(2) Avaro autem nihil est scelestius. (*Eccli.*, X, 9.)

(3) Radix enim omnium malorum est cupiditas. (I *Tim.*, VI, 10.)

est digne de sa mère : à tous les points de vue il est un scélérat.

A l'égard de Dieu, il l'a vendu : crime exceptionnel que l'avare seul a commis. Chaque jour encore il met son âme en vente, comme une bête sur un champ de foire (1) ; et cette âme appartient à Dieu qui l'a payée de son sang. Combien voulez-vous m'en donner et je vous la livrerai ? On lui offre une créature ; et quelle créature ? une créature inanimée, qui ne voit pas, qui n'entend pas, qui ne parle pas, qui n'aime pas, qui n'a ni âme, ni sens ; un chiffon de papier, un petit morceau de métal sec et dur, et qui n'est lui-même qu'un peu de terre jaune ou blanche : et il la livre.

A l'égard de ses semblables. La loi fondamentale de toute société, c'est le dévouement : l'égoïsme en est la destruction. Or, l'avare est égoïste, cruellement égoïste.

(1) Hic enim et animam venalem habet. (*Eccli.*, x, 9.)

L'usure, le vol, la rapine, les concussions, la fraude sous toutes les formes, le mensonge, le parjure, les procès injustes : tout lui est bon pour s'enrichir. Combien de familles ruinées par les avares !

A l'égard des pauvres. Les blés, le vin, l'huile, les fruits de la terre, les richesses de quelque nature qu'elles soient, ont été créés pour le bien de tous les hommes. Leur destination est de circuler dans toutes les parties du corps social, comme le sang dans les veines du corps humain. Que fait l'avare? il les détourne de leur fin, les arrête, les emprisonne, les laisse pourrir et manger aux vers, ou ne consent à s'en dessaisir qu'à des prix exorbitants. « L'avare, dit un grand docteur, ressemble à l'enfer qui reçoit tout, qui dévore tout, qui ne rend rien et qui ne dit jamais : C'est assez (1). »

(1) Avarus vir inferno est similis ; infernus enim quantoscumque devoraverit, nunquam dicit : Satis. (S.Aug.. *de Salutar. document.*, c. xxx, in fin.)—Ava-

A l'égard de lui-même. Ou il enfouit ses richesses, ou il les convertit en luxe. Dans le premier cas, non-seulement il refuse de faire part de ses biens à autrui, lui-même n'en profite point. Son suprême bonheur est de les sentir près de lui. Plutôt que d'y toucher, il se refusera le nécessaire ; et, au milieu de l'abondance, il vivra plus mal que le dernier des mendiants. Son vêtement, son ameublement, sa nourriture, ses habitudes de vie, justifieront honteusement l'épithète de *sordide*, que toutes les langues donnent à l'avarice. Entre mille exemples, tu connais, comme moi, l'histoire de cet avare du faubourg Saint-Germain, mort dernièrement à Paris.

Dans une mansarde basse, étroite, sans cheminée, glacière en hiver, étuve en été, vivait un petit vieillard, aux lèvres pincées, aux joues creuses, au teint jaune, au re-

rus et infernus uterque comedit et non digerit; recipit et non reddit. (Innocent. III, lib. II *de Contempt. mundi* c. XI.)

gard inquiet, au front sillonné de rides profondes. Rarement on le voyait sortir. Il couvait son or, comme la poule couve ses œufs. Un chapeau jadis noir et tout déformé; une redingote crasseuse et râpée jusqu'à la corde; un pantalon de même âge et de même valeur: des souliers garnis de pièces rapportées et dont la couleur rougeâtre accusait une économie prolongée d'huile ou de cirage. Tel était son costume. Son ameublement était à l'avenant. On ne le connut qu'après sa mort; car personne ne pénétrait dans son réduit.

Depuis quelques jours on ne l'avait pas vu descendre. On s'inquiète; on frappe à sa porte: pas de réponse. La police est avertie et la porte enfoncée. Approche, cher ami, et contemple l'anachorète de l'avarice, mort entre les griffes de sa mère (1).

(1) Avaritia noverca dicitur et summe inimica justitiæ. (S. Aug., *Ser.* XXXI, *ad fratr. in erem.*)—Quid est

Sur un grabat chargé de haillons en désordre et tenant lieu de draps et de couverture, un cadavre décharné et dont l'odeur annonçait déjà un commencement de décomposition. Puis, en guise d'oreiller, un sac rebondi, tout plein d'or, d'argent, de billets de banque et d'actions sur les fonds publics. On cherche dans la paille du lit ; on y trouve de l'or ; dans de vieilles bottes cachées sous le lit, on les trouve remplies de pièces de monnaies de toute valeur. Total, près d'un million!

Sur une chaise de paille délabrée, la seule qui fût dans la chambre, un pot de terre à moitié plein d'eau, et, à côté, quelques croûtes de pain desséchées et malpropres, dont les *Petites Sœurs des pauvres* se seraient contentées pour elles-mêmes, mais qu'elles n'auraient pas voulu pour leurs vieillards. Le malheureux

avarus? Sui homicida. (S. Bern., *epist. de Cura et regim. rei famil.*)

était mort de privation, au milieu de ses rouleaux d'or et de ses billets de banque.

Comprends-tu maintenant la sévérité de la parole divine : *Il n'y a rien de plus scélérat qu'un avare?* Et cette autre : *Celui qui est mauvais à lui-même, à qui sera-t-il bon* (1) ? On n'en finirait pas si on voulait énumérer toutes les scélératesses de l'avare, c'est-à-dire les iniquités et les hontes, tristes effets de la seconde concupiscence. Demain, je t'en citerai un nouvel exemple, qui, à l'odieux, ajoute le ridicule.

Tout à toi.

(1) Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit ? (*Eccli.*, XIV, 15.)

SEPTIÈME LETTRE.

12 septembre.

Autre histoire d'un avare mort cette année.— Précaution ridicule.— Dureté de cœur.— Le luxe, suite de la concupiscence des yeux.—Désordre très-coupable. — Quelques exemples de luxe.

CHER AMI,

S'infliger à soi-même un ridicule, par la violation volontaire de quelqu'une des lois sociales, est un malheur, une faute, un châtiment. L'avare brave l'opinion ; mais l'opinion se venge par les épithètes qu'elle donne à l'avarice. Il en est une entre autres, nous l'avons dit, qui se trouve dans toutes les langues : c'est l'épithète de *sordide*. Au reste, voici mon histoire.

Bien souvent tu es allé de Paris à Versailles par le chemin de fer de la rive gau-

che. Un peu avant d'arriver à Sèvres, tu as vu, bordant la voie, une élégante petite maison, bâtie entre cour et jardin. Elle a été construite, il y a une trentaine d'années, par un négociant de Paris, qui venait y passer, avec sa famille et ses amis, un ou deux jours par semaine dans la belle saison. A en juger par le train qu'il menait, il devait jouir d'une certaine fortune.

Ayant vendu son fonds, il y a dix ans, il s'était retiré à sa campagne. Dans le pays, on ne le désignait guère que sous le nom de M. Bossu. C'est qu'en effet il avait sur le dos une grosseur très-convexe, qui ne présentait pas précisément l'éminence sphérique de la véritable bosse, mais qui était cependant assez proéminente pour ne pouvoir être dissimulée.

Au temps où il avait fait bâtir sa maison, M. Bossu n'avait pas cette infirmité, qui lui était venue, disait-il, à la suite d'une chute. Il vivait isolément avec une vieille domestique, ne voulant recevoir que rarement

son fils Alfred, commis dans un magasin de nouveautés, à Paris; parce que, prétendait-il, ses visites lui occasionnaient des dépenses au-dessus de ses moyens. Lorsque Alfred lui objectait que cependant il devait être riche, M. Bossu répondait invariablement qu'en effet, lorsqu'il avait cessé le commerce, il pouvait posséder une quinzaine de mille livres de rentes; mais que s'étant, comme tant d'autres, laissé tenter par les spéculations de la Bourse, il s'y était presque entièrement ruiné, et qu'il ne possédait plus que de quoi vivre très-modestement.

Après la mort de sa femme, M. Bossu se montra plus avare encore qu'il ne l'avait été jusque-là. Il se débarrassa de son chien, de ses oiseaux, qui, selon lui, coûtaient trop cher à nourrir. Sa sobriété était extrême; et plus d'une fois Jeannette, sa vieille domestique, avait menacé de le quitter à cause de la maigre pitance qu'il lui donnait. Il ne sortait que tous les deux

ou trois mois pour venir à Paris toucher, comme il disait, *ses petites rentes*.

Le 1er septembre de cette année, M. Bossu mourut presque subitement. Alfred, prévenu par Jeannette, accourut; et il était auprès du défunt, lorsque le médecin chargé de la vérification du décès vint accomplir sa mission.

Découvrant la poitrine du mort, il remarqua que deux bandelettes en laine s'y croisaient, se dirigeant vers les épaules. Poussant plus loin son examen, le docteur découvrit que ces bandelettes soutenaient une sorte de sac en flanelle, qu'elles fixaient sur le dos du défunt, entre les deux épaules. Cette espèce de sac formait la proéminence qui donnait à l'ancien négociant l'apparence d'un bossu. On l'ouvrit, et, à la grande surprise des assistants, on reconnut que cette fausse bosse contenait *deux cent cinquante-sept mille francs* en billets de banque, actions et valeurs diverses.

Michas adorait ses dieux en secret, dans la crainte de les perdre ; M. Bossu porte les siens sur son dos. Devenus comme une partie intégrante de sa personne, ils voyagent avec lui, ils dorment avec lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il les honore en se déformant, en mentant, en s'imposant à lui-même et aux autres de pénibles sacrifices. Qu'en penses-tu ? M. Bossu mériterait, ce me semble, un brevet d'invention ; car, en fait de défiance, il personnifie au plus haut degré le génie de l'avarice.

Si l'avare n'enfouit pas ses trésors, il les convertit en luxe. Ce second désordre est plus fréquent, mais non moins coupable que le premier. Tous deux sont fils de l'égoïsme. Dans l'un comme dans l'autre l'homme se fait son dieu. Victime de la concupiscence des yeux, il est avide de tout ce qui brille : à tout prix il en veut. Il en veut au prix de sa tranquillité et de ses affections de famille ; au prix de sa propre santé, qu'il épuise en voyages, en spéculations, en

agitations incessantes; au prix même de sa vie, qui s'éteint avant l'âge, comme la chandelle allumée par les deux bouts.

Il en veut au prix des sueurs et du travail forcé des artisans de sa fortune, qui ne connaîtront plus de jours de repos; au prix de leurs mœurs et de leur foi, qu'ils perdront soit au spectacle de ses scandales, soit dans l'atmosphère pestilentielle de ses usines, de ses manufactures et de ses ateliers.

Il en veut au prix des souffrances et de la misère publique. Ses entrailles sont cruelles : *Viscera impiorum crudelia.* « Pauvres, infirmes, vieillards, orphelins, malheureux, qui que vous soyez, n'ayez ni vêtement pour vous couvrir, ni pain à manger, ni bois pour vous chauffer, ni médicaments, ni soins, ni appui. Que vous soyez, vous et vos petits enfants, mis à la rue et vos pauvres meubles vendus à vil prix, pour payer votre loyer ; que le besoin pousse vos filles au déshonneur et vous au

suicide : cela ne me regarde ni ne me touche. J'ai un meilleur emploi de ma fortune.

« Il me faut de l'or et de l'argent, et il m'en faut beaucoup. Il me faut des domaines et encore des domaines. Il me faut des habitations somptueuses à la ville et à la campagne. Il me faut des appartements dorés et capitonnés de soie. Il me faut des meubles, dans lesquels la perfection de la forme le dispute à la richesse de la matière. Il me faut des tapis moelleux et des marbres rares. Il me faut des pierreries enchâssées dans l'or.

« Il me faut le linge le plus fin, les dentelles les plus chères, les étoffes les plus riches. Il me faut des caisses d'argenterie. Il me faut des chevaux de luxe et des voitures brillantes. Il me faut des objets d'art, bronzes, statues, tableaux, dont un seul pourrait fournir longtemps à l'entretien d'une pauvre famille. Il me faut, enfin, pour moi, pour ma femme, pour mes fils et mes filles, mille inutilités de prix, bon-

nes uniquement pour attirer les regards et flatter la vanité (1). »

Pour qu'on ne m'accuse pas de faire un tableau d'imagination, je vais te citer quelques exemples dont l'authenticité m'est personnellement connue, du luxe insensé qui fascine et qui dévore les esclaves de la seconde concupiscence.

Un mouchoir de poche : 1,000 fr. ; — une paire de manchettes : 1,000 fr. ; — une brosse à cheveux : 95 fr. ; — un peigne : 300 fr. ; — une paire de pantoufles pour femme : 200 fr. ; — un couvre-pieds pour le berceau d'un enfant : 1,200 fr. ; — une douzaine de bonnets de nuit : 960 fr. ; — une robe de baptême : 600 fr. ; — une che-

(1) Avarus facto et reipsa dicit : Rodat tinea, et non comedat pauper. Absumat vermis, et nudus non induatur. Omnia tempore consumantur, et Christus non pascatur. (S. Chrys., *Homil.* XXXVII, *ad pop. Antioch.*) — Horrea et cellaria, et stabulæ, et grangiæ, et arcæ, et scrinia, ventres sunt avarorum, et crescente pecunia, crescit et venter avari. (Hug. card., *Sup. Eccles.*, c. v.)

mise de noces : 3,500 fr. ;—une camisole de nuit : 5,000 fr. ; — un fichu en dentelles : 2,500 fr. ;—un guéridon en bois, de Boule : 10,000 fr. ; — une ombrelle : 10,000 fr. ; — une robe : 14,000 fr. ;—une autre robe, donnée pour étrennes à une dame par son mari en 1862 : 22,000 fr. ; —une couverture de voiture en zibeline : 40,000 fr. ; — le loyer d'un appartement ou d'un magasin s'élevant depuis 10,000 fr. jusqu'à 80,000 fr. ; — une parure : 100,000 fr.

Telles sont, et d'autres encore, les choses que veut l'homme devenu son dieu : n'importe le prix, car, pour les avoir, tout lui est marchandise, même son âme (1). Je m'arrête ; aussi bien il serait impossible de dire les conséquences morales ou plutôt immorales de ce luxe sans honte et sans frein : c'est-à-dire à quel degré de

(1) Nihil est iniquius quam amare pecuniam, hic enim et animam suam venalem habet. (*Eccli.*, x, 10.)

scélératesse et d'ignominie conduit toutes les classes de la société, la seconde concupiscence, fille légitime de la désastreuse erreur que nous combattons. A demain la troisième.

Tout à toi.

HUITIÈME LETTRE.

13 septembre.

Troisième concupiscence, l'orgueil de la vie. — Ce qu'elle est, — ce qu'elle veut, — ce qu'elle fait — Esprit général d'insubordination —Fièvre du déclassement.— Ambition du pouvoir, intrigues, conspirations, révolutions, tyrannie. — Haine de toute autorité. — Châtiments provoqués par le déchaînement des trois concupiscences. — Dernière proposition : L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, très-répandue de nos jours.— Preuves. — Dangers qui nous menacent.

Cher ami,

L'orgueil de la vie : troisième concupiscence. Chaque jour tu peux le voir de tes yeux et l'entendre de tes oreilles : Avec moins d'ardeur le mendiant affamé demande le morceau de pain nécessaire à sa vie, que les esclaves de la première et de la seconde concupiscence ne cherchent, l'un, les plaisirs sensuels, l'autre, les ri-

chesses. Ils en ont faim, ils en ont soif; et leur faim est insatiable, leur soif inextinguible. Hydropiques, plus ils boivent, plus ils veulent boire : *Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ*. Or, dans l'orgueil de la vie, ils trouvent le meilleur moyen d'avoir en abondance des plaisirs et des richesses. Tu me demandes l'explication de ce mystère : je vais te la donner.

S'adorer soi-même dans ses pensées, dans ses talents, dans ses qualités physiques et morales, dans son excellence, en un mot, dans sa supériorité vraie ou prétendue : voilà l'orgueil de la vie. De l'autorité, des honneurs, des respects et des louanges : voilà ce qu'il veut. Être placé aux degrés les plus élevés de l'échelle sociale, tenir entre ses mains la position présente et future d'une foule de subordonnés; manier, trop souvent sans un contrôle sérieux, les affaires publiques ou privées; quelquefois même posséder ou partager le pouvoir souverain : aveugle qui ne verrait pas là le plus

puissant moyen de satisfaire largement la double concupiscence de la chair et des yeux.

Aussi, des trois grandes passions qui désolent le monde, la plus furieuse est l'ambition du pouvoir. Si tu veux voir ce que produit un pareil levain fermentant au cœur de l'homme, regarde autour de toi.

D'où vient l'esprit d'insubordination qui souffle aujourd'hui, avec tant de violence, sur toutes les classes de la société? de l'orgueil de la vie. Personne ne veut plus obéir, tout le monde veut commander. Chacun le dit: l'ouvrier fait aller le bourgeois ; le domestique fait aller le maître; l'écolier fait aller le professeur; les enfants font aller leur père et leur mère: qu'est-ce que cela? l'orgueil de la vie.

Quelle cause produit dans un si grand nombre d'individus, hommes et femmes, la fièvre du déclassement? l'orgueil de la vie. Qui fait déserter les campagnes et accumule dans les grandes villes, aux ave-

nues de tous les emplois, des multitudes de solliciteurs besoigneux? l'orgueil de la vie.

N'est-ce pas encore la même concupiscence qui peuple les nations modernes de mécontents : ambitieux au grand et au petit pied qui, se croyant propres à tout, rôdent sans cesse autour des positions acquises, jalousent ceux qui les occupent et, de cœur ou de bouche, répètent cet unique refrain : *Ote-toi de là que je m'y mette !*

Si les possesseurs du pouvoir, des dignités et de la fortune ne meurent pas assez vite ou ne satisfont pas des prétentions impossibles, l'orgueil de la vie rêve les moyens de les y forcer. Comme un immense filet, les sociétés secrètes enlacent aujourd'hui l'ancien et le nouveau monde. Quel est le but de cette grande armée de démolisseurs? S'emparer du pouvoir et se partager, comme une proie, les dignités et la fortune. Si tu cherches le principe qui l'a formée, le mobile qui l'a fait agir, tu trouveras l'orgueil de la vie.

Avec non moins d'évidence il se montre dans les intrigues et les bassesses de l'ambition; dans les conspirations et dans le régicide; dans les révoltes et dans les révolutions; dans le despotisme d'un seul ou dans la tyrannie des multitudes: fléaux devenus comme endémiques en Europe, extrémités funestes entre lesquelles oscillent perpétuellement les nations d'aujourd'hui.

Que dirai-je encore? Comme l'arbre sort de la racine, de l'orgueil de la vie sort non-seulement la haine du pouvoir, mais la négation du droit. Dans la négation des droits de Dieu, de l'Église et du Pape, il y est. Dans la négation des dogmes, des devoirs et de tout ce qui s'impose à la raison ou à la volonté, il y est. Dans la haine et la négation de tout ce qui représente, à un degré quelconque, le principe hiérarchique de l'autorité religieuse et sociale, il y est.

Si donc tu considères en action cette troisième concupiscence, tu reconnaîtras bientôt qu'à tous les points de vue elle

est souverainement désastreuse. Mère de l'ambition, c'est elle qui, nourrissant les pensées de sa fille et caressant ses rêves, ruine les mœurs sociales, abaisse le caractère des nations et, sous le nom de fonctionnaires, les peuple d'automates.

C'est elle qui transforme les dépositaires de l'autorité en brocanteurs d'emplois, et leurs antichambres en autant de bazars où tout se vend, parce que tout s'achète : la dignité, l'honneur, la conscience. C'est elle enfin qui, rendant les peuples ingouvernables, finit, comme nous le voyons de nos jours, par faire de la société une arène brûlante, où les passions déchaînées se disputent avec acharnement les lambeaux souillés et trop souvent ensanglantés du pouvoir.

Ce n'est pas tout : la grande erreur dont la troisième concupiscence est le produit, appelle tous les fléaux. Comme l'aimant attire le fer, le crime attire le châtiment. Dieu n'a point abdiqué. Sans doute il est patient ;

mais il ne peut être indéfinitivement spectateur impassible de la violation de ses lois. Or, nous venons de le voir, l'orgueil de la vie est la révolte en permanence et le principe violateur de toutes les lois divines et humaines, religieuses et sociales.

D'ailleurs, l'homme est trop cher à Dieu pour le laisser vivre en paix dans le mal. Comme le père arrache aux mains de son enfant et brise les hochets, qui l'amusent au détriment de ses devoirs ; ainsi, pour rompre le charme fascinateur qui attire l'homme vers l'abîme, Dieu appelle les fléaux de sa miséricordieuse justice.

Tour à tour on voit fondre sur le monde coupable les pestes, les famines, les guerres, les inondations, les ouragans, les tremblements de terre, les invasions de barbares civilisés, ou non, les dislocations sociales ; terribles moniteurs qui disent à l'homme : Tu fais fausse route ; la vie d'ici-bas n'est pas la vie ; cherche

ailleurs le bonheur dont tu éprouves l'invincible besoin (1).

Telle est, dans les temps ordinaires, la conduite de la Providence. La fascination de la bagatelle devient-elle plus générale et plus complète, les avertissements aussi deviennent plus généraux et plus redoutables. Des bruits sourds, précurseurs de la tempête, se font entendre ; les sociétés ébranlées chancellent ; les trônes surplombent ; les royaumes et les peuples inclinent vers leur ruine : *Conturbatæ sunt gentes ; inclinata sunt regna.*

L'inquiétude est partout : *Dicentes : Pax, pax ; et non erat pax.* Comme des feux souterrains longtemps comprimés, les concupiscences, irritées de longue main, font explosion et bouleversent l'ordre social ; tandis que tous les fléaux du ciel,

(1) Justitia elevat gentem : miseros autem faciet populos peccatum. (*Prov.*, XIV, 34.) — Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos. (*Eccli.*, X, 8.)

semblables à des avalanches, se précipitent à la fois sur la terre.

N'est-ce pas là, cher ami, ce que nous voyons depuis quelques années, et même à l'heure qu'il est ? L'Amérique méridionale ne vient-elle pas, sur un littoral de six cents lieues de long, d'être témoin de véritables scènes de la fin du monde ? L'année précédente, la grande île de Saint-Thomas n'a-t-elle pas été ravagée par la mer, envahie par des montagnes d'eau d'une hauteur, d'une largeur, d'une puissance inconnue, et complétement ravagée ? Naguère encore l'Afrique n'était-elle pas couverte de cent mille cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants tués par la faim ?

Mais omettons les désastres partiels et les avertissements successifs. En 1866, tous les fléaux de Dieu sont tombés à la fois sur le monde. La peste des hommes et des animaux; la mystérieuse maladie de la vigne, de la pomme de terre, de la

canne à sucre et des végétaux, au nombre de plus de cent; la famine, la guerre, les tremblements de terre, le débordement des fleuves et l'invasion des sauterelles. S'il y a dans l'histoire une année pareille à celle-là, je l'ignore et je n'en rougis pas; car, sur ce point, je me crois en nombreuse et savante compagnie.

Si je voulais parler des fléaux dans l'ordre moral, que n'aurais-je pas à dire? Qu'il me suffise d'en signaler un seul, le socialisme, dont le flot monte à vue d'œil et menace de renverser bientôt les barrières déjà fort ébranlées, que la force matérielle cherche à lui opposer. Que ceux qui ont des yeux pour voir, voient; des oreilles pour entendre, entendent!

Afin de justifier le titre de notre correspondance, il me reste, cher ami, à établir la dernière proposition, énoncée au commencement de ma première lettre: je vais le faire en peu de mots.

4° L'ERREUR QUI CONSISTE A CROIRE QUE LA VIE D'ICI-BAS C'EST LA VIE, EST MALHEUREUSEMENT TRÈS-RÉPANDUE DE NOS JOURS. — Il n'est que trop vrai, grand et très-grand est le nombre de ses victimes. Les villes et les campagnes en foisonnent. Dans toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde, les conditions les plus hautes, plus encore peut-être que les classes inférieures, lui payent un large tribut, et tout ce qu'on appelle progrès tend à l'augmenter. Ce n'est plus un mystère pour personne : le dix-neuvième siècle roule au matérialisme et au sensualisme, par conséquent à la négation pratique de toute autre vie que la vie du temps.

Sans doute, on a vu à toutes les époques des hommes professer, par leur conduite, la négation de la vie future. C'est ainsi que, dans tous les siècles, il y a eu des boiteux et des aveugles. Mais tout un siècle, tout un monde d'aveugles et de boiteux, ou du moins un siècle et un monde

dont la majorité des hommes est aveugle et boiteuse, cela ne s'est vu qu'aux époques fatales de l'histoire, l'époque du déluge, l'époque des barbares et aujourd'hui.

Comment te représenter cette coupable dégradation de l'humanité? Tu as vu le chiffonnier de nuit, la hotte sur le dos, parcourant les rues de Paris, tenant d'une main sa lanterne baissée jusqu'à terre; de l'autre, son crochet; puis, s'arrêtant à tous les tas d'immondices pour y chercher quelques lambeaux souillés de linge ou de papier, qu'il jette dans sa hotte.

Voilà, je lui en demande pardon, le dix-neuvième siècle: ce grand chiffonnier qui, à la lueur vacillante de sa faible raison, cherche la vie dans la mort, en la cherchant dans la chair. A chaque découverte qu'il fait dans l'ordre matériel, il s'arrête et se crée un nouveau besoin factice, excite une nouvelle concupiscence et devient esclave d'un nouveau maître. Telle est, comme je l'ai dit dès le début, et je voudrais avoir cent

voix pour le redire, *la grande erreur du dix-neuvième siècle*.

Elle plane sur lui ; elle le pénètre de toutes parts ; elle le résume dans toute sa vie. Le puits de l'abîme est ouvert ; et du milieu des noires fumées qu'il répand, sortent des nuées de sauterelles dévorantes. Il faut appeler de ce nom les monstrueuses et innombrables erreurs qui, aujourd'hui même, épouvantent les plus fermes esprits, et dont la mission infernale est de dévorer la Religion chrétienne, la morale chrétienne, le surnaturel chrétien, la vie de la foi, afin de faire prévaloir en tout et partout la vie des sens.

Or, cette erreur, dans laquelle viennent se réunir pratiquement toutes les autres erreurs, conduit fatalement le dix-neuvième siècle à l'abîme. Voilà pourquoi encore je le répète et pourquoi je payerais de ma vie celui dont la voix serait assez puissante pour le faire entendre à tous, aux rois et aux peuples, aux endormeurs et aux endormis.

L'histoire du passé est la prédiction de l'avenir.

En voyant les hommes antédiluviens, presque universellement livrés à la triple concupiscence dont nous avons esquissé le tableau, le Créateur fut saisi d'une douleur si profonde, *tactus dolore cordis intrinsecus*, qu'il se repentit d'avoir fait l'homme. Il ajouta : Puisque toute chair, non-seulement a corrompu sa voie, mais que l'homme est devenu chair, mon esprit ne demeurera point en lui ; il périra, et avec lui les créatures dont il s'est fait des instruments d'iniquité (1).

Le châtiment suivit de près la menace. Vint le déluge qui les emporta tous : *Venit diluvium, et tulit omnes.*

Pourquoi les hommes antédiluviens étaient-ils devenus chair ? Parce qu'ils avaient pris la vie d'ici-bas pour la vie. La

(1) *Gen.*, VI, 3, 12. On sait en quel sens il faut entendre la douleur et le repentir de Dieu.

vie d'en haut, ils l'avaient oubliée. Pour eux le monde surnaturel n'était plus rien, le monde matériel était tout. Fascinés par cette erreur désastreuse, que faisaient-ils? Écoutons la réponse. Ils ne songeaient qu'aux besoins et aux plaisirs du corps : à boire et à manger; à se marier et à marier; à acheter et à vendre; à planter et à bâtir (1). Ajoutons un dernier trait, et ce n'est pas le moins caractéristique : ils se moquaient de Noé qui, en bâtissant son arche, leur annonçait que cela finirait mal.

Regarde maintenant, cher ami, écoute, interroge et dis-moi : Pris dans leur généralité, les hommes et les peuples d'aujourd'hui font-ils autre chose? Songent-ils à autre chose? Désirent-ils autre chose? Sur la conduite du grand nombre, le monde surnaturel pèse-t-il plus qu'une plume

(1) Edebant et bibebant; uxores ducebant et dabantur ad nuptias... Emebant et vendebant; plantabant et ædificabant. (*Matth.*, XXIV, 38; *Luc.*, XVII, 27, 28.)

dans le bassin d'une balance? Il est permis d'en douter. Le commerce et l'industrie, l'industrie et le commerce, n'est-ce pas leur éternel refrain, leur centre d'action et d'attraction?

Le commerce et l'industrie, ou, comme ils disent, les spéculations et les affaires, pourquoi ? Pour avoir de l'or. Et de l'or, pourquoi? Afin de se procurer des jouissances, jouissances pour les yeux, pour les oreilles, pour la bouche, pour tous les sens et pour toutes les convoitises. N'est-ce pas le dernier mot des multitudes, riches et pauvres, au dix-neuvième siècle, comme il fut celui des multitudes antidiluviennes la veille du cataclysme; celui des multitudes greco-romaines à l'invasion des barbares : *Duas tantum res anxius optat : panem et circenses ?* Pourquoi tout cela ? Parce que l'homme moderne, comme l'homme ancien, est devenu chair ? Comment est-il devenu chair? Parce qu'il s'est laissé fasciner par la grande erreur, qui

consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie.

Afin que rien ne manque au parallélisme, ce siècle ne souffre pas qu'on lui parle ni du surnaturel, pour lequel il est fait, ni des dangers qui le menacent. Ceux qui ont le courage de le faire, prêtres, évêques ou pape, sont des alarmistes auxquels il tourne le dos, des Noés dont il se moque : intelligences arriérées, esprits chagrins, êtres odieux dont la vue seule l'importune.

Et pourtant quel avenir peut être réservé à un siècle qui est devenu chair : « qui s'est soudé à sa charrue, qui met sa gloire dans ses machines, dans l'aiguillon dont il excite ses bœufs; qui ne parle qu'engrais, agriculture, travaux matériels; dont toutes les conversations roulent sur les fils des taureaux ; dont le cœur est enfoncé dans les sillons, et la pensée dans la graisse des vaches (1)? »

(1) Qua sapientia replebitur qui tenet aratrum, et

Honteuse et déplorable fascination, signe trop certain de prochaines catastrophes, immense erreur qui s'étend et s'épaissit de jour en jour. Au nom de Dieu, garde-toi, cher ami, de t'y laisser prendre. C'est le bonsoir que je t'envoie en terminant ma longue épître.

Tout à toi.

qui gloriatur in jaculo, stimulo boves agitat, et conversatur in operibus eorum, et enarratio ejus in filiis taurorum : cor suum dabit ad versandos sulcos, et vigilia ejus in sagina vaccarum. *(Eccli.*, XXXVIII, 25, 27.)

NEUVIÈME LETTRE.

14 septembre.

Deux vérités incontestables. — Raisonnement péremptoire. — Pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie. — Elle manque de ce qui constitue la vie proprement dite. — L'esprit ne vit pas, ou ne vit que très-imparfaitement. — Erreurs et ignorances auxquelles il est sujet. — Le cœur ne vit pas. — Ses luttes, ses mécomptes, ses tristesses. — Le corps ne vit pas : tableau de ses misères. — Dans la vie d'ici-bas, point de jouissances et pas de durée.

CHER AMI,

La plus grande de toutes les erreurs est de croire que la vie d'ici-bas c'est la vie.

Le plus grand des malheurs est d'agir en conséquence.

Dans la bonne lettre que je viens de recevoir, tu me dis que ces deux vérités ne peuvent souffrir de discussion. Tu les confirmes, d'ailleurs, par un raisonnement pé-

remptoire. « Plus l'homme s'occupe de ce monde, moins il s'occupe de l'autre. Moins l'homme s'occupe de l'autre monde, plus il s'éloigne de sa fin. Plus un être s'éloigne de sa fin, plus il devient coupable. Plus il devient coupable, plus il est malheureux.

« Si donc un siècle s'occupe exclusivement, ou peu s'en faut, des intérêts de ce monde, plus redoutable est l'avenir qu'il se prépare. Comme, dans l'histoire des peuples chrétiens, on ne trouve aucune époque qui, sous le rapport du débordement de la vie matérielle, ressemble aussi bien que le dix-neuvième siècle, à l'époque immédiatement antérieure au déluge, il était fort à propos de signaler hautement une pareille ressemblance : jamais cri d'alarme ne fut mieux justifié. »

Et moi, cher ami, j'ajoute avec tristesse : Telle est la fascination du monde actuel, que jamais cri d'alarme n'aura été moins écouté. Quoi qu'il en soit, ma consolation est de savoir que tu le prends au

sérieux et que tu auras, je l'espère, un certain nombre d'imitateurs. Mais ta curiosité n'est pas satisfaite. Tu veux savoir pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie. Grave et belle question! Je te remercie de me l'avoir adressée : sans délai nous allons en chercher la réponse.

Tu me demandes pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie, la vraie vie, la vie proprement dite, la vie telle que l'exige l'idée de Dieu qui la donne et la nature de l'homme qui la reçoit. A mon tour, je te prie de me dire pourquoi l'enfant n'est pas l'homme, le ruisseau n'est pas le fleuve, le crépuscule du matin n'est pas la lumière du midi? Ta réponse sera la mienne. La vie d'ici-bas n'est pas la vie, parce qu'elle n'a pas, ou n'a que très-imparfaitement, ce qui constitue la vie. Tu vas me comprendre.

L'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre. L'œil vit, quand il voit, quand il voit bien, quand il voit ce qu'il veut

voir, quand il le voit autant qu'il veut, quand il le voit sans fatigue. L'oreille vit, quand elle entend, quand elle entend bien, quand elle entend ce qu'elle veut entendre, quand elle l'entend autant qu'elle veut l'entendre, quand elle l'entend sans fatigue. Il en est de même des autres sens.

Quand l'œil ne voit plus qu'imparfaitement et avec peine, il est malade. Quand il cesse de voir, il est perdu : il est mort. Quand l'oreille n'entend plus qu'imparfaitement et avec peine, elle est malade. Quand elle cesse d'entendre, elle est perdue : elle est morte. De même encore des autres sens.

Si l'œil est fait pour voir, et l'oreille pour entendre, l'esprit est fait pour connaître, le cœur pour aimer, le corps pour agir. De là naissent la vie et la jouissance : vie et jouissance qui ne sont rien ou presque rien, sans la durée et la durée paisible. Or, dans la vie d'ici-bas, rien de tout

cela n'a lieu, ou n'a lieu que d'une manière fort incomplète.

S'agit-il de l'esprit? Connaître la vérité est sa vie. La connaît-il? De toutes les vérités, les plus certaines et les plus nécessaires sont, à coup sûr, les vérités religieuses. L'esprit de l'homme les connaît-il et jusqu'à quel point? Sans doute il en a la certitude : mais l'intelligence? Écoute saint Paul : « Relativement aux vérités divines, nous connaissons, nous parlons comme des enfants. Nous ne voyons les choses que partiellement, en image et comme en énigme (1). » « La lumière de la foi, ajoute saint Pierre, est une simple lampe qui luit dans un lieu obscur (2). » En d'autres termes : Pour nous, pauvres habitants de la terre, tout, dans l'ordre surnaturel, est mystère.

Tu peux ajouter qu'il en est de même dans l'ordre de la nature. Tous les vrais

(1) I *Cor.*, XIII, 9, 12.
(2) II *Petr.*, I, 19.

savants en conviennent. Nous ne connaissons *le tout de rien*, pas même d'une mouche. Près de ce que nous ne savons pas, qu'est-ce que nous savons? Que savons-nous de la mer et de ses abîmes? De la terre et de ses entrailles? Du firmament et des globes qui l'embellissent? Que savons-nous du passé, du présent et de l'avenir? Après des demi-siècles d'études, les plus laborieux et les mieux doués sont forcés de dire: Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. Bossuet lui-même écrit : « Je ne connais rien de plus vil et de plus méprisable, parmi les hommes, que de se piquer de science (1). »

Et puis, ces miettes de science que nous nous flattons de posséder en histoire, en philosophie, en politique, en astronomie, en chimie, en géologie, en médecine, en arts libéraux et mécaniques, en agriculture, en toutes choses, ne sont ja-

(1) Lettre à Basnage.

mais pures. Comme l'or sortant de terre, elles sont toujours enveloppées d'une couche d'ignorance et même d'erreurs, dont nous ne parvenons presque jamais à les dégager complétement.

Cela est si vrai que le monde entier est livré aux disputes des savants, et ces disputes sont éternelles. On entend, sur les mêmes points, le oui et le non, tour à tour soutenus avec la même assurance. Tel système, telle découverte, sont acclamés aujourd'hui, qui, demain, seront abandonnés et livrés au mépris.

Ce n'est pas tout. Si imparfaites et si faibles que soient ces parcelles de vérités, par combien de veilles, de fatigues et même de dépenses il faut les acquérir (1)! Aucun âge, aucune condition, aucun homme n'est exempt de ce pénible labeur.

(1) Et proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole; hanc occupationem pessimam dedit Deus hominibus ut occuparentur in ea. (*Eccli.*, I, 13.)

Dès qu'il s'éveille à la raison, l'enfant des rois, comme l'enfant du pauvre, est obligé de faire violence à ses jeunes instincts et de passer de longues heures et de longs mois pour apprendre à lire et à écrire.

Plus tard, jeunes garçons et jeunes filles seront arrachés aux douceurs de la vie de famille et condamnés, pour sept ou huit mortelles années, au casernement dans des colléges, dans des pensionnats, dans des ouvroirs ou des ateliers. Pourquoi cette dure condition? Pour apprendre un état, c'est-à-dire pour acquérir certaine habileté, certaine aptitude particulière : en d'autres termes, pour connaître les vérités nécessaires à leur existence sociale et même matérielle.

Sous peine de ne pas faire leur chemin et, comme on dit, de se *rouiller* et de *s'encroûter*, cette condition devra durer toujours. Travail pour apprendre, travail pour appliquer ce qui est appris, travail pour ne pas désapprendre.

Le fait est donc incontestable : dans son état présent, l'esprit de l'homme ne connaît pas la vérité, ou il ne la connaît que très-imparfaitement et au prix des plus pénibles efforts. Cependant l'esprit est fait pour connaître la vérité, comme l'œil pour voir la lumière, pleinement et sans fatigue (1). Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour l'esprit, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Parlerons-nous du cœur ? Comme l'esprit est fait pour connaître la vérité, le cœur est fait pour aimer le bien. Le bien de l'homme, c'est Dieu et sa loi (2). Sous peine d'être martyr d'ineffables tortures, tel est le pôle vers lequel il doit incessamment graviter, l'objet qu'il doit atteindre, le trésor qu'il doit posséder.

Or, comme toi, cher ami, comme moi,

(1) Ainsi la voyait Adam.

(2) Deum time et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. (*Eccli.*, XII, 13.)

tout fils d'Adam le sait : moins pénible est le travail de l'homme qui veut remonter le courant rapide d'un grand fleuve, ou de ses faibles mains soulever un poids écrasant, que le labeur d'un cœur qui veut constamment aimer ce qu'il doit aimer et comme il doit l'aimer.

Est-ce que ce pauvre cœur, dès qu'il a conscience de lui-même, n'est pas le théâtre de luttes intestines qui ne finiront que lorqu'il aura cessé de battre? Luttes cruelles qui le déchirent, qui le remplissent d'amertume et trop souvent le couvrent de honte! Tous les siècles et tous les lieux ne l'ont-ils pas entendu, et ne l'entendent-ils pas encore s'écrier en gémissant : Malheureux que je suis, je ne comprends pas ce que je fais! Le bien que je veux, je ne le fais pas; et le mal que je hais, je le fais (1).

(1) Quod enim operor non intelligo. Non enim quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum, illud facio. (*Rom.*, VII, 15.)

Mais je le suppose, à force de vigilance, il évitera tous les piéges semés sous ses pas. A force de courage, il ne se laissera ni entamer ni dégrader. Sa vie sera une paix, et non la paix; car une foule d'inquiétudes viennent la troubler. Les dangers de ceux qu'il aime ne sont-ils pas ses dangers; leurs blessures, ses blessures; leurs douleurs, ses douleurs? Voir sous ses yeux les êtres les plus chers souffrir, mourir, s'égarer, se corrompre et marcher dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à des abîmes; voir chaque jour outrager de sang-froid, blasphémer et haïr d'une haine infernale tout ce qu'il respecte et tout ce qu'il adore : est-ce là vivre?

S'il sort de lui-même et veut se reposer dans quelques affections légitimes : que de déceptions il rencontre! Que d'épines viennent ajouter à ses souffrances! Les mauvais procédés, les inconstances, les ingratitudes, les oppositions de caractère, les jalousies, les trahisons, les calomnies,

les critiques injustes, les séparations, les revers de fortune, la rupture finale des liens les plus chers, semblent se donner rendez-vous pour lui préparer des supplices sans cesse renaissants. Je ne compte pas l'ennui, l'inexorable ennui qui naît de tout, même du plaisir.

Ainsi, toujours des luttes, toujours des mécomptes, toujours des tristesses: telle est pour le cœur la vie d'ici-bas. Pourtant ce cœur est fait pour aimer d'un amour noble, tranquille et plénier. Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour le cœur, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Venons au corps. Vivre, pour le corps, c'est agir. Agir, c'est se mouvoir de soi-même (1). Se mouvoir, c'est mettre en exercice tous ses sens et tous ses organes, librement et sans douleur, autrement la vie n'est rien ou peu de chose. Or, mon

(1) Dicimus animal vivere, quando incipit ex se motum habere. (S. Th., I p., q. 18, art. 1, cor.)

cher ami, combien d'obstacles à ce mouvement normal de notre corps !

Passons sous silence la faiblesse naturelle de l'enfance et de la vieillesse. A ces deux extrémités de l'existence, le mouvement, réduit à l'état rudimentaire, est presque nul. Parlons seulement des obstacles qui, durant la période moyenne de la vie, enchaînent le mouvement, ou le rendent pénible et douloureux. Ces obstacles sont les maladies.

Dire que depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis les pieds jusqu'à la tête, le corps de l'homme est un théâtre de douleurs, ce n'est pas trop dire. Il ne serait guère plus difficile de compter les cheveux de sa tête, que les maladies auxquelles il est sujet. Comme un cortége d'ennemis implacables, ces maladies le suivent partout et partout le harcèlent. Nous avons les maladies de l'enfance, les maladies de l'adolescence, les maladies de la jeunesse, les maladies de

l'âge mûr, les maladies de la vieillesse.

Il y en a pour chaque organe et pour chaque partie d'organe. Nous avons les maladies du cerveau, les maladies des yeux, des oreilles, des dents, de la bouche, du cœur, de la poitrine, de l'estomac, des nerfs, des os, des entrailles, des pieds et des mains, et une foule d'autres dont les noms seuls forment des volumes entiers.

Variées dans leur nature, elles ne le sont pas moins dans leurs effets. Les unes sont tellement foudroyantes, qu'elles ne laissent pas un instant entre la santé et la mort. Celles-là sont aiguës, et, dans peu de jours, elles font du corps le plus vigoureux une ombre de lui-même et un cadavre. D'autres, plus lentes, clouent leurs victimes, pendant des mois et des années, sur un lit de douleur. Pape ou roi, riche ou pauvre, nul ne peut se soustraire à leurs atteintes, en sorte que le genre humain est un grand lépreux et le monde un vaste hôpital.

Toutefois, mon cher ami, la nomenclature de nos misères corporelles n'est pas finie. Aux maladies se joignent des besoins humiliants, innombrables, impérieux, toujours anciens et toujours nouveaux. Chaque jour: besoin de boire et de manger, besoin de repos et de sommeil, besoin de se vêtir et de se dévêtir, besoin de se coucher et de se lever, besoin de se chauffer et de se rafraîchir, besoin de se loger et de se défendre. Vouloir énumérer tous les besoins du corps, serait à n'en pas finir. De tout cela il résulte que l'homme, même le mieux portant, est un château branlant qu'il faut sans cesse étayer de toutes parts, sous peine de le voir tomber en ruines.

Pour subvenir à ses besoins, il faut que ce pauvre corps, quelquefois infirme ou malade, se livre à de durs travaux; brave la pluie, le froid, les boues, la neige, les intempéries des saisons; porte le poids de la chaleur et du jour; se condamne aux occupations les plus basses dans des lieux

malsains, ou dans les entrailles de la terre, au péril de sa santé et même de ses jours. Heureux encore si, au prix de tant de fatigues, il peut se promettre d'avoir toujours un grabat pour se reposer, un haillon pour se couvrir, et, pour se nourrir, un morceau de pain trempé de ses sueurs et trop souvent de ses larmes.

Telle, et plus pénible encore, est pour le corps la vie d'ici-bas. Et, pourtant, ce corps est fait pour avoir la pleine possession de ses organes, les conserver et les mettre en jeu facilement et sans douleur. Il ne vit donc pas, ou il ne vit que d'une vie fort incomplète.

Pour le corps, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

Cet état tourmenté et maladif de l'esprit, du cœur et du corps, exclut radicalement une condition essentielle de la vie : la jouissance. Nous le verrons dans ma prochaine lettre. Tout à toi.

—

DIXIÈME LETTRE.

16 septembre

La jouissance manque à la vie d'ici bas.—Conspiration des créatures contre la jouissance. — Trois choses dans la vie opposées à la jouissance : un berceau, une croix, une tombe.—Misères de l'homme au berceau. — Misères de l'homme fait. — Ce qu'il est à l'extérieur.— Ce qu'il est à l'intérieur.— Condition essentielle de la jouissance, la durée. — Brièveté de la vie.— Le tombeau en perspective. — Considérée en elle-même, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie.

CHER AMI,

Ici-bas, tout végète, rien ne vit. C'est avec raison qu'un des plus grands génies, saint Augustin, appelle la vie du temps : une vie mourante, ou mieux, une mort vivante : *Vita mortalis, mors vitalis*. Un pareil état de choses exclut l'idée de la vie proprement dite : car vivre, c'est jouir ; jouir et non pas souffrir.

Or, en faisant, dans ma dernière lettre l'anatomie de l'esprit, du cœur et du corps : qu'avons-nous trouvé ? La souffrance sous toutes les formes, la souffrance partout, la souffrance toujours. De là, cette définition d'une incontestable justesse : naître, souffrir, mourir, *nasci*, *pati*, *mori :* voilà l'homme. Si, dans chacune des parties qui le composent, l'homme est souffrance, considéré dans son ensemble, peut-il être jouissance ? L'affirmer serait contradictoire dans les termes.

Ajoutons, mon cher ami, que tout ce qui nous environne contribue à nous faire souffrir. Quelque belle, quelque odorante qu'elle soit, il n'y a pas de rose sans épine. En y regardant de près, on trouve que, dans toutes les créatures, il y a, contre l'homme, un instinct d'hostilité et comme une mission de justice vindicative.

Je ne parle ni des lions, ni des tigres, ni des panthères, ni des léopards, ni des

ours, ni des loups, ni des crocodiles, ni des serpents, ni de tant d'autres animaux, petits ou grands, ennemis implacables de l'homme et dont la présence est un menace permanente à sa tranquillité et à son existence.

Fixe ton attention sur les créatures même les plus inoffensives et les plus nécessaires. Le ciel qui l'éclaire, devient pour l'homme tour à tour airain, feu ou glace et lui cause d'indicibles souffrances. A côté des meilleurs aliments et des fruits les plus délicieux, la terre, qui le porte, produit de cruelles épines et lui envoie des poisons mortels.

L'air qui le nourrit, se change en ouragans dévastateurs, dont la violence déracine des forêts entières, renverse les maisons, et dans quelques minutes bouleverse de fond en comble de vastes contrées. D'autres fois, messager de malheur, il apporte des miasmes empestés, qui tuent les hommes par milliers ; ou des

nuées d'insectes, qui ravagent les champs, les vignes et les prairies.

Le feu, élément nécessaire de vitalité, se tourne tout à coup contre l'homme, consume ses palais, ses chaumières, ses meubles, ses richesses et le jette, comme Job, du faîte de l'opulence dans l'abîme de la misère. L'eau, la mère du monde, entre en courroux, écume, bouillonne, rompt ses digues et porte au loin la terreur et la désolation.

Le cheval, le bœuf et les animaux domestiques, habituellement si dociles, se révoltent parfois contre l'homme, se cabrent, entrent en fureur et l'entraînent au précipice. Le chat si flatteur et si flatté, le chien si fidèle, victimes de la rage, s'efforcent de communiquer à leur maître et à ses enfants le virus qui les tue.

Il en est ainsi des autres créatures. Si donc la vie suppose la jouissance, et la jouissance la paix, il saute aux yeux que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, mais la

guerre : guerre continuelle dans laquelle l'homme reçoit chaque jour de nouvelles blessures et où il est bien moins souvent vainqueur que vaincu. Au reste, voici en trois mots, et d'après nature, le portrait de l'homme sur la terre :

Au commencement de son existence un *Berceau*, au milieu une *Croix*, à la fin une *Tombe : nasci, pati, mori.*

Un berceau. Écoute le plus grand des rois décrivant le sien : « Ne vous laissez point éblouir par la magnificence dont je suis environné. Je suis moi-même un homme mortel, semblable aux autres, de la race de ce terrestre qui fut le premier, et dans le sein de ma mère devenu chair, d'un sang épaissi pendant dix mois. Né, j'ai respiré l'air commun à tous, et je suis tombé sur la même terre, et, comme tous les autres, ma première voix a été un gémissement (1). J'ai été nourri, enveloppé

(1) De sérieux observateurs disent que le premier

de langes et avec de grands soins; car il n'y a pas de roi qui soit né autrement (1). »

Jusqu'ici, où trouverons-nous la condition essentielle de la vie, la jouissance? Mais regardons de plus près ce petit être qui vient de tomber à terre, comme le fruit détaché de l'arbre. Ce petit être, c'est toi, c'est moi, il y a vingt-cinq ans, il y a soixante ans; c'est celui ou celle qui lit ces lignes; c'est tout homme et toute femme qui se meut sur la surface du globe.

Il a des yeux, et il ne voit pas; des oreilles, et il n'entend pas; une bouche, et il ne

vagissement des petits garçons commence par A, qui est la première lettre du nom d'Adam ; celui des petites filles par E, qui est la première lettre du nom d'Ève comme pour se plaindre de leur chute. « Notant Lyranus, Holcot, Lorinus, Pineda cæterique interpretes, masculos dum nascuntur vagiendo vagitum auspicari *ab* A, quæ est prima littera nominis Adæ protoplasti ; fœminas *ab* E, quæ est prima nominis Evæ, quasi de eorum lapsu queritentur. » (Cor. a Lap., *in Sap.*, VII, 3.)

(1) *Sap.*, VII, 1, 5.

parle pas; des mains, et il ne peut s'en servir; des pieds, et il ne peut ni se tenir debout, ni ramper, ni marcher. Il ne sait qu'une chose, et il ne l'a point apprise, c'est de pleurer.

En naissant, tous les autres êtres sont vêtus. Les uns ont des duvets et des plumes, les autres des écailles; ceux-ci des soies et des piquants, ceux-là des fourrures. Tous sont protégés par leur vêtement naturel, contre le chaud et contre le froid. L'homme seul naît tout nu, accessible à toutes les souffrances. De là vient qu'entre tous les animaux, il est le seul qui vagisse en naissant (1). Jusqu'ici encore, où trouverons-nous la jouissance?

Ainsi commence la vie, voyons comment elle continue.

Une croix. Elle est immense. Plantée au milieu de la route, d'un bras elle touche

(1) Nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, et has protinus vitæ principio, etc. (Plin., *Hist.* lib. VII, Proœm.)

au berceau, de l'autre à la tombe. Elle est lourde; sans le secours d'un bras tout puissant, elle écrase les plus fortes épaules. Elle n'est ni arrondie ni rabotée; elle est à angles vifs et toute hérissée de nœuds et de pointes. Elle est inhérente à l'homme; quoi qu'il fasse, il ne peut s'en séparer.

Sous un pareil fardeau, le fils d'Adam franchit l'intervalle qui sépare le commencement et le terme de son pèlerinage, les yeux souvent pleins de larmes, le cœur d'inconsolables tristesses, les membres contrefaits, estropiés, endoloris, traînant après lui la *longue chaîne de ses espérances trompées.*

Voilà l'homme tel qu'il est à l'extérieur. Tel nous le voyons sur le trône, au sein de l'opulence et des grandeurs ; tel dans les lieux de plaisir, comme dans les hôpitaux ; tel dans les villes et dans les campagnes ; tel enfin sur toute l'étendue de la terre. De nouveau : jusqu'ici où est la jouissance ?

Qu'est-il à l'intérieur ? Tout ce qu'il y a de plus humiliant. Ne parlons ni des hontes de son esprit, ni des hontes de son cœur, occupons-nous seulement de son corps. Ce qu'il fut dans le sein de sa mère, ce qu'il fut en naissant, le corps continue de l'être essentiellement, ni plus ni moins. Sans doute, le sang dont il est formé est devenu muscles, nerfs, fibres, tendons, viscères, chair et os ; mais sa nature n'a pas changé, non plus que sa destinée. Sorti d'un élément immonde, il est immonde ; sorti d'un élément corrompu, il est destiné à la corruption (1).

Si donc, mon cher ami, tu demandes ce qu'est cet homme, appelé prince, roi, empereur, qui s'avance à cheval, magnifiquement vêtu, le sceptre à la main, la couronne en tête, environné de gardes au brillant uniforme, et devant lequel tout le monde s'incline ou se tait? saint

(1) Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine ? *Job.* XIV, 4.)

Bernard te répond : Sac de fumier, pâture des vers : *Saccus stercorum, cibus vermium.*

Et tous ces hommes couverts de broderies et bardés de décorations, qui marchent la tête haute et dont tout le maintien semble dire : Admirez-moi, jalousez-moi, respectez-moi? saint Bernard te répond : Sac de fumier, pâture des vers : *Saccus stercorum, cibus vermium.*

Et tous ces matamores de la littérature obscène ou impie, qui, bravant Dieu et les hommes, se croient les régents de l'univers? saint Bernard te répond : Sac de fumier, pâture des vers : *Saccus stercorum, cibus vermium.*

Et toutes ces femmes, vieilles et jeunes, hautaines, irascibles, idolâtres de leur personne, qu'à la richesse, à l'excentricité et trop souvent à l'indécence et au mauvais goût de leur mise, on prendrait pour des marchandes de colifichets, ou les enseignes ambulantes de quelque saltimbanque

étranger? saint Bernard te répond : Sac de fumier, pâture des vers : *Saccus stercorum, cibus vermium.*

Voilà l'homme tel qu'il est à l'intérieur. Il ne peut l'ignorer; car chaque jour lui rappelle son humiliante condition. Cela étant, où se trouve dans la vie d'ici-bas la place de la jouissance? Concluons donc, mon cher ami, que, si la *joie* est fille de la *jouissance*, il n'y a pas de joies sur la terre, ou seulement des joies souffrantes : mais des joies souffrantes sont-elles de vraies joies?

Une tombe. Vivre, c'est jouir. Une condition essentielle de la jouissance, c'est la durée. Qu'est-ce qu'une joie qui ne dure pas? une satisfaction momentanée qui s'empoisonne elle-même. Elle s'empoisonne par la certitude de sa courte durée,

(1) Forma, favor populi, fervor juvenilis opesque subripuere tibi noscere quid sit homo. Nihil aliud est homo qnam sperma fœtidum, saccus stercorum, cibus vermium. (*Medit.*, c. III, n 2.

par le regret qu'elle laisse dans l'âme, par le vide qu'elle y creuse. Telles sont, sans exception possible, les joies d'ici-bas. Mets-les aussi longues que tu voudras, elles ne sont pas plus durables que la vie. Or, qu'est-ce que la vie? Cent ans au *maximum*. Qu'est-ce que cent ans? Tu peux en juger par les années que tu as vécu. Comment ont-elles passé? qu'en reste-t-il? Ainsi passeront les autres.

Elles sont donc justes, admirablement justes, les définitions que nos livres sacrés donnent de la vie. Si tu leur demandes : Qu'est-ce que la vie? ils te répondent : Vois-tu l'ombre de ce nuage qui passe chassé par le vent? C'est la vie.

Qu'est-ce que la vie? Vois-tu cette vapeur légère qui monte à l'horizon et qui disparaît aussitôt? C'est la vie.

Qu'est-ce que la vie? Vois-tu cette eau qui coule et que rien n'arrête. C'est la vie.

Qu'est-ce que la vie? Vois-tu cet oiseau qui traverse les airs? Il paraît et disparaît

sans qu'on puisse retrouver la route qu'il a parcourue. C'est la vie.

Qu'est-ce que la vie? Vois-tu ce navire qui fend les flots et qui ne laisse après lui aucun vestige du sillage qu'il a creusé? C'est la vie.

Qu'est-ce que la vie? Vois-tu cette fleur qui naît le matin et qui meurt le soir? C'est la vie (1).

Que dirai-je encore? Vois-tu ce train de chemin de fer courant à toute vitesse? C'est la vie.

En un mot, LA VIE EST UN JOUR ENTRE DEUX ÉTERNITÉS.

Veux-tu, cher ami, quelque chose de plus? Cette vie déjà si courte ne demeure jamais entière. Chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, nous perdons quelque chose de la vie. Lorsque nous croissons, elle décroît. Nous perdons successivement l'enfance, l'adolescence, la

(1) *Sap.*, v, 9, 13; *Jac.*, iv, 15, etc.

jeunesse. Jusqu'à hier, jusqu'à ce matin, tout le temps passé est mort. L'heure même où nous vivons, la mort en prend une partie, et, en disant que tout meurt, je meurs moi-même (1).

Ce qui est vrai de l'homme est vrai des créatures. Pour elles, pas plus que pour nous, la vie d'ici-bas n'est pas la vie. Que sont les myriades d'atomes qu'on voit dans une chambre fermée, où pénètre un rayon de soleil? autant de parcelles enlevées aux corps environnants, à la pierre, au bois, aux étoffes. Que sont les tourbillons de poussière qui nous aveuglent, la boue même que nous foulons aux pieds? autant de déperditions, de décompositions et de morts.

Au reste, l'homme entre à peine dans le monde, qu'il a conscience de cette brièveté de la vie. *Comme le temps passe!* ce mot est sur toutes les lèvres. Bientôt il est

(1) Senec., *epist.* XXIV et LIX.

forcé de se dire comme Job : « Mes courtes années s'écoulent. Je marche par un chemin où je ne reviendrai pas. A chaque instant mes forces diminuent, mes jours s'abrégent, et, en perspective, je ne vois plus qu'un tombeau (1). »

Et dans ce tombeau, dans cet inévitable tombeau, quels mystères s'accomplissent! Si donc, mon cher ami, tu parcours toutes les contrées de la terre et que, t'adressant à chacun des millions d'individus de tout rang, de tout âge, de toute race et de toute couleur, qui se remuent à sa surface, tu lui demandes : Qui êtes-vous? pas un qui ne doive te répondre : Condamné à mort. Condamné à être dépouillé de tout, séparé de tout, oublié de tout, dévoré par les vers et réduit en poussière. O misère de l'homme!

Ainsi, considérée en elle-même, la vie d'ici-bas n'est pas la vie. Elle n'est pas la

(1) *Job*, XVII, 1.

vie, attendu qu'elle n'a rien de ce qui constitue la vie, ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour le corps, ni pour la jouissance, ni pour la durée : *Vita mortalis.*

La vie d'ici-bas est plutôt une mort vivante, *mors vitalis*, attendu qu'elle se dévore elle-même à chaque minute et qu'elle n'a rien de définitif. Au contraire, tout y est en état de formation ou de décadence, si bien qu'au dedans de nous comme autour de nous, tout change incessamment, tout s'altère, tout se décompose, tout se précipite, et que toutes les pompes de ce monde finissent par des pompes funèbres.

Telle est la conclusion par laquelle je termine cette lettre. Bien difficile ou bien malheureux celui qui ne l'accepterait pas comme une vérité inattaquable.

Tout à toi.

ONZIÈME LETTRE.

18 septembre.

La vie d'ici-bas n'est pas la vie : elle ne répond pas à l'idée de Dieu qui la donne.— Supposer le contraire, c'est nier la bonté de Dieu.—Sa sagesse.—Sa puissance infinie. — C'est nier Dieu lui-même. — C'est accuser le genre humain d'une incurable folie. — Oracles divins concernant ceux qui prennent la vie d'ici-bas pour la vie.

Cher ami,

La vie d'ici-bas ne correspond nullement à la nature de l'homme qui la reçoit. Sous ce premier rapport, elle n'est donc pas la vie. Reste à voir si elle répond mieux à l'idée de Dieu qui la donne.

Dieu est l'Être par essence : *Ego sum qui sum*. Puisqu'il est l'être, il possède tout ce qui constitue l'être, et il le possède à un degré infini de perfection, autrement

il ne serait pas l'être proprement dit.

Dieu est donc la bonté infinie, la sagesse infinie, la puissance infinie. Bonté infinie, qui ne peut vouloir et faire que le bien, jamais le mal ni moral ni physique, ni temporaire ni éternel. Sagesse infinie, qui ne peut ni se tromper ni être trompée. Puissance infinie, qui ne peut être ni empêchée ni limitée.

Créateur et père, Dieu a mis au fond du cœur de l'homme un besoin de la vie tellement invincible, que rien ne peut le dominer ni l'affaiblir. Or, nous avons vu, et bien vu, que la vie d'ici-bas ne satisfait aucunement cet impérieux et impérissable besoin. Donc il y a pour l'homme une autre vie que la vie d'ici-bas. La conséquence est rigoureuse, comme les déductions logiques d'un axiome de géométrie. Nous allons en trouver une nouvelle preuve dans l'examen de la supposition contraire.

En créant l'homme, Dieu lui a donné

un désir invincible de la vie. Ce désir est un besoin inséparable de sa nature. Rien n'empêche Dieu de fournir à l'homme tous les moyens de satisfaire ce besoin. Et il les lui refuserait impitoyablement ! Il nous commanderait de l'appeler chaque jour *notre Père :* et ce Père, infiniment heureux dans le ciel, garderait son bonheur pour lui seul ; et, prenant l'absurde plaisir de se voir malheureux dans l'ouvrage de ses mains, nous laisserait, nous, ses créatures et ses enfants, accablés de maux de tous genres, puis nous précipiterait dans le néant !

S'il en était ainsi, Dieu serait-il bon, je ne dis pas d'une bonté infinie, mais d'une bonté limitée ? Dans une pareille hypothèse, ce Dieu, que toutes les langues appellent *très-bon* et *très-grand*, aurait pris plaisir à livrer l'homme, sa vivante image, à une incessante et inévitable torture ! A l'égard de cet être le plus noble, par conséquent le plus favo-

risé de la création, Dieu aurait réalisé l'histoire du fabuleux Tantale ! De ses lèvres il approcherait la coupe de la vie, et, malgré la soif dévorante de sa victime, il lui refuserait éternellement d'y boire !

Que dis-je ? La vie serait l'enfer. Pour récompense de cinquante, de soixante ans de fidèles services, le plus saint des hommes serait ce damné de l'Évangile qui, du milieu des flammes, demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue et qui ne l'obtient pas ! Dans l'histoire des supplices inventés par les tyrans, civilisés ou barbares, connais-tu rien d'aussi cruel ?

Et c'est ce Dieu très-bon et très-grand qui, de gaieté de cœur, traiterait de la sorte sa pauvre petite créature ! A cette supposition, la raison, attaquée dans son essence même, bondit de colère, et le genre humain tout entier se lève pour crier anathème à une pareille doctrine.

Ce n'est pas tout. Si la vie d'ici-bas

était la vie, toute la vie, la sagesse de Dieu ne serait pas moins en défaut que sa bonté. Chaque jour, depuis six mille ans, arrivent sur la terre des myriades d'êtres humains. Ils y passent à peine quelques années, enveloppés de ténèbres, martyrs de mille erreurs, accablés de travaux, dévorés de maladies ; puis, ils disparaîtraient sans retour dans le néant, d'où ils sont sortis !

Où serait la raison d'être de leur création ? Quel serait le but de leur existence? Voir naître, souffrir et mourir, uniquement pour voir naître, souffrir et mourir : comme un pareil spectacle serait digne d'une sagesse infinie! S'il en était ainsi, la vie ne serait qu'une ironie cruelle, et l'homme le jouet d'une puissance essentiellement malfaisante.

Alors se justifieraient les plaintes amères, que l'excès de la douleur arrachait au prince de l'Orient, tombé dans l'indigence. « Périsse le jour où je suis né;

que jamais il ne voie la lumière ; qu'il soit effacé du nombre des jours. Pourquoi suis-je venu en ce monde ? Pourquoi ne suis-je pas mort en sortant du sein de ma mère ?

« Pourquoi donner la vie au malheureux qui appelle la mort, et elle ne vient pas, et qui la désire comme ceux qui cherchent un trésor? Né d'hier, condamné à mourir demain, je suis un composé de misères. Ma chair est un manteau de pourriture. La pourriture est mon père et ma mère, et les vers sont mes frères. Je suis environné d'un cercle de lances; mes reins en sont percés. Pas une partie de mon être qui soit sans blessure.

« Dieu est tombé sur moi comme un géant. Croit-il que ma force est un bloc de granit? Et ma chair est-elle d'airain? Je ne suis qu'une feuille emportée par le vent; et c'est sur un pareil objet qu'il trouve bon d'appesantir son bras. Qu'il achève ce qu'il a commencé; qu'il m'écrase

et qu'il ne soit plus question de moi (1). »

Tels sont les hymnes de louanges qui sortiraient de toutes les poitrines et qui monteraient incessamment vers l'auteur de la vie, pour le remercier de son funeste présent. Par une contradiction choquante, ces plaintes ne seraient nulle part plus légitimes que sur les lèvres des vrais chrétiens.

A raison de leurs lumières et de leurs vertus, les vrais chrétiens sont l'élite de l'humanité. Comme la chaleur est due au soleil, la mappemonde atteste qu'à eux est due la civilisation. Eh bien! tandis que les contempteurs de Dieu et de ses lois auraient pu se livrer à tous leurs plaisirs, les vrais chrétiens, pour obéir à Dieu, se seraient condamnés à des privations de tout genre: et ils n'auraient pour récompense que le néant!

Les insensés seraient les sages, et les

(1) Et qui cœpit, ipse me conterat; solvat manum suam et succidat me... et si mane me quæsieris non subsistam. (*Job*, VI-XII.)

sages seraient les insensés. Tu connais le mot de saint Paul : « Si nos espérances en Jésus-Christ se bornent à cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes (1). » Mais que dis-je? Il n'y aurait plus ni chrétiens, ni christianisme, ni société : la raison en est simple. Si la vie d'ici-bas est toute la vie, il n'y a plus ni encouragements à la vertu, ni barrière au crime, ni sanction sérieuse aux lois divines et humaines.

Si je fais ce qu'il est convenu d'appeler le mal, que peut-il m'arriver? Tout au plus la perte de quelques jours d'une vie lourde et sans but, Si je fais ce qu'il est convenu d'appeler le bien, que dois-je attendre? Rien, rien, rien, La vertu n'est plus qu'un mot et le partage des dupes au profit des fripons; le genre humain lui-

(1) Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. (I *Cor.*, xv, 19.)

même un troupeau de loups se mangeant les uns les autres, sans scrupule et sans remords.

Et c'est l'Être infiniment sage qui aurait créé un pareil ordre de choses! Évidemment, et plus évidemment que jamais, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie, toute la vie.

Comme dernier trait d'opposition à l'idée de Dieu, il faut ajouter, mon cher Frédéric, que cette désastreuse condition de l'homme serait positivement voulue par l'Être infiniment sage et infiniment bon. En effet, à la sagesse et à la bonté, Dieu ajoute la toute-puissance. Rien n'a pu lui imposer cet affreux désordre: rien ne peut le forcer à le maintenir. C'est donc librement, volontairement, directement, qu'il aurait condamné l'humanité à des tortures, sans motif et sans compensation. La supposition que la vie d'ici-bas c'est la vie, est donc la négation des trois grands attributs de l'Être par excel-

lence : la bonté, la sagesse, la puissance infinie.

Mais si l'on ôte à Dieu les attributs inséparables de sa nature, que reste-t-il? un Dieu néant, un Dieu mutilé. Comme moi, tu as pu rencontrer sur l'esplanade des Invalides, ce vieux soldat, traîné dans une petite voiture à bras. Dans la guerre de Crimée, le malheureux a perdu ses quatre membres, et il n'est plus qu'un tronc informe. Voilà Dieu, tel que le fait la supposition que la vie d'ici-bas c'est la vie, toute la vie. Peut-on montrer plus clairement qu'une pareille supposition est le comble de l'impiété et de la démence?

Aussi elle ne s'est jamais produite sans exciter l'horreur et les protestations du genre humain. Schismatique, hérétique, païen, sauvage, anthropophage, il a pu tomber dans des abîmes d'erreurs et de vices ; mais, tu le sais mieux que personne, toujours il

a proclamé l'immortalité de l'âme et l'existence de peines et de récompenses futures.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a toujours reconnu, et qu'il continue de reconnaître que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, toute la vie? Le taxer d'erreur sur ce point fondamental, serait déclarer que, depuis six mille ans, le genre humain est atteint d'aliénation mentale, et que le monde n'est qu'une grande maison de fous. Mais si tous les hommes ont toujours été fous, il resterait à celui qui leur délivre le certificat de folie, à prouver que lui-même n'est pas fou.

En attendant la démonstration, j'ajoute qu'au témoignage de toutes les générations humaines, se joignent les oracles divins. Écoute Celui qui connaît le présent et l'avenir. Dans un langage d'une vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, il nous dépeint la démence des hommes qui regardent la vie d'ici-bas

comme la vie, et leurs cruels mécomptes au delà du tombeau.

« Ils ont dit: *Sortis du néant, nous rentrerons dans le néant. La vie est une comédie : elle n'a d'autre but que de nous faire acquérir des richesses, même par des moyens malhonnêtes* (1). *Riches, livrons-nous aux plaisirs. Moquons-nous de ceux qui refusent de nous imiter*. Leur malice les a aveuglés ; ils ont méconnu la dignité des âmes, regardé comme des rêves les récompenses promises aux justes, et oublié que l'homme est immortel.

« Mais un jour leurs iniquités se lèveront pour les accuser au tribunal de Dieu. Ce jour-là aussi, les justes se lèveront avec une grande assurance, contre ceux qui les auront accablés d'afflictions et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux.

(1) Æstimaverunt lusum esse vitam nostram, et conversationem vitæ compositam ad lucrum, et oportere undecumque etiam ex malo acquirere. (*Sap.*, xv, 12.)

Alors, les méchants seront saisis d'une horrible frayeur. Ils seront stupéfaits en voyant tout à coup, contre leur attente, les justes sauvés.

« Dans l'amertume de leurs regrets et le serrement de leur cœur, ils diront en gémissant: Voilà ceux dont nous nous moquions autrefois et qui étaient l'objet de nos outrages. Insensés que nous étions ! leur vie nous paraissait une folie et leur mort une honte ; et les voilà comptés parmi les enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.

« Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité. La lumière de la justice n'a point lui sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons marché par des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous a servi notre orgueil ? Que nous revient-il de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre.

« Voilà ce que les pécheurs diront dans l'enfer : mais les justes vivront éternellement. Le Seigneur lui-même sera leur récompense. De sa main ils recevront un royaume admirable et un diadème éclatant de gloire (1). »

Il est donc bien établi que la vie d'ici-bas ne répond pas mieux à l'idée de Dieu et à la foi du genre humain, qu'elle ne répond à la nature de l'homme. Cette vérité en appelle d'autres non moins incontestables : elles seront le sujet de mes prochaines lettres.

Tout à toi.

(1) *Sap.*, II-V.

DOUZIÈME LETTRE

22 septembre.

Objection d'un jeune matérialiste, tendant à prouver que la vie d'ici-bas est toute la vie. — Réfutation de son raisonnement. — Il est caduc. — Il est faux : preuves palpables. — Il est impertinent. — Il abaisse l'homme au-dessous des animaux. — Autre raisonnement contre le surnaturel en général. — Réfutation. — Passage de Plutarque. — Monuments de la croyance universelle et permanente au surnaturel.

CHER AMI,

Voici du nouveau. Ta lettre d'avant-hier m'apporte la fameuse démonstration que j'attendais. Le jeune Vacher, de l'École de médecine, a donc entrepris de prouver que la foi du genre humain à une autre vie est une grossière erreur, et qu'en l'admettant, le genre humain est fou. Il aurait pu ajouter : et fou incurable ; car la démonstration que tu m'envoies ne le guérira

pas : l'auteur peut s'en flatter. Au reste, je le plains de toute mon âme. Ce pauvre garçon est un écho, pour ne pas dire un perroquet, il ne fait que répéter ce qu'il a entendu sans comprendre, et accepté sans contrôle.

Il n'y a rien d'étonnant. D'une part, Vacher n'est pas fort ; d'autre part, le monde d'aujourd'hui est tellement fasciné par la bagatelle, que, pour se rouler tout à son aise dans la boue du matérialisme, il en est venu à professer publiquement trois négations : il nie Dieu, il nie l'âme, il nie le surnaturel. Voilà ce que Vacher a entendu ; ce que j'entends moi-même, pour peu que je prête l'oreille aux bruits de certaines écoles, de certains congrès, de certains clubs et de tous les mauvais lieux. Avant de traiter les sujets annoncés dans notre dernière correspondance, il faut régler le compte de Vacher et de ses pareils. Deux lettres suffiront pour le solder.

Sur quoi s'appuient les négateurs ? Dans

leur phraséologie, prétendue scientifique, ils disent : « Rien n'est vrai que ce qui est expérimentalement démontré. Or, ni l'existence de Dieu, ni l'existence de l'âme ne sont expérimentalement démontrées. Personne n'a vu Dieu, ni l'âme ; personne ne les a touchés, sentis, palpés, analysés ; donc ni Dieu, ni l'âme n'existent. Y croire, est une erreur ; y croire obstinément, est une idée fixe ; une idée fixe est la monomanie. Comme nous ne voulons être victimes ni d'une monomanie, ni d'une erreur, nous n'admettons ni Dieu, ni âme. »

Tel est leur raisonnement. S'il pèche, ce n'est pas faute de fierté. Approchons cependant et prenons le taureau par les cornes.

Qu'est-ce qu'une démonstration expérimentale ? Au sens des négateurs, si je les comprends bien, une chose est expérimentalement démontrée lorsqu'elle a été vue et bien vue, touchée et bien touchée, analysée et bien analysée. Ainsi, toute

certitude est au bout des doigts, ou dans la pupille de l'œil. Un pareil raisonnement a toutes les qualités du plus grossier sophisme : il est caduc, il est faux, il est impertinent.

1° Il est caduc. Qui nous assure, messieurs les négateurs, que vous avez vu et bien vu, palpé et bien palpé, analysé et bien analysé ? Vous délivrez carrément à votre œil et à votre main un brevet d'infaillibilité, que beaucoup vous contestent, par la raison qu'ils croient avoir mieux vu, mieux palpé et mieux analysé que vous. Et vous-mêmes ne parlez-vous pas sans cesse de progrès dans les sciences ? Qu'est-ce à dire, sinon que vous vous flattez de mieux voir que vos devanciers? Ce que vous dites d'eux, est-il démontré que vos successeurs ne le diront pas de vous, avec autant de raison et plus peut-être ?

Quand on songe que, malgré le développement de vos études et la perfection de vos

instruments, vous n'avez pas encore pu analyser un grain de raisin, assez parfaitement pour trouver tous les éléments qui le composent et faire une goutte de vrai vin : quelle confiance méritent la plupart de vos démonstrations expérimentales?

De plus, afin qu'une démonstration, si expérimentale qu'on voudra, ait de la valeur, il ne suffit pas qu'elle soit donnée, ou acceptée par quelques individus, il faut qu'elle soit reçue et sanctionnée par tous les juges compétents, ou du moins par le plus grand nombre. Telle n'est pas, telle ne sera jamais la prétendue démonstration que vous nous objectez. La preuve en est belle : est-ce que vos livres, vos journaux, vos professeurs de philosophie, de chimie, de géologie, de phrénologie, de médecine, et d'autres encore, ne nous donnent pas chaque jour le pitoyable spectacle de contradictions, de variations, d'affirmations et de négations sans cesse renaissantes?

2° Il est faux. Je veux que vos démonstrations expérimentales aient toute la valeur que vous leur supposez. Mais, par leur nature même, elles ne peuvent s'appliquer à tout. De quel droit éliminez-vous du nombre des vérités, et des vérités certaines, tout ce qui ne peut se voir ni se toucher? Combien de choses vous croyez vous-mêmes, et que vous seriez ridicules de ne pas croire, bien qu'elles ne soient pas et qu'elles ne puissent pas être, comme vous dites, expérimentalement démontrées!

Par exemple: Où est la démonstration expérimentale que deux et deux font quatre? qu'est-ce que le nombre? qu'est-ce que l'unité? Les avez-vous vus, palpés, disséqués, alambiqués? Et cependant vous croyez au nombre et à l'unité, autrement vous ne pourriez pas croire que deux et deux font quatre.

Autre exemple: Vous admettez le mouvement, qu'est-ce à dire? rien autre chose

sinon que vous voyez, que vous touchez des corps qui se meuvent. Mais le principe du mouvement l'avez-vous jamais vu, jamais touché?

Nouvel exemple : A chaque moment la science affirme les causes secondes. A-t-elle vu les causes secondes? les a-t-elle palpées? Ses cornues ou ses creusets lui en ont-ils révélé la nature, la forme, la couleur? Jamais. La pauvre science a vu, elle a touché des faits qui se succèdent l'un à l'autre, rien de plus. Demande-lui pourquoi elle nomme *cause*, le fait antécédent, et *effet*, le fait consécutif? A-t-elle jamais vu, ce qui s'appelle vu, le travail occulte de la causalité? Évidemment non.

Pourtant elle affirme l'incessante action de la cause intangible, invisible, la cause qu'elle n'a jamais vue, dont elle n'a senti nulle part le tressaillement. Sur quel témoignage l'affirme-t-elle? sur le témoignage d'une irrécusable croyance. Donc la science positiviste *croit*, elle aussi. Je n'en

demande pas davantage pour la mettre en contradiction avec elle-même et ruiner toutes ses négations, comme toutes ses affirmations anticatholiques.

Un dernier exemple pris dans le domaine privilégié de la science matérialiste. Avec la même assurance que nous admettons les articles du symbole, cette science admet l'attraction, elle se fait un plaisir de la constater aux yeux mêmes des plus ignorants. Un morceau de fer rapproché d'un morceau d'aimant opère la démonstration. Le fer se dirige vers l'aimant et s'y joint. Qui produit le phénomène? L'attraction. Or, la science a-t-elle vu l'attraction?

Choisis entre mille, ces exemples prouvent qu'en dehors de toute démonstration expérimentale, il y a une foule de vérités tellement certaines, que la science la plus matérialiste est forcée de les admettre, comme la plus simple bonne femme. Tu peux donc dire à Vacher, avec prière de le

redire à ses pareils, que son raisonnement est faux, et que s'ils trouvent agréable de se rendre de plus en plus ridicules, ils n'ont qu'à continuer de nier Dieu et l'âme, sous prétexte qu'ils échappent à la démonstration expérimentale (1).

3° Il est impertinent. L'oreille, qu'on peut appeler le *sens social*, joue un grand rôle dans la perception de la vérité. De quel droit la science positiviste ou sensualiste lui refuse-t-elle l'infaillibilité, qu'elle accorde à l'œil et à la main? Ne laisser à l'homme d'autre moyen de connaître avec certitude la vérité, que la vue et le toucher, c'est le mutiler et le rabaisser au-dessous des animaux. En dernière analyse, c'est accuser d'incurable folie le genre hu-

(1) Laisse-moi te citer un beau mot qui vient d'être dit par un homme qui a rempli chez nous un rôle considérable, et qui vient de mourir : « Quand on a longtemps vécu, beaucoup lu et beaucoup étudié, on reconnaît, à l'approche de la mort, qu'il n'y a de vrai que le catéchisme. » M. TROPLONG.

main, qui a toujours cru, qui croit encore, et qui, malgré les grands et les petits Vacher, croira toujours à des vérités invisibles et intangibles. N'est-ce pas le sublime de l'impertinence? Voilà pour les négateurs directs de Dieu et de l'âme.

Tous ne s'arrêtent pas en si beau chemin. Tu le sais comme moi, cher ami, un bon nombre, aujourd'hui surtout, nient en bloc tout le surnaturel. Mais nier sans preuves est une niaiserie. Nier contre l'évidence est un orgueil insensé. Par ce double endroit se recommandent les négateurs auxquels nous avons à faire. Ces gens-là sont curieux. Ils commencent par dire : « Je n'admets pas telle chose, parce que je la juge impossible. » Cela fait, quand cette chose serait attestée par des milliers et des millions de témoins compétents ; quand elle leur crèverait les yeux, ils refuseraient de croire qu'elle existe.

Appliquant au surnaturel cette manière de raisonner, ils disent : « Je juge le surna-

turel impossible; donc il n'existe pas. » Affaire réglée. Par conséquent, les faits les plus avérés deviennent faux, dès qu'ils témoignent du surnaturel. Pour eux, pas de miracles. Tu conviendras qu'il leur faut du front pour nier les miracles du Christianisme, en présence des miracles d'orgueil, d'ignorance et de folie dont ils nous rendent chaque jour témoins. Je le répète, et n'en rabats rien : oui, miracles d'orgueil, d'ignorance et de folie : voici le premier.

Après s'être délivré à eux-mêmes un brevet d'infaillibilité, ces thaumaturges de l'absurde ouvrent des bureaux où, de leur propre autorité, ils signent du matin au soir des billets de Charenton (1) pour quiconque croit au surnaturel. Or, ce *quiconque*, ce n'est pas seulement tel ou tel individu isolé, ce n'est pas seulement toute la grande nation catholique, l'élite de l'humanité : c'est tout le genre humain.

(1) Hospice des fous aux portes de Paris.

Qu'avec nous ces fiers raisonneurs fassent un voyage en ballon. D'un pôle à l'autre, que verront-ils? Depuis la Chine jusqu'à l'Australie, depuis les frontières les plus reculées de l'Europe, jusqu'aux extrémités de l'Afrique, ils verront toute la face de la terre couverte de villes et de villages innombrables. Dominant toutes les habitations riches ou pauvres, ils apercevront des édifices remarquables par la grandeur de leurs proportions, par la richesse de leur architecture, par l'éclat des ornements qui les décorent.

Que sont tous ces édifices? des temples.

Qu'est-ce qu'un temple? un irrécusable témoin du surnaturel. L'homme ne bâtit des temples, que pour prier et offrir des sacrifices. L'homme ne prie et n'offre des sacrifices, que parce qu'il croit au surnaturel. Puisque le monde actuel est couvert de temples, il en résulte que sur tous les points du globe, l'homme croit encore au surnaturel.

Sa croyance d'aujourd'hui est sa croyance d'hier, d'avant-hier, de toute antiquité. J'espère que Vacher et les siens, formés aux écoles de Rome et d'Athènes, n'auront pas oublié le remarquable passage d'un auteur païen : *Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.*

« Si vous parcourez la terre, dit Plutarque, vous pourrez trouver des villes sans murs, sans littérature, sans lois, sans palais, sans richesses, sans monnaies, sans gymnases et sans théâtres. Quant à une ville qui n'ait ni temples ni dieux, qui ne fasse point usage de prières et de serments, qui ne consulte point les oracles, qui n'offre point de sacrifices pour obtenir des biens du Ciel, ou détourner les fléaux dont on est menacé : c'est ce que personne n'a jamais vu (1). »

Des milliers de faits contemporains confirment le témoignage de Plutarque. Comme la découverte inespérée des fos-

(1) *Contr. Colotem.*

siles justifie le récit mosaïque, les fouilles exécutées, de nos jours, dans les ruines de Ninive, de Babylone, de Thèbes, de Pompéi, d'Herculanum, ont mis en lumière la foi du monde païen au surnaturel ; les vieilles cités du Mexique, exhumées de leurs tombeaux, attestent le même fait.

Parmi les objets retrouvés en deçà et au delà de l'Océan, les plus nombreux sont des objets religieux ; et les débris les plus importants, souvent même les mieux conservés, sont des débris de temples, d'autels et de statues de dieux ou de déesses. Rome montre encore ses temples de la Paix, de Vesta, de Vénus, de Faustine, que sais-je ? On trouverait à peine une de nos anciennes villes, qui ne conserve quelque preuve matérielle d'un culte quelconque en usage dans le paganisme.

Je reviendrai sur ce sujet : l'heure du courrier me presse, et je m'arrête.

Tout à toi.

TREIZIÈME LETTRE

24 septembre.

Nouvelle preuve du surnaturel : la création.—L'homme ne vit que du surnaturel et dans le surnaturel. — Réfutation des objections. — D'où vient la négation du surnaturel.— Il fait peur.—Pourquoi il fait peur. —Dernier mot de tous les incrédules et de toutes les philosophies antichrétiennes. — *Post-Scriptum.*

CHER AMI,

Que toujours et partout, n'importe le climat ou le degré de civilisation, le genre humain ait cru au surnaturel, pratiqué le surnaturel, réglé sa conduite sur le surnaturel, le fait n'est pas contestable. « Nous en convenons, répondent Vacher et son école ; mais nous soutenons qu'en cela le genre humain s'est trompé. »

Tu le vois, c'est toujours le même refrain et la même prétention. Ils accusent

tous les hommes d'hallucination et de démence, et se déclarent eux-mêmes seuls sages, seuls éclairés parmi les mortels. N'est-ce pas là, comme nous disions, un miracle d'orgueil, d'ignorance et de folie?

Ils en font un plus grand encore. Après avoir refusé au genre humain l'usage de la raison, ils se le refusent à eux-mêmes. La raison, ce n'est pas assez ; les yeux, les oreilles, tous les sens disent à chaque heure, à chaque seconde, non-seulement que le surnaturel existe, mais encore que l'homme ne vit que du surnaturel et dans le surnaturel. En sorte que rien n'est aussi vrai que le mot de saint Paul : « C'est en lui que nous avons l'être et le mouvement et la vie (1). » Un instant de réflexion suffit à le prouver.

Est-ce que l'homme ne vit pas de la création et dans la création? Or, se peut-il concevoir rien de plus surnaturel que la

(1) In ipso enim vivimus et movemur et sumus. (*Act.* XVII, 28.)

création, dans son acte premier et dans son acte second ? Dans son acte premier, la création consiste à faire passer du néant à l'être. Entre ce qui est et ce qui n'est pas, la distance est infinie. La faire franchir n'appartient qu'à une puissance éminemment surnaturelle. Dans son acte second, la création consiste à conserver l'être une fois donné. Ce nouvel acte n'est pas moins surnaturel que le premier, attendu que la conservation des êtres n'est que la continuation de leur création.

Comme toi, cher Frédéric, comme moi, comme tous les hommes, nos petits mécréants vivent de la création et dans la création, c'est-à-dire du surnaturel et dans le surnaturel. S'ils n'avaient pas répudié leur raison, comme un mari libertin répudie une femme vertueuse; ou plutôt, s'ils ne lui avaient pas crevé les yeux, comme à ces empereurs du Bas-Empire, ils ne pourraient élever leurs regards au ciel, ni les abaisser vers la terre, ni les

porter autour d'eux, ni se regarder eux-mêmes, sans apercevoir, sans bénir, sans adorer le surnaturel.

C'est même pour cela, uniquement pour cela, que tous les êtres ont été faits. La création tout entière est un immense miroir dans lequel l'homme peut et doit lire l'existence, la puissance, la sagesse, la bonté de l'Être surnaturel qui en est l'auteur. Malheur à lui s'il ne le fait pas (1)!

Pour se dispenser de ce devoir, d'ailleurs si consolant, ils disent : « Nous n'admettons pas la création. »

Vous n'admettez pas la création! Vous admettez donc des effets sans cause, des rivières sans source, des maisons sans architecte, des horloges sans horloger, des tableaux sans peintre.

(1) Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt. (*Rom.*, I, 20, 21.)

Ils ajoutent: « Vous ne nous entendez pas. Quand nous disons que nous n'admettons pas la création, cela signifie que nous n'admettons pas l'acte créateur, par lequel une puissance infinie a fait toutes choses de rien. »

Vous admettez du moins que ces choses existent: le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, vous-mêmes compris. Pour expliquer leur existence, il n'y a que trois moyens: croire qu'elles sont l'ouvrage de Dieu; dire que c'est l'homme qui les a faites; prétendre qu'elles se sont faites elles-mêmes. Vous rejetez avec dédain la première explication. Restent la seconde et la troisième.

Quant à la seconde, vous n'y croyez pas plus que nous. Quoi! ce serait l'homme qui aurait fait la terre et la mer, les animaux et les poissons! Ce serait l'homme qui aurait fait le ciel, fabriqué et suspendu au firmament les milliers de globes immenses qui roulent au-dessus de nos têtes! D'où

vient qu'il ne fait plus rien de semblable? Quand a-t-il perdu sa puissance? Pourquoi s'est-il mis en grève?

Ce serait l'homme, cette petite fourmi, perchée sur notre petite motte de terre qui, ayant sous la main tous les éléments nécessaires, sue sang et eau pour se bâtir une maison; ce serait ce petit insecte qui aurait fait le soleil, plusieurs millions de fois plus gros que notre globe, qui l'aurait lancé à trente millions de lieues de la terre et qui le soutiendrait dans le vide! Pour en faire justice, il suffit d'exposer de pareilles prétentions : l'absurde ne se réfute pas.

Venons à la troisième explication. Elle consiste à prétendre que les créatures se sont faites elles-mêmes. En disant que les créatures se sont faites elles-mêmes, vous reconnaissez qu'elles ne sont pas éternelles, et vous avez raison. Elles n'ont aucune des qualités de l'être nécessaire, ni l'intelligence, ni la liberté, ni l'immutabilité.

Toutes sont sujettes au changement, à la décomposition et à la mort.

Mais si elles ne sont pas éternelles, il fut donc un temps où elles n'existaient pas plus dans leurs éléments que dans leurs formes. Si elles n'existaient pas, elles n'étaient rien. Selon vous, le rien aurait donc fait quelque chose ; le néant, l'être. Selon moi, il n'y a que le gosier d'un matérialiste, assez large pour avaler une pareille couleuvre. Digérez-la si vous pouvez : je passe.

Voilà donc réduite à sa juste valeur la démonstration de ce pauvre Vacher et de son école, aujourd'hui si nombreuse, contre Dieu, contre l'âme, contre le surnaturel, contre la foi du genre humain à toutes ces vérités, et notamment à la vie future.

Tu me demandes d'ou vient à ces hommes, baptisés comme nous, cette rage de négation, cette fièvre de l'absurde, ce besoin de dégrader l'homme au point d'en faire *un tas de boue* et l'être le plus malheureux de la création, sans récompense

pour ses vertus, sans compensation pour ses larmes, sans autre vie que la mort vivante d'ici-bas? La réponse est facile.

Le surnaturel les importune. A tout prix ils veulent s'en débarrasser. Et ils nient à outrance, ne reculant devant aucun sophisme, devant aucune absurdité, devant aucune évidence. Bien plus, tout ce qui parle du surnaturel les irrite: et, à défaut de raisons, ils ont recours aux injures, aux ricanements stupides et même à la violence.

De là, ce dont nous sommes témoins, surtout depuis quelques années, le rugissement de toutes les passions et des torrents d'outrages, sans exemple, contre le surnaturel, sous tel nom, telle forme, ou dans tel acte et telle personne qu'il se manifeste: dans le présent, la guerre acharnée faite à l'Église, et, pour l'avenir, des menaces à faire trembler.

Vains efforts; ils ne peuvent arracher complétement la foi de leur cœur. Mal-

gré qu'ils en aient, ils sont condamnés à se dire, comme un de leurs chefs, à la vue de la création :

> L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
> Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

A plus forte raison, l'implacable évidence vient-elle les torturer à la vue de l'Église catholique, manifestation plus éloquente encore du surnaturel. Leurs blasphèmes mêmes sont la preuve de leur foi : *On ne hait que ce qu'on craint, et on ne craint que ce qu'on croit.*

Mais enfin, me demandes-tu de nouveau : Pourquoi cette haine du surnaturel ? Pour vivre au gré des passions. Dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les hommes, l'incrédulité et la corruption se donnent la main. Il y a trois mille ans, l'Esprit de Dieu disait par la bouche de David : L'impie a dit : Dieu n'est pas, *non est Deus :* voilà l'horreur du surnaturel ou l'incrédulité.

Et il est devenu un homme de crimes, un cloaque d'abominations, *corrupti sunt et abominabiles facti sunt :* voilà la corruption. Rien n'a changé. « J'ai cru longtemps, disait Rousseau, qu'on pouvait être vertueux sans religion : c'est une erreur dont je suis bien revenu. » Son témoignage est irrécusable ; car toute sa conduite en prouve la vérité.

Or, n'être pas vertueux ou vivre au gré de ses passions, c'est la même chose. Vivre au gré de ses passions, c'est vivre de la vie des sens, de la vie des bêtes, et des bêtes immondes. Pour l'homme, être ange ou bête, adorer l'esprit ou la chair, le Dieu très-haut ou le Dieu très-bas : il n'y a pas de milieu possible.

La noblesse même de sa nature s'y oppose. A la hauteur de laquelle on tombe, se mesure la profondeur de la chute : *Corruptio optimi pessima.* Croire que les ennemis du surnaturel se targuent d'incrédulité, uniquement pour le sot plaisir

de se dire incrédules, serait puéril. Un intérêt de cœur se cache sous leurs paroles: *On n'est libre penseur que pour être libre faiseur.*

« J'ai vu de près, écrivait naguère un homme du monde, les mécréants de nos jours. Une expérience de quarante ans m'a permis de percer le voile qui cache les mystères de leur vie intime. Partout j'ai trouvé, comme la Bruyère, des sépulcres blanchis. Malgré des apparences trompeuses et des déguisements plus ou moins habiles, tous ont un langage qui ne trompe pas: c'est le langage de leurs œuvres. Ce langage contient le dernier mot de ce qu'ils appellent leurs théories scientifiques, et que j'appelle, moi, leur haine de la vérité.

« J'ai interrogé ce langage dans tous les négateurs du surnaturel : Solidaires, positivistes, matérialistes, clubistes masculins et féminins, non-seulement en France et en Belgique, mais en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Leur secrète pro-

fession de foi philosophique est invariablement la même : *L'incrédulité n'est qu'un masque : la réalité est que nous voulons pouvoir nous rouler tout à notre aise dans le sensualisme, et ronfler dans la boue.* »

C'est la traduction libre, mais exacte, de la demande des esprits impurs dans l'Évangile : *Mitte nos in porcos.*

Quand un adversaire se cache dans un pareil refuge, on ne le combat plus : on l'y laisse. Tout à toi.

Post-Scriptum. — On vient de m'apprendre une anecdote que je t'envoie comme bouquet de mes deux dernières lettres. L'autre jour, un des camarades de Vacher a été reçu docteur en médecine. Le soir même de son triomphe, il est venu dans un salon, et en présence de vingt personnes, il s'est permis de nier fièrement l'existence de l'âme et de faire profession de matérialisme.

Après l'avoir écouté quelques instants, un vieillard, élevant la voix, l'a interrompu en ces termes : « Vous dites, monsieur, que vous êtes docteur en médecine : vous vous trompez. — Comment ! j'ai mon diplôme dans ma poche. — Vous vous trompez ; ce n'est pas un diplôme de docteur en méde-

cine, c'est un diplôme de vétérinaire. Puisque nous n'avons pas d'âme, il n'y a plus de docteurs en médecine, il n'y a que des vétérinaires ; et vous et vos pareils n'êtes pas autre chose. »

La foudre serait tombée à ses côtés, que le petit mécréant aurait été moins interdit. Aux rires de tout le salon, il a compris qu'il ne lui restait qu'un parti à prendre, se taire et se retirer. Il l'a fait, et il court encore.

QUATORZIÈME LETTRE

26 septembre.

Second objet de notre correspondance : consoler.—La mort n'est pas la mort : affreux cauchemar de moins. — Immense consolation.—Admirable enseignement de l'Eglise.— Le passeport. — Le rétablissement de la santé spirituelle.— Le viatique.—L'ordre du départ.— L'escorte.— Les chants.— Le cimetière. — Les chrétiens devant la mort. — Saint Augustin. — Saint Louis.— Le jour de la mort, appelé le jour de la naissance.

CHER AMI,

Jusqu'ici nous avons vu le côté triste de la vie : en voici le côté consolant. Pour être fidèle à mes promesses, je dois te le montrer. Dès le commencement, je t'ai annoncé que notre correspondance avait pour premier but, de *détromper* ceux qui prennent la vie d'ici-bas pour la vie. Ce but me semble atteint.

Consoler ceux qui traversent avec nous la vallée des larmes, et nous consoler nous-mêmes, est le second objet de mes désirs. Le moment est venu de nous en occuper. Pour tout l'or du monde, je voudrais qu'il me fût donné de réaliser ce bienfait, d'autant plus nécessaire que, sans exception, tous en ont besoin, continuellement besoin, soit pour porter dignement le fardeau de la vie, soit pour adoucir de cruels chagrins, soit pour prévenir de sanglants désespoirs. Ce bienfait inappréciable est dans cette pensée : PUISQUE LA VIE D'ICI-BAS N'EST PAS LA VIE, LA MORT N'EST PAS LA MORT.

La mort n'est pas la mort : quel cauchemar de moins ! La certitude de la mort qui pèse sur l'homme, dès le jour où il s'éveille à la raison ; qui, le matin, l'empêche de se promettre à lui-même de voir le soir ; et qui, le soir, lui rend incertain le réveil du lendemain, cette pensée que tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend lui

rappelle malgré lui, est pour les incrédules eux-mêmes une source intarissable de frayeurs, de tristesses et d'ennuis. C'est, je le répète, le cauchemar de l'humanité.

La mort n'est pas la mort : l'homme qui meurt ne cesse pas de vivre. Quelle immense consolation ! Nous voici dans une chambre mortuaire. Sur un lit funèbre gît expiré un père, une mère, une sœur, un frère tendrement aimé. Une épouse, des frères, des sœurs, de jeunes enfants, désormais orphelins, plongés dans la douleur, pleurent celui qu'ils viennent de perdre et qui laisse après lui un vide affreux.

Tout à coup, le bruit des sanglots est suspendu. Le Dieu de la vie fait entendre sa voix. Il dit : « Ne vous attristez pas, comme si vous n'aviez plus d'espérance. La mort n'est pas la fin de la vie. Le père que vous pleurez n'est pas mort : il dort. La mère que vous pleurez n'est pas morte : elle dort. Le frère que vous pleu-

rez n'est pas mort : il dort. La sœur que vous pleurez n'est pas morte : elle dort : *Non est mortua puella, sed dormit.*

« Ouvriers du père de famille, ils ont fini leur journée, et ils se reposent de leurs travaux. De mortels, ils sont devenus immortels. Ils vous attendent : vous les reverrez. Ils étaient à moi dans la vie, ils sont à moi dans la mort. J'ai tout créé et je n'anéantis rien. Je ne suis pas seulement la création, je suis la résurrection et la vie (1). »

(1) Nolumus autem vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent. Si enim credimus quod Jesus mortuus est et resurrexit, ita et Deus eos qui dormierunt per Jesum adducet cum eo. Hoc enim vobis dicimus in verbo Domini, etc. (I *Thess.*, IV, 12, 13, 14.) — Visi sunt oculis insipientium mori ; et æstimata est afflictio exitus illorum. Et quod a nobis est iter, exterminium : illi autem sunt in pace. (*Sap.*, III, 2, 3.) — Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos. (*Apoc.*, XIV, 13.)— Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. (*Rom.* XIV, 8.) — Ego sum resurrectio et vita. (*Joan.* II, 25.)

La mort n'est pas la mort : cette parole, tombée du ciel, était trop précieuse pour que l'Église catholique ne l'ait pas recueillie avec un soin jaloux. Personne ne la redit plus souvent, avec une éloquence plus touchante, avec une autorité plus haute.

Dans nos dernières lettres nous avons entendu les sophistes et leurs désolantes doctrines : nous avons plaint les uns et fait justice des autres. Écoutons maintenant notre admirable mère, cette mère qui ne trompe jamais et qui console toujours. Combien de fois dans le cours de la vie elle nous répète : Mes enfants, la terre n'est pas votre pays ; vous n'êtes ici-bas que des étrangers et des voyageurs ! Vous n'êtes pas chez vous : *votre chez vous* est ailleurs (1).

Mais c'est à l'heure des grandes tristesses, parce que c'est l'heure des grandes

(1) Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (*Hebr.*, XIII, 14.)

séparations, qu'elle verse à pleine coupe le baume de cette consolante parole dans le cœur déchiré de ses enfants. As-tu jamais réfléchi à ce que fait l'Église dans les derniers moments de leur pèlerinage, et pour ceux qui partent et pour ceux qui restent ? Viens avec moi contempler ce spectacle tout plein d'immortalité.

Aux yeux de l'Église, le chrétien qui meurt n'est pas un être éphémère qui retourne au néant, c'est un voyageur bien aimé qui se met en route. Avec la plus prévoyante sollicitude, elle fait pour lui ce que la mère la plus attentive fait pour l'enfant de sa tendresse, qui entreprend une course lointaine. Plusieurs choses sont nécessaires au voyageur : un passe-port, une bonne santé, un viatique, et, s'il doit traverser des pays inconnus ou dangereux, des guides et une escorte. Admire comme l'Église pourvoit à tout cela !

Auprès de son fils mourant, elle appelle l'ambassadeur du Dieu de l'éternité, vers

qui il doit se rendre. En effaçant ses péchés, l'absolution rétablit en lui l'image auguste, dont la vue le fera reconnaître pour un membre de la grande famille catholique, qui rentre dans sa patrie; et les autorités invisibles, échelonnées sur sa route, s'empresseront de lui prêter aide et protection.

L'Église ne s'en tient pas là. Elle veut que son fils parte en bonne santé. Par le sacrement des malades, elle purifie son âme et rend l'intégrité à tous ses sens ; puis, afin qu'ils demeurent inviolables, elle les cachète avec le sceau du rédempteur, dont la seule présence met en fuite les légions ennemies.

Mais le voyageur a besoin de nourriture : l'Église lui apporte son *viatique*. Ce viatique est le pain des forts qui le soutiendra dans ses défaillances, c'est l'aliment de l'immortalité qui, lui communiquant ses propriétés divines, le rendra tel qu'il doit être, pour voir s'ouvrir de-

vant lui les portes de la bienheureuse patrie ; en un mot, c'est son divin frère, Jésus-Christ en personne, qui, se faisant le compagnon de son voyage, le tiendra par la main, pour lui faire franchir sans danger le passage décisif du temps à l'éternité.

Les préparatifs du voyage sont complets. Il ne reste plus qu'à donner le signal du départ et à placer le voyageur sous la conduite de guides fidèles et sous la garde d'une invincible escorte. Avec une assurance de foi, une tendresse de sentiments et une solennité de langage, à jamais inimitables, l'Église va s'acquitter de ce double soin.

S'approchant de son fils, elle lui dit : « Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu en vous ; au nom des Anges et

des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des saints Apôtres et Evangélistes ; au nom des saints Martyrs et Confesseurs ; au nom des saints Solitaires et Ermites ; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints. Que les légions infernales soient couvertes de confusion et que les ministres de Satan n'aient pas l'audace de s'opposer à votre passage. Qu'aujourd'hui même vous arriviez au pays de la paix, et que la sainte Sion soit votre demeure : par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Quand on songe que tout cela est une réalité, on se demande quelle est la dignité de l'âme et quel monarque a jamais voyagé, défendu par une pareille garde, environné d'un si brillant cortége?

Le voyageur est parti. Rien n'a été oublié pour assurer le succès de son voyage

et préparer son entrée triomphante dans la terre des Vivants. Reste à consoler ses amis et ses proches; car, pour l'Église, la plus tendre des mères, les douleurs de tous ses enfants sont ses propres douleurs.

A sa voix, ils suivent dans le temple la dépouille mortelle de celui qui vient de les quitter. Là, que fait l'Église? Elle chante. Oui, mon cher Frédéric, tandis qu'on n'aperçoit dans le temple que des images lugubres et qu'on n'entend que le bruit des larmes et des sanglots, l'Église chante, elle chante toujours! Quel est ce contraste? Une mère peut-elle chanter à la mort de ses enfants? Et de toutes les mères, l'Église n'est-elle pas la plus aimante? Encore un coup, quel est ce mystère?

Les soins dont elle nous environne depuis le berceau, ne permettent pas d'en douter: l'Église nous aime, et son amour est d'autant plus vif qu'il est plus noble. Dépositaire des promesses d'immortalité, elle les proclame hautement en présence de la

mort. S'il y a quelques larmes dans sa voix, il y a aussi de la joie. Plus heureuse que Rachel, elle se console et nous console, parce qu'elle sait que ses fils lui seront rendus. Ainsi, dans les larmes des parents, la nature ; dans les chants de l'Église, la foi. L'une s'attriste en disant : Mort; l'autre se réjouit en répondant : Résurrection.

Entends-tu la mélodie si suave au cœur et si douce à l'oreille qui, au milieu du profond silence des divins mystères, retentit tout à coup sous les voûtes du temple? interprète du Dieu de l'éternité, dont l'homme est l'immortelle image, le prêtre chante : « En haut les cœurs. Rien de plus digne, rien de plus juste, rien de plus salutaire, que de vous rendre partout et toujours des actions de grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; en qui vous nous avez donné l'espérance de la bienheureuse résurrection, afin qu'au moment, où la certitude de mourir attriste la

nature, la promesse de l'immortalité future console la foi. Car à vos fidèles, Seigneur, la vie est changée, non ôtée, *vita mutatur, non tollitur;* et, à la place de leur maison terrestre tombée en ruines, une demeure éternelle leur est préparée dans les cieux (1). »

Qu'en penses-tu? L'Église peut-elle affirmer d'une manière plus solennelle que la vie d'ici-bas n'est pas la vie? Elle l'affirme encore par un mot, qu'elle a introduit dans la langue de toutes les nations civilisées. Les cérémonies du temple étant achevées, elle conduit son enfant au lieu de son repos. Ce lieu s'appelle *cimetière;* et cimetière veut dire *dortoir :* mot divin, mot révélateur, mot digne d'éternelles bénédictions.

« Nous appelons le cimetière, *dortoir*, dit la Bouche d'or de l'Orient, afin que

(1) Le fond de cette admirable préface est de saint Grégoire.

vous sachiez que les morts ne sont pas morts, mais seulement endormis. Quelle consolation dans ce mot et quelle profonde philosophie! Quand donc vous conduisez un mort au cimetière, ne vous désolez pas. Ce n'est pas à la mort que vous le conduisez, c'est au sommeil. Ce mot vous suffit pour adoucir toutes les douleurs (1). »

Le grand orateur a mille fois raison. Ce mot, non-seulement console la nature, il donne encore à la douleur une dignité qui commande le respect et attire les sympathies. Connais-tu, cher ami, quelque chose de plus touchant et à la fois de plus

(1) Ob id, ipse etiam locus cœmeterium nominatus est : ut discas mortuos... non mortuos, sed somno consopitos esse et dormire... Utile enim hoc nomen est, et philosophiæ multæ plenum. Quando igitur huc mortuum ducis, ne ipse te concidas. Non enim ipsum ad mortem, sed ad somnum ducis: sufficit tibi nomen hoc ad calamitatis solatium et levamen. (S. Chrys., *Homil. in Cœmeter.*, n. 1, *opp.*, tom. II, pag. 467, édit. Gaume.)

noble, que la conduite de saint Augustin, à la mort de sa mère bien-aimée?

« Nous étions arrivés à Ostie, où nous devions nous embarquer pour l'Afrique, lorsque ma tendre mère, votre digne servante, Seigneur, fut prise de la fièvre. Ayant le pressentiment de sa mort, elle nous dit: Vous déposerez ici mon corps, et vous vous souviendrez de prier pour moi à l'autel du Seigneur. Le neuvième jour de sa maladie, âgée de cinquante-six ans et moi de trente-trois, cette âme si religieuse et si bonne fut délivrée des liens du corps.

« Je pressais mes paupières pour retenir mes larmes ; mais ma douleur, douleur immense, refluait au fond de mon cœur ; puis, s'échappait en larmes abondantes que mes yeux s'efforçaient d'absorber. Cette lutte m'était très-pénible. Le petit Adéodat pleurait tout haut.

« Nous le fîmes taire ; car il ne nous paraissait pas convenable d'honorer cette

mort par des gémissements et par des cris, attendu que c'est ainsi qu'on a coutume de déplorer la misère des mourants et en quelque sorte leur anéantissement. Or, ma mère ne mourait pas misérablement, ni elle ne mourait pas tout entière. Ses exemples, sa foi, des preuves certaines nous en donnaient l'assurance.

« L'enfant calmé, Évodius prit le psautier et commença à chanter le psaume : *Je chanterai la miséricorde du Seigneur*. Tous ensemble nous y répondions. Vos paroles, Seigneur, adoucirent ma douleur et me donnèrent la force de la concentrer, tellement qu'on ne s'en aperçut ni à mes larmes ni à l'altération de mon visage. Le moment de la sépulture étant venu, nous portâmes le corps et nous le rendîmes à la terre, sans larmes. Il en fut de même pendant l'offrande du sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurai pas ; mais intérieurement j'étais navré de douleur.

« Je me souvenais, Seigneur, de votre servante, je repassais dans ma mémoire sa vie, envers vous si pieuse et si sainte, et envers nous si douce et si exemplaire: et je m'en voyais subitement privé; et seul je pleurai en votre présence sur elle et sur moi. Je donnai à mes larmes un libre cours, mon cœur s'y noya et y trouva le repos.

« Et maintenant, Seigneur, je vous le confesse dans cet écrit. Le lira qui voudra, et l'interprétera comme il voudra: S'il me trouve répréhensible d'avoir pleuré ma mère, pendant une petite partie d'une heure; ma mère, que je voyais morte sous mes yeux, elle qui tant d'années m'avait pleuré pour me faire vivre à vos yeux, qu'il ne se moque pas de moi; mais plutôt, s'il a une grande charité, qu'il pleure sur mes péchés devant vous, Père de tous les frères de votre Christ (1). »

(1) Et si peccatum invenerit, flevisse me matrem

Tous les siècles chrétiens, toutes les familles chrétiennes nous offrent d'innombrables exemples de cette noble douleur, dans laquelle brille l'accord vraiment sublime de la nature qui s'afflige, et de la foi qui console. Pourquoi sublime? Parce que, sur les ruines même de l'homme, il proclame hautement que, la vie n'étant pas la vie, la mort n'est pas la mort. Ces exemples sont si instructifs et si souvent utiles dans le cours de notre existence, que je vais t'en citer un nouveau.

Tu sais combien le plus grand de nos rois, saint Louis, aimait sa mère. Jamais tendresse filiale ne fut mieux justifiée. Aux exemples et aux leçons de sa pieuse mère, Louis devait la conservation de son

exigua parte horæ, matrem oculis meis interim mortuam, quæ me multos annos fleverat ut oculis tuis viverem, non irrideat; sed potius, si est grandi charitate, pro peccatis meis fleat ipse ad te Patrem omnium fratrum Christi tui. (*Confess.*, lib. IX, cap. XXII.)

innocence baptismale et tous les trésors qu'elle renferme, pour le temps et pour l'éternité. Le saint roi, parti pour la croisade contre les Sarrasins, était à Jaffa, lorsqu'il apprit la mort de la reine Blanche, sa mère, arrivée le premier dimanche de l'Avent, premier jour de décembre 1262.

Le cardinal légat, Eudes de Châteauroux, qui la reçut le premier, prit avec lui Gilles, archevêque de Tyr, garde du sceau du roi, et Geoffroi, de Beaulieu, son confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Le légat dit au roi qu'il désirait lui parler en secret dans sa chambre, en présence des deux autres. A son visage sérieux, le roi comprit qu'il lui apportait quelque triste nouvelle. Il les fit passer de sa chambre dans sa chapelle, où il s'assit devant l'autel et eux avec lui.

Alors le légat représenta au roi les grâces que Dieu lui avait faites depuis son enfance, entre autres de lui avoir donné

une mère qui l'avait élevé si chrétiennement, et qui avait si sagement gouverné son royaume. Enfin, ne pouvant plus retenir ses sanglots et ses pleurs, il ajouta qu'elle était morte !

A cette parole, le roi jeta un grand cri ; puis, fondant en larmes, il s'agenouilla devant l'autel, et, joignant les mains, il dit avec une sensible dévotion : « Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir prêté une si bonne mère ; vous l'avez retirée quand il vous a plu. Il est vrai que je l'aimais plus qu'aucune créature mortelle, comme elle le méritait bien ; mais, puisque c'est votre bon plaisir, que votre nom soit béni à jamais ! »

Ensuite, le légat ayant fait une courte prière pour la défunte, le roi dit qu'il voulait demeurer seul dans sa chapelle, et retint seulement son confesseur. Il resta quelque temps à méditer et à pleurer devant l'autel, après quoi son confesseur lui représenta modestement qu'il

avait assez donné à la nature, et qu'il était temps d'écouter la raison éclairée par la foi.

Aussitôt le roi se leva et passa dans son oratoire, où il avait coutume de dire ses heures. Là, il récita avec son confesseur tout l'office des morts, et le confesseur admira que, nonobstant la douleur dont il était pénétré, il ne fit pas la moindre faute en récitant un si long office. Outre les nombreux services qu'il fit faire en Palestine pour sa mère, le saint roi envoya en France la charge d'un cheval de pierreries à distribuer aux églises, demandant des prières pour elle et pour lui (1).

Voilà le chrétien devant la mort.

A ses affirmations tant de fois réitérées, que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, notre admirable mère ajoute une nouvelle force,

(1) *Hist. univ. de l'Église*, liv. LXXIV, pag. 518, 3e édit.

par un mot plus significatif encore que celui de dortoir. Le dortoir suppose le sommeil, et le sommeil suppose une demi-vie. Cela ne suffit point à la foi de l'Église. Quand des miracles lui ont appris que quelques-uns de ses enfants sont arrivés au terme heureux de leur pèlerinage, elle appelle le jour de leur mort, le jour de leur *naissance*.

Chaque page de son martyrologe répète l'affirmation de leur glorieuse immortalité. Prends-le et tu liras : « A Jérusalem, à Rome, à Lyon, à Paris, à Narbonne, à Besançon, naissance de tel saint et de telle sainte qui, après la vie mourante, ou plutôt la mort vivante d'ici-bas, est entré en possession de la vie véritable. »

L'Église est tellement sûre de leur bonheur, que ce jour est pour elle un jour de fête. En déployant, pour le célébrer, toute la pompe de ses cérémonies, que fait-elle? A la face du ciel et de la terre,

elle porte à la mort ce sublime défi : O mort ! où est maintenant ta victoire, où est ton aiguillon (1) ?

Je te laisse, mon cher Frédéric, sur cette éloquente protestation contre l'abjecte philosophie qui, ravalant l'homme au niveau de la brute, limite la vie à la durée fugitive de notre terrestre pèlerinage, et regarde la mort comme le retour au néant. Tout à toi.

(1) I *Cor.* xv, 55.

QUINZIÈME LETTRE.

29 septembre.

La mort n'est qu'un semblant de mort. — Immense consolation des mourants. — La mort joyeuse due au christianisme. — Exemples. — Saint Louis. — Berchmans. — Alphonse-François, duc de Modène.

CHER AMI,

Puisque la vie d'ici-bas n'est pas la vie, mais un *semblant de vie,* la mort n'est pas la mort, mais un *semblant de mort.* Dans la foi à cette double vérité, aussi ancienne que le monde, aussi étendue que le genre humain, rejetée seulement, dans les temps anciens et dans les temps modernes, par les gros et les petits porcs du troupeau d'Épicure, *Epicuri de grege porcus ;* mais sans cesse affirmée par la plus grande autorité qu'il y ait sous le ciel, notre in-

faillible Mère, l'Église Catholique : dans cette foi, dis-je, est toute la consolation de la pauvre humanité. Consolation pour ceux qui survivent à leurs morts les plus chers, nous l'avons vu ; consolation pour les mourants, nous allons le voir.

En élevant jusqu'à l'évidence la certitude de cette vérité, que la mort n'est qu'un semblant de mort, le Christianisme a fait naître un genre de mort, inconnu de tout ce qui n'est pas chrétien : La *mort joyeuse*.

Tandis que le païen d'aujourd'hui, comme le païen d'autrefois, frissonne de tous ses membres à la pensée de la mort ; se tord de désespoir dans les bras de la mort ; reçoit le coup de la mort avec la stupide imprévoyance du bœuf qu'on égorge à l'abattoir : le chrétien voit venir la mort sans crainte, il la désire, il meurt gaiement. A défaut d'autres preuves, ce simple contraste suffirait pour démontrer la divinité du christianisme.

Allons, cher ami, visiter quelques-uns des chrétiens sur le lit de la douleur, où ils attendent la fin prochaine de leur pèlerinage. Que le spectacle dont tu vas être témoin ne te jette dans aucun étonnement.

Tu sais que le nouvel Adam, le chef de l'humanité régénérée, Notre Seigneur Jésus-Christ, soupirait après sa mort, qu'il appelait son baptême (1). Vainqueur de la mort et père du siècle futur, il a légué son esprit à ses disciples. Personne n'ignore, excepté peut-être les bacheliers modernes, que le plus ardent désir de saint Paul, revenu du troisième ciel, était de voir briser les liens qui le retenaient sur la terre (2).

Mais ne remontons ni aux apôtres, ni

(1) Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur. (*Luc.*, XII, 50.)

(2) Coarctor autem e duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius. (*Philipp.*, I, 23.)

aux martyrs, ni aux chrétiens des premiers âges : je veux chercher nos exemples plus près de nous. Ils n'en seront pas moins éloquents. Si je n'en cite qu'un petit nombre, garde-toi d'en conclure que ces morts, pleines de confiance et de joie, soient très-rares, même aujourd'hui. Sur les quatre cent mille prêtres catholiques, il en est peu, si même il en est, à qui il n'ait été donné, dans le cours de leur ministère, d'en être plusieurs fois les heureux témoins.

Dans ma dernière lettre, nous avons admiré la sublime résignation de saint Louis, en apprenant le départ pour l'éternité de sa sainte et douce mère. Voyons-le lui-même en présence de la mort.

Le saint roi était arrivé devant Tunis, où il voulait établir l'empire de Jésus-Christ, lorsqu'il fut atteint de l'épidémie qui ravageait son armée. Dès qu'il sentit sa fin approcher, il se hâta de mettre ordre aux affaires de son royaume et ne s'occupa

plus que des choses de Dieu. Après avoir reçu les Sacrements avec une grande dévotion et une liberté d'esprit si entière, qu'il répondait lui-même aux prières de l'Église, il continua, malgré l'affaiblissement de ses forces, à invoquer les saints à qui il avait le plus de confiance, principalement saint Denis et sainte Geneviève.

Afin d'imiter le Roi des rois, mourant sur une croix, il se fit mettre sur un petit lit couvert de cendres, où, les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés au ciel, et plus occupé des autres que de lui-même, il répétait souvent ces paroles : *Soyez, Seigneur, le Sanctificateur et le gardien de votre peuple.* « Il regardait les gens moult débonnairement, dit l'évêque de Tunis, témoin oculaire, et faisait moult de fois le signe de la croix. Entre l'heure de tierce et de midi, il fit comme semblant de dormir l'espace de demi-heure et plus. »

Après s'être assuré dans ce mystérieux

recueillement que tout était prêt pour son départ, le saint roi ouvrit les yeux, regarda le ciel et dit : *Je vais entrer dans la maison du Seigneur*. « Et oncques depuis ne dit mot ni ne parla. Entour l'heure de none il trépassa, le lundi 25e jour d'août de l'an du Seigneur 1270. Il était aussi bel et aussi vermeil, comme il était en sa pleine santé, et il semblait à moult de gens, qu'il se voulait rire (1). »

Tu le vois, point de trouble, point de terreur ; tout se passe avec le calme, la confiance et la présence d'esprit, qui accompagneraient les préparatifs d'un voyage ordinaire. En cela rien de surprenant, le chrétien sait ce qu'il est, d'où il vient, où il va.

Traversons rapidement le moyen âge, où nous trouverions, dans tous les rangs de la société, des milliers de morts, semblables

(1) *Hist. univ. de l'Église*, tom. XVIII, pag. 695, 3e édit.

à celle de saint Louis. Nous voici au commencement du dix-septième siècle. Entrons au noviciat des Jésuites de Rome et pénétrons jusqu'à l'infirmerie. Là, sur un pauvre lit est étendu un jeune homme de vingt-deux ans, atteint d'une maladie mortelle. Il est né dans les Pays-Bas, qu'il a quittés pour suivre Notre-Seigneur, et il s'appelle Berchmans.

Au moment où nous entrons, arrive le père Recteur qui lui dit avec bonté : « Mon Frère, s'il plaisait à Notre-Seigneur de vous appeler à lui, y aurait-il quelque chose qui vous donnât de la crainte ? — Rien du tout, lui répond avec une humble confiance, l'aimable jeune homme. J'ai à faire à un Dieu trop bon, pour appréhender sa présence. Je suis dévoué à toutes ses volontés. S'il veut que je meure, me voici tout prêt, c'est là tout mon désir ; et si la décision de mon sort dépendait de moi, je ne différerais pas un moment. »

A chaque instant, le saint malade exprimait les mêmes sentiments. Le religieux qui le veillait, le voyant s'affaiblir de plus en plus, lui avoua que sa fin était prochaine. A cette nouvelle Berchmans tressaillit de joie, et se jetant au cou de l'infirmier : « Oh! la bonne nouvelle! s'écria-t-il; c'est la plus douce et la plus consolante que j'ai reçue de ma vie. »

Le Frère, ne répondant à ses transports que par des larmes : « Pourquoi pleurez-vous, reprit Berchmans? Vous m'aimez et vous pleurez mon bonheur! » Puis, prenant en main son crucifix, d'un air qui respirait la plus tendre dévotion et la plus vive confiance : « Mon Seigneur et mon Dieu, disait-il, vous le savez, je n'ai jamais rien aimé, rien désiré, rien possédé au monde que vous seul. Grâce à vos miséricordes, je n'aime encore aujourd'hui, et je ne désire que vous. »

Comme il avançait rapidement vers le terme de son pèlerinage, l'infirmier lui

toucha le pouls et lui dit : « Nous nous en allons, mon Frère Berchmans, nous nous en allons. » A cette annonce, le saint malade prit le crucifix qu'il entrelaça de son chapelet, et, joignant à ces deux objets de son amour, le livre de ses règles : « Voilà, dit-il, ce que j'ai de plus cher au monde, et avec quoi je mourrai volontiers. »

Cependant les médecins se consultaient sur l'emploi de nouveaux remèdes. « Vous prenez trop de peine pour moi, leur dit-il avec sa grâce ordinaire, le grand maître m'appelle. — Et où vous appelle-t-il ! demanda l'un d'eux : — Au ciel, Monsieur, au ciel. »

En effet, on commença pour lui les prières des agonisants, et, quand on en vint à ces mots : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-lui*, il fit suspendre la récitation, et avec le sentiment d'une ineffable tendresse il répéta trente fois : *Agneau de Dieu, qui*

effacez les péchés du monde, pardonnez-moi. A cette invocation il ajouta, la sérénité sur le front et le sourire sur les lèvres, les saints noms de Jésus et de Marie et s'endormit doucement du sommeil des justes, le 13 août 1621 (1).

Puisque tout être répugne essentiellement à sa destruction, tu conviendras, cher ami, et tout le monde avec toi, que le jeune voyageur au départ de qui nous venons d'assister, ne regardait pas la mort comme la mort, ni la vie d'ici-bas comme la vie. La même manière d'envisager l'une et l'autre se trouve dans tous les vrais chrétiens. En voici un nouvel exemple. Je le choisis de préférence, parce qu'il montre que, dans les pénitents sincères, le souvenir de leurs fautes ne diminue, à la dernière heure, ni le désir de la vraie vie, ni la confiance de l'obtenir.

Alphonse-François, duc de Modène,

(1) Extrait de sa Vie.

manifesta de bonne heure les brillantes qualités, qui devaient faire de lui un prince accompli. Pendant les premières années de son règne, il fut l'idole de son peuple. Malheureusement des courtisans perfides, jaloux d'être les premiers dans ses bonnes grâces, lui persuadèrent qu'il devait régner par la crainte plutôt que par la douceur.

Le jeune prince donna dans le piége et devint cruel. Sa tyrannie lui enleva bientôt l'affection de son peuple et jeta le désespoir dans un grand nombre de familles. Les conseils de sa vertueuse épouse le faisaient bien, il est vrai, rentrer en lui-même, et il avait honte de ses emportements ; mais la nature reprenait bientôt le dessus.

Dans cette alternative de repentirs et de rechutes, sa pieuse femme lui fut enlevée à la fleur de l'âge. Les regrets que lui causa cette mort prématurée lui inspirèrent de si sérieuses réflexions, qu'il ne

soupira plus qu'après une vie de retraite et de pénitence. Ayant mis ordre aux affaires de l'État, il se retira chez les Franciscains de Miran, petite ville du Tyrol, où il prononça ses vœux et reçut le nom de Frère Jean-Baptiste. Avec ce nom, on peut ajouter qu'il reçut dans sa plénitude l'esprit de saint François.

Spectacle digne des anges! Cet Alphonse, naguère prince souverain, et commandant avec tant de fierté, se soumet avec la simplicité d'un enfant à la parole et au moindre signe, non-seulement de son supérieur, mais du moindre de ses frères en religion. Cet Alphonse, naguère servi par tant d'officiers, se fait honneur de balayer le couvent, de laver la vaisselle, de rendre aux malades les services les plus pénibles à la nature. Fidèle à s'accuser publiquement tous les jours de ses moindres fautes, et non moins fidèle à accomplir avec joie les pénitences qui lui étaient imposées, jamais il ne lui

échappa un seul mot qui pût rappeler son ancienne dignité.

Devenu prêtre, il fut destiné à la prédication par le général de l'ordre. Ses talents, son zèle et plus encore son exemple opérèrent des prodiges de grâce; mais ses forces succombèrent bientôt aux fatigues de l'apostolat. Une fièvre ardente le prit et la maladie se déclara en peu de jours avec des caractères alarmants.

Il fit une confession générale et demanda quel jour on célébrerait la fête du Bienheureux Félix. La réponse obtenue, il s'écria: « Dieu soit loué et son saint nom béni! Ce jour-là sera le terme de mes peines, et je dormirai et me reposerai dans le Seigneur. » Jusque-là les médecins avaient conservé quelque espoir; mais une crise inattendue le fit évanouir.

Instruit de son état, l'admirable mourant pria le père Gardien de réunir la communauté dans sa cellule. Recueillant

alors le peu de forces qui lui restaient, il dit à ses frères: « Je vous ai fait appeler pour vous faire part de la bonne nouvelle qu'on vient de me donner. On m'a annoncé, et je le savais déjà, que mon départ approche, et j'espère aller bientôt dans la maison du Seigneur, pour y jouir du dernier effet de ses miséricordes. La joie que j'en ai est si grande, que je ne puis la retenir dans mon cœur, et je me sens si puissamment obligé envers mon Dieu, que je vous prie de m'aider à lui rendre mes actions de grâces. Récitons donc le cantique de la sainte Vierge. »

Il commença avec une ferveur céleste le *Magnificat*, que les religieux continuèrent: puis, le cantique de Zacharie. Reprenant la parole, le saint moribond exhorta ses frères à la persévérance, puis il ajouta; « Je meurs, et je meurs content. Si j'ai quelque regret, c'est de n'avoir pas connu et embrassé plutôt une vie qui dépouille les possesseurs des biens de la

terre, pour les enrichir de vertus. Oh! que cette pauvreté est riche qui mérite le royaume des cieux, la possession de Dieu lui-même! Elle est tout mon trésor, et je déclare que je n'ai jamais cru que ce dont j'ai l'usage fût à ma disposition. C'est pourquoi, père Gardien, je vous supplie, dépouillez-moi de cet habit que je porte. Accordez-moi, par charité, l'habit le plus mauvais qui soit dans le couvent, pour couvrir ce misérable corps. »

Le père Gardien cédant à ses instances, il baisa la vieille robe de bure qu'on lui avait apportée. Comme on voulait la découdre, afin de lui épargner la peine de s'en couvrir, il s'y opposa en disant qu'il ne fallait rien gâter pour le soulagement de son corps. Puis il se dépouilla en prononçant les paroles de Job: « Je suis sorti nu du sein de ma mère et j'y rentrerai nu. Il est juste que j'imite mon père saint François et Jésus-Christ, notre souverain maître. »

Il reçut les derniers sacrements avec une piété et une joie qui ravit d'admiration tous les assistants. Après avoir demandé pardon à tous ses frères, il fit approcher le prince Philibert son fils, accouru au bruit de sa maladie. Il le bénit avec une tendresse qui prouve que la grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne, et le chargea de porter cette bénédiction à ses autres enfants.

L'heureux voyageur, ayant fait toutes ses dispositions pour quitter la vallée des larmes, tourna toutes ses pensées vers la patrie où il allait entrer. Les yeux fixés sur Celle qui en est la douce Reine, il lui dit : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, protégez-moi contre l'ennemi, et recevez-moi à l'heure de la mort. »

Comme il finissait cette invocation filiale, il s'endormit doucement et alla se réveiller dans l'éternité bienheureuse : ce

fut au couvent de Castel-Novo, le 24 mai 1664 (1).

Qu'en penses-tu, cher ami ? Est-ce là mourir, dans le sens désolant que le monde attache à ce mot ? Une pareille mort n'est-elle pas pleine de vie et de vie immortelle ? N'ai-je pas eu raison de te dire que, pour le chrétien, la mort n'est qu'un semblant de mort, et le passage à la vraie vie ? Puisse-t-elle être la nôtre !

Tout à toi.

(1) *Vie des Justes*, etc., par l'abbé Caron.

SEIZIÉME LETTRE.

1er octobre.

La mort joyeuse : nouveaux exemples. — Suarez. — Baronius — Sœur Marie de Venise. — Sœur Antonine de Saint-Hyacinthe — Fulvia Ségardi. — Joseph Scamacca. — Angélique Fabre. — Félicité des Nétumières. — Le frère Moïse. — Aimé Bailly. — M. Jacquinot.

Cher ami,

Le spectacle que ma dernière lettre t'a mis sous les yeux, est si doux, que tu veux le contempler encore. Je cède volontiers à ton désir : je n'en connais pas de plus raisonnable. Chrétiens, il nous est bon, très-bon de voir comment les vrais chrétiens quittent la vie d'ici-bas. Dans leur conduite à ce moment suprême, il y a pour nous encouragement et consolation ;

double bénéfice que rien ne nous procure au même degré.

Avant de sortir de l'Italie, passons à Rome. Vois-tu sur son lit de mort, un des plus grands théologiens de l'Église ? Son nom est Suarez. Prête l'oreille à ses dernières paroles : « O mon Dieu ! je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir. » Non loin de là, voici le savant cardinal Baronius. On vient de lui faire la recommandation de l'âme : « Or sus, dit-il, voici maintenant l'heure de l'allégresse et de la joie : mourons. »

C'est maintenant la sœur Marie de Venise, qui, voyant la mort arriver, s'écrie dans un transport de joie : « Au ciel, au ciel. »

Sa digne compagne de religion, sœur Antonine de Saint-Hyacinthe, de l'ordre de Saint-Dominique, montre une joie extraordinaire à l'article même de la mort. On lui demande : « Pourquoi êtes-vous si joyeuse? — Dieu m'appelle de

ma longue prison dans son palais éternel, et vous demandez la cause de ma joie ! »

Mêmes exemples dans le monde. La pieuse dame Fulvia Ségardi, se voyant au moment d'être délivrée de la mort vivante, qu'on appelle la vie d'ici-bas, fit venir des musiciens pour célébrer par de doux accords sa naissance à la véritable vie.

Un religieux de la compagnie de Jésus, Joseph Scamacca, répétait sans cesse dans les derniers jours de sa maladie : Je me réjouis, je me réjouis, *Lætatus sum*, *lætatus sum*. Quelqu'un lui ayant demandé s'il mourait avec la ferme espérance de son salut : « Est-ce que j'ai servi Mahomet, répondit-il avec vivacité, pour que je doute maintenant de la bonté de mon divin Maître (1) ? »

Cherchons maintenant des exemples,

(1) Numquid ego Mahumeto servivi, ut nunc de Domini mei bonitate dubitem. (Voir Rogacci, pars II, p. 5 2 et suiv. ; saint Alphonse, *Sposa di G. C.*, II.)

plus rapprochés de nous par le temps et par le lieu. Nous voici dans cette Bretagne, où la vieille et forte foi s'est conservée comme un héritage de famille. C'était peu d'années avant la révolution, en 1777. Dans la ville de Vannes, qu'elle remplissait de la bonne odeur de ses vertus, mourait une jeune vierge chrétienne, appelée Julie-Anne-Angélique Fabre. L'accroissement de ses souffrances ne servit qu'à la rendre plus contente et plus aimable. Son crucifix toujours à la main, elle baisait à tout moment l'image de son Bien-aimé, à qui elle reprochait, comme l'épouse des Cantiques, de la laisser languir par son attente.

Quand on lui demandait comment elle se trouvait : « Assez bien, » répondait-elle toujours ; parce que son unique désir était de souffrir. Si on la plaignait, cette compassion semblait l'affliger. Depuis qu'elle avait aimé Dieu, c'est-à-dire depuis le berceau, Julie n'avait cessé de soupirer

après la fin de son exil, comme le commun des hommes soupire après une longue vie.

Mais, dans sa dernière maladie, le désir de se voir réunie à son Dieu était inexprimable. Elle comptait en quelque sorte les jours et les heures, qui l'approchaient de l'heureux terme de ses espérances. « Mon père, disait-elle à son confesseur, Dieu a encore différé de répondre à mes vœux. Hier je comptais être réunie à lui. Il ne veut pas encore de moi; prenons patience; mais pour Noël : oh! pour ce jour-là du moins, je serai avec lui. »

Sa prédiction se vérifia. La veille de Noël, à six heures du soir, la porte du ciel s'ouvrit pour elle, à peu près au moment où la grotte de Bethléem recevait Celui qui est descendu sur la terre, pour chercher les enfants de Dieu, dispersés aux quatre vents.

En quittant la Bretagne, arrêtons-nous à la porte d'un pauvre monastère, voisin de la capitale de cette province, où meurt

une autre vierge chrétienne, Félicité des Nétumières.

Si nous voulons connaître les dispositions dans lesquelles la sainte voyageuse quitte la terre d'exil, lisons la lettre que, sur son lit de souffrances, elle écrit à la jeune comtesse de Saint-Pern, sa nièce : « Que je meurs contente, ma chère amie ! Je voudrais pouvoir faire éprouver à tout le monde ce que je ressens maintenant. Il n'est point d'homme qui ne voulût se donder à Dieu, s'il savait combien il est doux de l'aimer, avantageux de le servir, et délicieux de mourir avec le juste espoir de se réunir à lui. Au moins je puis te le dire à toi ; oui, je le répète à ton cœur ; je le dis à tout ce qui t'entoure. Que je serais heureuse, si je réussissais à vous gagner tous à mon Dieu ! Adieu, ma bonne amie ; fais prier pour moi après ma mort, afin que, plus tôt unie à Dieu, je puisse solliciter auprès de lui ton bonheur. »

Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés.

La maladie fit de rapides progrès et la douce Félicité vit avec la paix du juste, l'impatience de l'épouse, l'ardeur de la colombe, arriver le beau jour de sa fin. Ayant reçu le saint Viatique, elle demanda si on croyait qu'elle dût mourir le soir. On lui répondit que son pouls se soutenait encore ; ce qui lui fit pousser un soupir. « Ma Sœur, lui dirent alors ses compagnes, vous désirez solenniser demain avec les Anges la fête de leur Reine? — Je le voudrais, répondit-elle avec empressement, mais j'en suis bien indigne. »

Son divin Époux en jugea autrement ; elle s'endormit entre ses bras, le premier août 1788, veille de la fête de Notre-Dame des Anges.

Tu crois peut-être encore, mon cher ami, que mourir dans la confiance et dans la joie est le privilége exclusif des âmes, dont la robe baptismale ne fut souillée d'aucun péché mortel. C'est, je le répète, une erreur dont tu dois revenir, toi et ceux

qui la partagent. A tous, le premier saint entré dans le ciel, le bon Larron donne un éclatant démenti. Des milliers de fois, le même démenti s'est répété dans chacun des dix-huit siècles qui nous précèdent.

Sur la route qui nous ramène de Bretagne à l'est de la France, se trouve un monastère de la Trappe. Entrons dans cette hôtellerie du bon Dieu. La charité nous y donnera non-seulement le pain du corps, mais l'exemple d'une belle mort, délicieuse nourriture de l'âme.

Le frère Moïse est arrivé à sa dernière heure. Qui est le frère Moïse ? Dans le monde, c'était le seigneur de Ligré, grand prévôt de Touraine, allié aux plus nobles familles de France. Est-ce tout ? C'était le plus franc bandit de son temps. Esclave, mais esclave déchaîné des trois concupiscences, il était la honte de sa famille et la terreur du pays.

Obligé de fuir en Amérique, afin d'é-

chapper aux coups trop mérités de la justice, il arrive à Nantes pour s'embarquer. Au moment de monter sur le navire, il apprend la mort de sa mère. Consterné de cette nouvelle, il laisse partir le vaisseau, revient à Tours et s'abandonne à la conduite d'un ami vertueux, décidé à faire telle réparation et telle pénitence qui seront jugées nécessaires.

« La Trappe vous appelle, lui dit son ami. C'est là que, oublié du monde et rendu à vous-même, vous retrouverez le chemin qui conduit à la vie. » Il se rend à son avis, renonce à tous ses désordres, répare autant qu'il peut les scandales qu'il a donnés et, muni d'une lettre de recommandation pour le Révérend Père abbé de la Trappe, il se présente au monastère, où nous allons le voir.

Il est reçu aux exercices avec la charité habituelle de ces bons religieux. La ferveur, avec laquelle il remplit ses de-

voirs, fut si grande que bientôt il mérita de prendre l'habit. Autant il avait aimé son corps de la manière déréglée que le monde inspire, autant il le haïssait de cette sainte haine que Notre-Seigneur recommande à ses disciples. Fallait-il prendre par ordre des supérieurs un peu de soulagement pour remédier à ses défaillances ? il obéissait d'abord ; mais, honteux de se relâcher sur la mortification, il insultait à son corps, en lui disant avec sa manière dure et impolie d'autrefois : « Attends, attends quelques jours ; je t'en ferai payer l'intérêt : il t'en coûtera bon. »

Il tenait parole ; et, aussitôt que ses forces le permettaient, il reprenait avec une nouvelle ardeur toutes ses austérités. Parvenu en peu de temps à une haute sainteté, le Seigneur mit fin à l'épreuve de ce fidèle serviteur.

Huit jours avant sa mort, il alla trouver le Père abbé, avec l'apparence d'une

santé robuste, et lui dit : « Mon révérend Père, je sens que Dieu m'appelle et qu'il ne me reste que très-peu de temps à vivre. — Si Dieu vous appelle, attendez tout de sa miséricorde ; mais ne vous flattez pas, après une pénitence si courte, d'aller au ciel sans passer par le purgatoire. — Ah ! mon Révérend Père, c'est bien à un homme comme moi, à prétendre à cette dernière faveur ! Il y aurait de l'injustice, et Dieu est juste. En purgatoire donc jusqu'au jour du jugement, et au delà, s'il se peut. »

Quelques jours après cet entretien une maladie mortelle se déclare. Le frère Moïse touche à sa dernière heure. Accompagnons à l'infirmerie le Révérend Père abbé, suivi des principaux religieux. « Mon frère, lui dit-il, votre maladie pourrait bien vous conduire à la mort. — Quel bonheur pour moi, répond avec transport le frère Moïse ! Quelle grâce ! »

Peu d'instants après il ajoute : « Mon

Révérend Père, je m'en vais au ciel ; » et il expire (1).

Continuons notre route vers l'est de la France : nous voici au milieu des Vosges. Dans une chambre solitaire, d'où il n'est pas sorti depuis plusieurs années, est assis, sur un vieux fauteuil, un jeune homme de vingt-trois ans, plein d'intelligence, riche d'instruction, d'une patience invincible et d'une affabilité constante. Que fait-il là ? il souffre enchaîné par la maladie. Les os des jambes, et les côtes du cœur, sont cariées, et lui occasionnent des douleurs affreuses. Il est mort cent fois avant de mourir. Aussi il pense avec plaisir à la dernière heure de son pèlerinage. Il s'en entretient avec une sorte d'enthousiasme, se regardant ici-bas comme un *pauvre captif chargé de chaînes :* c'était son expression.

(1) *Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe.*

Plein de cette douce et forte pensée que la vie n'est pas la vie, il prend lui-même sans effroi des portions de ses côtes cariées, que le chirurgien a tirées de ses plaies, et, les broyant tranquillement : « Voilà, dit-il sans s'émouvoir, de petites portions de mon corps qui prennent les devants, le reste suivra. » Et, en souriant, il ajoute : « Les grands seigneurs, lorsqu'ils voyagent, ont coutume de faire partir quelque chose de leur équipage en avant, pour aller ensuite plus légèrement. Je fais comme les grands seigneurs.

« Les religieux les plus austères ont dans leurs cellules et sur leur table des crânes humains et des ossements, pour y contempler leur état futur ; et moi, de mes propres yeux et dans ma propre chair, je vois le commencement des plus grandes humiliations.

« Avant ma sépulture, je puis contempler et palper mon cadavre. *Mes os se sont pulvérisés par l'ardeur qui me consume. Ma*

chair est couverte d'ulcères et de pourriture. Me voici semblable à un vieux haillon, rongé par de vils insectes (1). Mais rien de tout cela ne m'attriste. Je vois les restes de mon corps confondus dans la poussière jusqu'à la consommation des siècles, sans que la paix de mon cœur soit troublée. *Mon cœur s'est réjoui, et ma chair reposera dans l'espérance* (2). »

Cette foi vive qui rend l'homme si grand en face de la mort, ne l'abandonne pas un instant. A ses pieux parents, fondant en larmes, il dit : « Ne pleurez pas : le Seigneur vous rendra tout le bien que vous m'avez fait. Je ne vous oublierai point. Celui qui aime, aime toujours. »

Lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements, il s'écria avec une expression indéfinissable de bonheur et de confiance : « Grâce à Dieu, je ne suis plus de ce

(1) *Job.*, xxx, 15.
(2) Ps. xvi.

monde. Oui, mon Dieu, je vais vous voir dans la terre des Vivants. »

Tels furent ses dernières paroles. Ainsi mourut, sans agonie, le vertueux Aimé Bailly, le 19 novembre 1781, à l'âge de vingt-quatre ans (1).

Nous touchons au terme de notre voyage. Dans quelques heures, nous sommes en Franche-Comté, cette autre Bretagne par la foi courageuse de ses habitants. Je ne te parlerai pas, mon cher ami, de ces dix-neuf martyrs de la révolution, qui, enfermés dans le château de Maîche, chantaient les hymnes de l'Église, en attendant le moment d'aller à l'échafaud. Que l'oncle bien-aimé, dont la parole inspirée soutint le courage de ses compagnons, prie pour celui qui, en ce moment, rappelle avec admiration son impérissable souvenir.

Arrivons à Besançon. Au mois de jan-

(1) *Ecoliers vertueux*, par l'abbé Caron.

vier 1798 fut arrêté à Echenoz, petit village de la Haute-Saône, que j'ai beaucoup connu, M. Jacquinot, vicaire de Mélincourt. Coupable de fidélité à la religion, ce jeune prêtre fut conduit à Besançon, comme un malfaiteur, et le 27 du même mois condamné à mort.

Écoutons un de ses compagnons de captivité, prêtre comme lui. « Pendant que les juges étaient aux opinions, M. Jacquinot fut reconduit dans sa chambre : il était onze heures. Midi et demi se passe, on ne lui notifie pas sa sentence. Le concierge, qui venait de l'apprendre, entre dans notre chambre et nous dit : « Ce monsieur est condamné à mort. » Nous en fûmes consternés.

« Il fut décidé que je me rendrais dans la chambre de notre futur martyr. En me voyant, ses trois compagnons comprirent quelle était la nouvelle que j'apportais. Je m'approchai de M. Jacquinot, lui disant : « Vous avez déjà dîné ? » Il me

répondit ; « Je me suis un peu dépêché, parce que je n'ai que le temps de me préparer. — Savez-vous l'issue de votre jugement ? — Je m'en doute bien. » Je me jetai à son cou : il avait tout compris.

« La pensée qu'il allait mourir dans trois heures, ne lui fit éprouver aucune émotion. Il se mit tranquillement à écrire plusieurs lettres, et demanda si nous voulions lui permettre de dire Vêpres avec nous. On comprend notre réponse : nous étions trop heureux de prier avec un martyr. Il récita Vêpres sans la moindre altération de voix, comme s'il avait été dans son presbytère.

« Ensuite, il nous pria de faire avec lui les prières de la Recommandation de l'âme. Son désir fut satisfait ; et, pendant la récitation de ces touchantes prières, nous ne remarquâmes en lui ni trouble ni frayeur. Au contraire, plus le moment de son sacrifice approchait, plus on voyait

briller sur son visage une sérénité et une joie toute divine.

« Ah ! Messieurs, nous dit-il, quel bonheur pour moi de mourir pour mon Dieu ! Je puis vous assurer que je ne voudrais pas que mon jugement fût différent. Maintenant que je suis jugé, je suis infiniment plus content. Je ne sais si c'est présomption de ma part, mais je sens au dedans de moi une joie inexprimable. Toute ma vie j'ai eu la plus grande frayeur de la mort, et maintenant je la vois venir avec plaisir. »

« Il sortit de sa chambre et alla faire ses adieux aux prisonniers, qui occupaient les deux chambres voisines de la sienne. Tous l'arrosèrent de leurs larmes. Après leur avoir fait sentir le prix de la foi, il ajouta : « Je puis vous assurer, mes chers amis, que je vais à la mort avec plus de joie, que je ne serais allé, dans ma jeunesse, à un festin ou à une partie de plaisir. »

En effet, les gendarmes étant venus le chercher, il se rendit d'un pas ferme au lieu du supplice et reçut le coup de la mort avec ce calme sublime, qui rappelait l'auguste Victime du Calvaire (1). »

Tu vois, cher ami, que, si la race des persécuteurs vit toujours, la génération des martyrs n'est pas éteinte. Sur l'échafaud révolutionnaire, comme dans l'arène de l'amphithéâtre, c'est, à quinze siècles d'intervalle, le même courage, la même sérénité, la même certitude que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, et conséquemment que la mort n'est pas la mort.

Garde cette bonne pensée. Demain je répondrai à tes nouvelles questions.

Tout à toi.

(1) *Notice sur les prêtres du diocèse de Besançon, condamnés à mort*, etc.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

.2 octobre.

Troisième objet de notre correspondance : *Éclairer*. — Nature intime de la vie d'ici-bas. — C'est une épreuve. —Pourquoi ? — Parabole de l'Evangile qui révèle la nature de la vie.— But de la vie d'ici-bas. — Acheminement à la vraie vie. — Ce qu'est la vraie vie.— Moyens de la conquérir.— Nature de la mort. — Trait de saint Charles. — Ce qu'est un chrétien qui meurt. — Comparaisons — Histoire. — Chant de l'exil.

CHER AMI,

Tu m'écris : « Vos deux dernières lettres ayant rectifié mes idées sur la vie et sur la mort, je puis vous assurer que mon amour de la vie et ma crainte de la mort, ne seront plus pour moi désormais un tourment. Mais puisque la vie n'est pas la vie et que la mort n'est pas la mort : Qu'est-ce donc que la vie ? Qu'est-ce donc que

la mort ? A ces deux questions une réponse, mais une réponse nette et sûre, devient indispensable pour m'orienter. »

Je vais te la donner. Je le fais d'autant plus volontiers que tes questions me conduisent naturellement à développer le troisième objet de notre correspondance, qui est d'*éclairer*. Oui, éclairer ceux qui se trompent sur la nature intime et sur le vrai but de la vie d'ici-bas. Hélas ! le nombre en est grand.

Qu'est-ce donc que la vie du temps, dans sa nature intime et dans son but ? Dans sa nature intime, la vie du temps est une épreuve ; dans son but, c'est un acheminement à la vraie vie.

Qu'est-ce qu'une épreuve? Une épreuve est un acte ou une suite d'actes, par lesquels on s'assure qu'une chose a, ou n'a pas, les qualités propres à la fin à laquelle on la destine. Tu sais que les êtres créés n'atteignent pas tous leur fin par les mêmes lois. Les uns y sont conduits néces-

sairement ; les autres doivent y arriver librement. A ces derniers appartiennent l'ange et l'homme.

Pour l'homme qu'est-ce donc que l'épreuve de la vie ? Écoute l'Évangile. « Un homme, partant pour une contrée lointaine, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. Et il donna cinq talents à l'un, et deux à l'autre, et un à un autre, à chacun selon ce qu'il pouvait : et aussitôt il partit.

« Or, celui qui avait reçu cinq talents s'en alla et les fit valoir, et il en gagna cinq autres. De même celui qui en avait reçu deux, en gagna deux autres. Mais celui qui en avait reçu un, alla et le mit en terre, et cacha l'argent de son maître. Et longtemps après, le maître de ces serviteurs vint, et leur fit rendre compte.

« Alors celui qui avait reçu cinq talents, s'approchant, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'aviez

donné cinq talents; j'en ai gagné cinq autres. Son maître lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle en peu de choses; je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur.

« Et celui qui avait reçu deux talents, vint et dit : Seigneur, vous m'aviez donné deux talents, en voilà deux de plus, que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle en peu de choses; je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur.

« Mais celui qui avait reçu un talent, s'approchant, dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère, moissonnant où vous n'avez pas semé, et recueillant où vous n'avez rien répandu. C'est pourquoi, dans ma crainte, je m'en suis allé, et j'ai enfoui votre talent dans la terre : le voici, vous avez ce qui est à vous.

« Et son maître répondit : Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai point semé, et que je recueille où je n'ai rien répandu ; vous deviez donc confier mon argent aux changeurs, et à mon retour j'aurais retiré ce qui est à moi avec usure. Jetez donc ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures : là, il y aura des pleurs et des grincements de dents (1). »

Suit immédiatement l'annonce du jugement dernier, où Dieu fera, à l'égard de tous les hommes, ce que l'homme de la parabole fait à l'égard de ses serviteurs. Ainsi, des talents reçus, c'est-à-dire une âme avec ses facultés, un corps avec ses sens, des grâces et des créatures de tout genre mises à la disposition de l'homme, obligé de faire servir toutes choses et lui-même à sa fin ; le compte à rendre de son administration, la récompense ou le

(1) *Matth.*, XXV, 14 et suiv.

châtiment à recevoir suivant ses œuvres: telle est la vie d'ici-bas dans sa nature intime.

Remarquons en passant, mon cher ami, que tout ici-bas est épreuve: témoignage authentique que rien n'est fini. A tout ce qui l'entoure et qu'il peut atteindre, l'homme fait subir la condition, que Dieu lui impose à lui-même. Il éprouve l'or, l'argent, les pierres précieuses, les étoffes, le cheval, le bœuf, le navire, les ponts, les armes de guerre. Puis, toujours comme Dieu lui-même, il accepte ou rejette ce qui résiste, ou ce qui succombe à l'épreuve.

Dans son but, la vie d'ici-bas est un acheminement à la vraie vie. Nous l'avons prouvé, la vraie vie, c'est pour l'esprit, la pleine possession de la vérité; pour le cœur, la pleine possession de l'amour; pour l'homme tout entier, la pleine possession de la jouissance, sans mélange et sans fin. L'homme est créé pour posséder cette

vie, car il vient de Dieu, il va à Dieu, il est l'image vivante de Dieu, vie par essence et vie dans toute sa perfection. Cette vie étant une récompense doit être méritée. Telle fut toujours, même dans l'état d'innocence, la condition de l'homme ici-bas. Cette condition, qui alors était facile à remplir, est aujourd'hui pénible, sans cesser d'être possible.

L'homme, tout entier dans Adam, commit une faute. Le souvenir en est demeuré ineffaçable dans le souvenir de tous les peuples ; et les deux hommes, qui se font la guerre en chacun de nous, en sont le triste mais impérissable témoignage. La faute entraîna la chute. En se révoltant contre le Dieu-vérité, l'homme perdit la vérité ; en se révoltant contre le Dieu-amour, il perdit l'amour ; en se révoltant contre le Dieu-vie, il perdit la vie et trouva la mort.

Cette triple chute pouvait être irréparable : Dieu ne le voulut pas. Père, il eut

pitié de son fils, et, afin qu'il pût recouvrer ses biens perdus, il lui laissa la vie du temps. L'homme actuel est donc un roi déchu. Son esprit est tombé du trône de la vérité; son cœur, du trône de l'amour; son corps, du trône de l'immortalité. A la place de ces trois trônes, il a trouvé le triple esclavage de l'ignorance, de la concupiscence et de la mort.

Pendant son passage ici-bas, l'homme déchu a donc à briser les chaînes de son esclavage, à faire la conquête de la vérité, la conquête de l'amour, la conquête de l'immortalité: en un mot, la conquête de la vie. Conquérir la vie, oh! que c'est beau!

De là, mon cher Frédéric, cette réponse si simple et si sublime du plus utile de tous les livres, réponse qui devrait être gravée partout en lettres d'or, réponse qu'on n'admirera, qu'on n'approfondira jamais assez: *J'ai été créé et mis au monde pour connaître, aimer, et servir*

Dieu, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. Rien de plus, rien de moins: voilà toute la vie d'ici-bas.

De ces notions élémentaires, qui passent aujourd'hui l'intelligence des superbes, mais que le petit enfant, grâce à l'amour naturel de la vérité, boit comme le lait de sa mère, comprend sans peine et retient sans effort, il résulte bien évidemment que la vie d'ici-bas est un acheminement à la vraie vie.

Pour aboutir à son terme, quelle doit être la vie? Le divin Réparateur de notre chute a répondu: *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements* (1). »

Quels commandements? Les commandements non du monde et du démon, non des trois concupiscences orgueil, cupidité, volupté; mais les commandements de Dieu. Tu vois que la vraie vie n'est pas

(1) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. (*Matth.*, XIX, 17.)

mise à trop haut prix. Les commandements de Dieu ne sont pas difficiles. Ils se réduisent à un seul mot: aimer. Aimer Dieu, l'aimer en lui-même et dans ses œuvres. Aimer le prochain, image de Dieu, l'aimer dans son âme et dans son corps, comme nous aimons nous-mêmes: tout est là.

La première condition pour garder les commandements, est de faire tout le contraire de ce que fait l'immense majorité des hommes d'aujourd'hui: c'est de *prendre la vie au sérieux*. Prendre la vie au sérieux, c'est tout ensemble la connaître dans sa nature intime et dans son but, et en faire l'usage voulu par Celui qui nous l'a donnée, et qui nous en demandera compte.

Pour obtenir ce résultat décisif, je ne connais rien de meilleur que les trois pensées suivantes, dont je te supplie, mon cher ami, de faire le sujet habituel de tes méditations:

Je viens de l'éternité;
Je marche vers l'éternité;
Je fais mon éternité.

Avec non moins d'évidence, il ressort des notions précédemment exposées, que la mort n'est pas ce qu'on croit. Au lieu d'être une puissance ennemie, elle est la bienfaitrice de l'humanité. Elle est la fin de la vie mourante et le commencement de la vie vivante. La faire passer pour autre chose, c'est la calomnier.

Tu n'as pas oublié ce trait de la vie de saint Charles. Trop fidèles copistes des païens d'autrefois, les peintres de la Renaissance représentaient la mort sous l'image d'un affreux squelette, armée d'une faux, moissonnant impitoyablement les générations humaines, comme on moissonne l'herbe des champs, dont bientôt il ne reste plus rien. De pareils tableaux bannissaient la notion chrétienne de la mort. Le grand cardinal fit supprimer la faux, qu'ils remplaça par une clef d'or.

Qu'est-ce donc, me demandes-tu, que le chrétien qui meurt et qui meurt en chrétien?

Vois-tu ce roi déchu qui, aux acclamations de ses peuples, remonte sur son trône, pour n'en jamais descendre? C'est le chrétien qui meurt.

Vois-tu ce pauvre vieillard, estropié, souffrant, couvert de haillons, une besace sur l'épaule, un bâton à la main, mendiant son pain de porte en porte, souvent rebuté et toujours condamné aux privations les plus dures, le vois-tu nageant tout à coup au sein de l'abondance, magnifiquement vêtu, magnifiquement logé et délicatement nourri? C'est le chrétien qui meurt.

Regarde ce malheureux prisonnier dont la vue seule émeut de compassion. Depuis de longues années il est enfermé dans un noir cachot où, chargé de chaînes, il n'a pour nourriture qu'un pain grossier, trempé de larmes, pour boisson qu'une

eau fétide, pour compagnie que la vermine, la solitude, les ténèbres et les cruels soucis. Tout à coup ses fers tombent, les portes de la prison s'ouvrent devant lui. Plus de craintes, plus d'angoisses, plus de souffrances; il est libre et libre pour toujours: c'est le chrétien qui meurt.

Tu connais l'histoire de ce voyageur intrépide, amant passionné de la science. Après s'être préparé par de longues études et de pénibles veilles, il part pour explorer tour à tour, au détriment de sa santé, au péril même de sa vie, les régions brûlantes de l'Afrique centrale, et les montagnes glacées de l'Amérique, afin de surprendre à la nature quelques-uns de ses secrets, trouver la solution de quelques problèmes et faire avancer la science de quelques pas, en découvrant une parcelle de vérité.

Au moment où il s'y attend le moins, la vérité même lui apparaît, la vérité tout entière, l'illuminant de ses rayons, lui

donnant la solution de tous les problèmes et ne lui laissant, sur le passé, sur le présent, sur l'avenir, sur le monde moral et sur le monde physique, ni obscurité ni incertitude. Comprenne qui pourra ses tressaillements de bonheur ! Quel est ce voyageur? C'est le chrétien qui meurt.

Nous voici au port de Marseille, un beau navire y entre à pleines voiles. Tout le monde est dans l'attente et demande quel est le maître du vaisseau. La joie éclate sur tous les fronts : c'est un enfant de Marseille, Capitaine au long cours, qui, après avoir parcouru de vastes mers, visité des plages inhospitalières, essuyé vingt tempêtes, épuisé ses forces à lutter contre les attaques des corsaires et contre la fureur des flots, aborde sain et sauf au rivage de la patrie, avec son vaisseau chargé de marchandises précieuses. Quel est ce navigateur ? C'est le chrétien qui meurt.

Rentrons à Paris et viens avec moi à

Bicêtre, à la Salpêtrière, à l'Hôtel-Dieu ; dans n'importe quel hôpital. Vois-tu, à droite et à gauche des vastes salles, ces longues rangées de lits, où gisent de pauvres malades de tout âge, dévorés par la fièvre, privés de sommeil, estropiés, contrefaits, pouvant à peine faire quelque mouvement sans souffrir d'intolérables douleurs, soumis à des opérations cruelles et incertains de leur guérison. Te figures-tu le bonheur d'un de ces malades, s'il vient à recouvrer subitement la santé dans sa plénitude, avec la certitude de ne la perdre jamais? Quel est ce malade? C'est le chrétien qui meurt.

Ainsi comprenait la mort ce lépreux, héroïquement chrétien, dont je vais te rappeler l'histoire. Un grand seigneur, étant à la chasse, se trouva entraîné fort loin de ses gens, par un chevreuil qu'il avait entrepris de forcer. Arrivé au centre de la forêt, il entendit la voix d'un

homme qui chantait très-agréablement. Surpris d'entendre une si belle voix dans un lieu si retiré, il voulut savoir ce que ce pouvait être. Il pousse son cheval du côté d'où vient la voix, et se trouve en présence d'un lépreux, si défiguré dans toutes les parties du corps, que les chairs, rongées par la pourriture, tombaient en lambeaux.

Ce spectacle lui fait horreur. Cependant il triomphe de lui-même, s'approche du lépreux, le salue avec affabilité et lui demande : « Est-ce vous qui chantez, et d'où vous vient une si belle voix? — C'est moi qui chante, répond le lépreux, et cette voix est ma voix naturelle. — Mais comment pouvez-vous chanter dans l'état pitoyable où vous êtes?

— Entre Dieu et moi, reprend le lépreux, il n'y a d'autre séparation que cette muraille de boue, qui est mon corps. Quand elle sera par terre, rien ne m'empêchera d'aller jouir du bonheur éter-

nel dans le sein de mon Dieu. Comme je vois chaque jour cette muraille tomber en ruines, la joie que j'en éprouve me fait chanter; et j'attends avec empressement l'heure qu'elle soit entièrement démolie: heure bénie où mon âme, séparée de mon corps, ira s'abreuver aux sources mêmes de la bienheureuse immortalité (1). »

Que dira-je encore? Le chrétien qui meurt, c'est un écolier qui part pour les vacances. A ton âge, tu sens plus vivement que moi le plaisir de quitter la prison qu'on appelle le collége, de ne plus entendre le bruit importun de la cloche ou du tambour qui vous arrache au sommeil, qui met fin à vos jeux et vous appelle à des études arides, sous la surveillance d'un maître sévère; le plaisir de revoir le pays natal, d'embrasser ses parents chéris et surtout de jouir, pour

(1) Flor. de Henriq., *Grand*, lib. IV, c. LXVIII.

deux mois, de la clef des champs. Ah ! si c'était pour toujours ! Eh bien ! pour le chrétien qui meurt, les vacances sont éternelles.

Qu'est-ce, enfin, que le chrétien qui meurt? C'est un exilé qui rentre dans sa patrie. Comme moi, tu as souvent rencontré, ces années dernières, dans les rues de Paris, un jeune homme dont la tristesse, empreinte sur son beau visage, excitait notre compassion: c'était un exilé. Fils d'une noble maison et élevé dans l'opulence, il s'était vu dépouillé de tout et obligé de venir reposer sa tête sur la terre étrangère. Malgré la sécurité qu'elle lui procurait, l'hospitalité loyalement offerte était loin de lui faire oublier sa patrie. Obligé de vivre d'aumônes ou du travail de ses mains, inhabile aux durs métiers, connaissant très-imparfaitement la langue de ses hôtes, ne trouvant nulle pensée correspondant à ses pensées, nulle bouche lui parlant

avec amour du pays natal, de son père, de sa mère, de ses frères et de ses sœurs, il était comme une âme en peine.

Or, un jour il apprend que son exil est fini. Il part; et la vapeur ne le transporte pas assez vite aux lieux qui l'ont vu naître et où l'attend, avec une brillante fortune, une famille tendrement aimée et impatiente de le revoir. Dire les enivrements de ce retour, ma plume ne le peut: au cœur de les sentir. Quel est cet exilé? C'est le chrétien qui meurt.

Exilés nous-mêmes, prêtons l'oreille au chant de cet exilé du ciel. Sorti du cœur inspiré d'un de nos premiers pères, ce long soupir, en traversant les siècles, n'a rien perdu de sa mystérieuse puissance. Toujours ancienne et toujours nouvelle est la cause qui le produit. « Pour moi le monde n'est rien. Ici-bas, je ne suis qu'un étranger et l'hôte d'un jour. De tous mes vœux, j'appelle le jour qui me rend à ma patrie, me tire de la terre d'exil, brise les liens du

temps et me place dans le royaume des célestes félicités. Quel homme jeté sur des plages lointaines n'aurait hâte de rentrer dans son pays! Quel passager, impatient de revoir sa famille, ne désirerait ardemment un vent favorable, afin d'embrasser plus tôt ses bien-aimés!

« Le ciel est ma patrie ; les Patriarches sont mes Pères. Pourquoi ne pas me hâter de revoir mon pays et de saluer mes parents? La, m'attend une multitude d'êtres chéris. Là, m'appelle une immense assemblée de pères, de frères, d'amis, d'enfants, assurés déjà de leur immortalité, mais encore pleins de sollicitude pour mon salut. Pour eux et pour moi, quelle joie de nous revoir et de nous embrasser!

« Dans ces royaumes célestes quelle volupté! Nulle crainte de mort, éternité de vie : quelle suprême, quelle incompréhensible félicité! Là, le chœur glorieux des apôtres. Là, le nombre entier des prophètes, ravis de voir ce qu'ils ont annoncé. Là,

le peuple innombrable des martyrs, le front orné de la couronne des vainqueurs. Là, les vierges triomphantes, noblement victorieuses de la chair et des sens. Là, les miséricordieux, récompensés de leurs aumônes. Fidèles aux préceptes du Seigneur, ils ont transporté dans les célestes trésors, les patrimoines de la terre. Vers eux, frères bien-aimés, hâtons-nous d'arriver, afin de les voir, eux et le Seigneur, le plus vite possible (1). »

Et, depuis quatre siècles, on répète à l'Europe qu'il n'y a pas de poésie dans les Pères de l'Eglise, comme on lui dit qu'il n'y a pas d'architecture dans les siècles chrétiens! Plaignons ceux qui n'ont qu'un œil, dit saint Augustin, et soyons reconnaissants d'en avoir deux.

Tiens-les grands ouverts pour le spectacle auquel nous assisterons demain.

Tout à toi.

(1) S. Cyr., *de Immortalit.*

DIX-HUITIÈME LETTRE.

3 octobre.

Quatrième objet de notre correspondance : *Encourager*. — La terre des Vivants. — Ce qu'elle est. — Pourquoi ce nom donné au ciel. — Belle philosophie du Symbole. — Dans la terre des vivants, triple plénitude de vie : Plénitude d'universalité, plénitude de jouissance, plénitude de durée. — La tout vit — L'esprit vit : Connaissance du passé et du présent — Connaissance du monde matériel et du monde moral. — Connaissance instantanée et sans fatigue. — Joies de l'esprit. — Dans la terre des Vivants tout est lumière.

CHER AMI,

Nous avons étudié le côté triste et le côté sérieux de la vie. Pour achever et remplir mes promesses, il reste à t'en montrer le côté consolant. La vie d'ici-bas a cela de consolant, qu'elle est le prix de la vraie vie. Donnez-moi un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai la terre. Le plus puissant moyen d'élever l'homme vers le

ciel et de l'*encourager* à ne reculer devant rien pour en faire la conquête, consiste à lui montrer la vraie vie, la vie qui l'attend au delà du tombeau.

Ce spectacle lui rend tout possible, tout facile. Une fois qu'il l'a entrevu, il aime à le revoir. Son bonheur est de monter fréquemment dans la terre des Vivants, de courir familièrement par les places de la céleste Jérusalem, visitant les patriarches et les prophètes, saluant les apôtres, admirant l'armée des martyrs et des confesseurs, contemplant les chœurs des vierges (1).

Entreprenons le même voyage. Déjà nous savons que la mort n'est pas l'ouverture d'un noir précipice, où nous tombons irrévocablement, après avoir végété

(1) Anima quæ amat ascendit frequenter et currit familiariter per plateas cœlestis Jerusalem, visitando patriarchas et prophetas, salutando apostolos, admirando exercitus martyrum et confessorum, chorosque virginum speculando. (S. Aug., *Manual.*, cap. XXVI, n. 3.)

quelques années dans la vallée des larmes. La mort est une puissance amie qui vient nous prendre dans ses bras, pour nous transporter au sommet de la montagne des lumières, des félicités et de la vie. La mort n'est pas une fin finale, c'est un commencement; ce n'est pas un couchant, c'est une aurore. Mourir, c'est naître. J'insiste sur cette pensée, la plus encourageante de toutes et la plus consolante, pour ceux qui restent et pour ceux qui partent.

Ainsi, mourir n'est pas mourir, c'est simplement changer de domicile. En quittant la terre, le chrétien ne quitte pas la vie : au contraire. Où va-t-il? Dans la terre des Vivants : *in terra Viventium* (1).

Dans la terre des Vivants! Toute la poésie, toute la philosophie, toute la rhétorique humaine pâlissent devant cette parole. Je n'en connais pas de plus riche ni de plus ravissante. Qu'est-ce que la

(1) Ps. CXLI.

terre des Vivants? C'est le ciel. Pourquoi le ciel est-il appelé la terre des Vivants? Pour plusieurs raisons également dignes de la bonté et de la sagesse éternelles.

La première, par opposition à ce bas monde, si justement nommé la vallée des larmes et la terre des mourants : *Vallis lacrymarum et terra morientium*. En effet, ici-bas tout meurt et rien ne vit. Le ciel, au contraire, est le pays fortuné, où tout vit et où rien ne meurt.

La seconde, parce que l'homme, étant fait pour la vie, l'aime passionnément. Comme elle ne se trouve point ici-bas, Dieu a voulu exciter en nous un ardent désir du ciel, en nous le désignant sous le nom béni de la terre des Vivants.

La troisième, pour justifier la Providence, en promettant à l'homme de satisfaire éternellement et surabondamment l'impérissable désir de la vie qu'il a mis en lui.

Par un nouveau trait de sa paternelle tendresse, Dieu a voulu que cette promesse fût la première vérité enseignée à l'enfant ; puis, répétée chaque jour, des millions de fois, par les hommes de tout âge et de tout pays. Telle est la belle philosophie de notre symbole catholique. L'as-tu jamais remarquée? Des douze articles qui le composent, onze nous indiquent le travail du temps et les conditions de l'épreuve : le douzième en marque la récompense.

Dans ce travail décisif, Dieu se fait l'associé de l'homme. Le Père crée les anges, le ciel et la terre, les astres, les animaux, les plantes, les métaux, les conserve et les confie à l'homme, afin qu'il en tire son profit. Le Fils ennoblit et rachète toutes ces choses, imprudemment vendues par l'homme au démon. Pour cela, il descend du ciel, il naît, il vit, il travaille, il souffre, il meurt, il ressuscite; et, restaurateur universel, il remonte dans sa gloire,

où sa charité garde nos places. Le Saint-Esprit vient compléter l'œuvre du Fils. Descendu sur le monde, il établit l'Église, la grande société dépositaire de la vie et de tous les moyens de la donner, de la défendre et de la perfectionner. Tels sont les sacrements, le culte public et privé, les temples, les fêtes, les ordres religieux, le sacerdoce tout entier.

Exploiter ces immenses richesses, est le devoir de l'homme. Il l'accomplit en disant *Credo*, et en conformant sa conduite à sa foi. Où conduit cette riche exploitation? Le dernier article du symbole répond : A la vie ; mais la vie éternelle, *vitam æternam*. Arrêtons-nous à cette parole et essayons de la comprendre.

Je t'ai dit que le ciel est appelé la terre des Vivants, parce que tout y vit, que rien n'y meurt et ne peut y mourir. Pourquoi? parce que le ciel est le Royaume éternel de Dieu, la vie par essence. D'où il résulte que dans la terre des Vivants

tout est vie, c'est-à-dire que la vie y règne dans sa triple plénitude : plénitude d'universalité, plénitude de jouissance, plénitude de durée.

Plénitude d'universalité. Dans le ciel tout vit : l'esprit vit, le cœur vit, le corps vit, chaque sens vit, l'homme tout entier vit; les créatures vivent.

L'esprit vit. Comme l'œil est fait pour voir, l'esprit est fait pour connaître : connaître est sa vie. Pour satisfaire cet impérissable besoin de son esprit, vois-tu l'homme passer les plus belles années de son enfance et de sa jeunesse à apprendre un art, un métier, une science? Plus tard, le vois-tu se creusant le cerveau, pour se perfectionner dans sa profession ? D'autres fois, entreprenant de longs voyages, traversant les mers, gravissant les montagnes, descendant jusque dans les entrailles de la terre, s'usant avant le temps, dans des fatigues ou des veilles prolongées?

Pourquoi tout cela? Afin d'augmenter la vie de son esprit par la possession de quelque vérité nouvelle; puis, s'estimant heureux lorsqu'il a entrevu, à travers un voile épais, certain secret du monde physique ou du monde moral.

Cependant, que sont toutes les vérités que nous pouvons découvrir ici-bas? des vestiges du Créateur, dit le prince de la théologie, *vestigia Creatoris*. Dans la terre des Vivants, l'esprit, devenu déiforme, verra, sans travail, par un simple regard, non quelques rayons de la vérité, mais la vérité tout entière : dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, dans le monde physique et dans le monde moral, autant qu'il sera nécessaire à son bonheur; il la verra, non pas comme dans un miroir et à travers un voile, mais réellement et face à face. Il verra non les vestiges du Créateur, mais le Créateur lui-même, Dieu en personne ; et en Dieu toutes les œuvres de Dieu.

Dans l'ordre matériel, nous verrons les raisons intimes pour lesquelles le monde a été créé; nous connaîtrons la cause de toutes ces révolutions du globe, qui étonnent la science et la défient; pourquoi ont disparu les espèces gigantesques du règne animal et du règne végétal, dont les débris prodigieux attestent la magnificence du monde primitif.

Nous connaîtrons non-seulement la nature intime des êtres matériels, depuis l'infusoire jusqu'à l'éléphant, depuis l'aigle qui plane dans les hauteurs du ciel, jusqu'aux monstres marins cachés dans les profondeurs des mers; mais encore l'harmonie merveilleuse qui les unit dans la chaîne des êtres, la place que chacun occupe dans le plan de la création, et la fonction providentielle qui lui est assignée.

Sans télescope, nous jouirons de la vue intuitive du firmament et de ses innombrables merveilles. Mille fois plus savant

que tous les astronomes, le plus humble des saints connaîtra, sans étude, le nombre des astres, leur nature, leur volume, les lois qui président à leurs mouvements et leur raison d'être. Tels sont et mille autres encore, les secrets du monde matériel, dont la parfaite intelligence jettera l'esprit dans une délicieuse extase.

Non moins complète, mais plus ravissante sera la connaissance du monde moral. Telle est l'éblouissante beauté de l'ange, que nos yeux ne pourraient pas plus en soutenir l'éclat, qu'ils ne peuvent fixer le disque du soleil. Or, des yeux de l'esprit, bien autrement perçants que ceux du corps, nous verrons non pas un ange, mais tous les anges et toutes les perfections de leur nature : immense et splendide armée, dont la magnificence et le bel ordre ne peuvent être comparés à rien de ce qui existe ici-bas.

Après l'ange, la plus belle créature c'est

l'âme humaine. Elle est la plus belle, parce que, comme l'ange, elle a été faite à l'image de Dieu. Si la beauté du corps, ombre grossière de la vraie beauté, attire le cœur le plus froid, le passionne et l'enivre : quel sera l'empire de la beauté de l'âme? Or, dans la terre des Vivants se verront toutes les âmes qui, depuis le commencement du monde, se seront rendues semblables à Dieu, en réalisant en elles ses admirables perfections.

Elles seront vues, non-seulement à la surface ; mais, devenues transparentes, notre esprit les pénétrera, comme le rayon solaire pénètre le cristal. Quelles ineffables délices de voir intérieurement l'âme de Notre-Seigneur, l'âme de la sainte Vierge, l'âme d'Abraham et des Patriarches, l'âme des Apôtres et des Martyrs, l'âme des grands Solitaires et des Vierges, tant d'âmes dont les vertus héroïques brilleront comme autant de diamants à la couronne d'une reine !

Que te dirai-je, mon cher ami, des vicissitudes des temps, que l'esprit déifié aura toujours présentes et dont il connaîtra les causes et les effets? dans quel ravissement continuel le tiendra la vue intime de tant de mystères, dont la profondeur fait ici-bas tourner les têtes les plus fortes. Il verra la chute de Lucifer, et il en connaîtra les raisons; la chute d'Adam, et il en connaîtra les raisons; le triomphe momentané des méchants, et il en connaîtra les raisons; les humiliations et les souffrances du juste, et il en connaîtra les raisons.

Il saura pourquoi, parmi tant de nations, Dieu choisit pour son peuple les descendants d'Abraham, bien qu'il prévît leurs révoltes incessantes, leurs persécutions contre les prophètes et leur haine homicide contre son propre Fils, descendu du ciel pour les sauver. Initié à tous les secrets divins, il admirera les moyens, inconnus aujourd'hui, par lesquels le Père

de tous les hommes a procuré, dans tous les temps et dans tous les lieux, au païen, au barbare, au sauvage même, les lumières suffisantes pour connaître la vérité, les forces pour l'embrasser et arriver à la vie de l'éternité. Ravi de connaître les mystérieux conseils de la Providence, il dira : Seigneur, vous avez bien fait toutes choses.

Qu'ajouterai-je encore? Tranquille spectateur, l'esprit verra couler devant lui le fleuve impétueux qui réjouit la cité du Très-Haut (1). Par ce fleuve dont la source est au Paradis terrestre, le lit large comme le monde, le cours rapide comme le torrent tombant des montagnes, et l'embouchure dans la grande mer de l'éternité, il faut entendre la vie des nations et les nations elles-mêmes.

D'un coup d'œil, l'habitant bienheureux de la terre des Vivants embrassera toute

(1) Ps XLV.

l'histoire du genre humain, dans son ensemble et dans ses détails. Il assistera à l'élévation et à la chute des empires; il en connaîtra les causes. Il verra comment toutes les monarchies de l'ancien et du nouveau monde auront contribué, le sachant ou ne le sachant pas, le voulant ou ne le voulant pas, à l'établissement et au maintien du règne immortel du Rédempteur. Telle sera son extase en face de tant de vérités, qu'il en mourrait d'admiration, s'il n'était revêtu d'une force surhumaine.

Un seul mot t'exprimera toute ma pensée: Dans la terre des Vivants tout sera lumière: lumière intellectuelle et lumière physique, lumière immense, lumière sans ombre, lumière sans intermittence, lumière mille fois plus éclatante que celle du soleil et de tous les astres réunis. Le foyer de cette lumière sera Dieu lui-même; et Notre-Seigneur, le puissant réflecteur qui la projettera à flots dans toute l'éten-

due de la cité bienheureuse (1).

Ainsi, dans la terre des Vivants, plénitude de vie pour l'esprit : plénitude instantanée et toujours nouvelle ; car, dans cet océan sans limites et sans fond de lumières et des vérités, l'esprit découvrira toujours, sans pouvoir jamais arriver à la dernière, des lumières nouvelles et des vérités nouvelles : *De claritate in claritate* (2).

En nous qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, luttons avec tant de peine et si peu de succès contre les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, nous ne dési-

(1) Et civitas non eget sole, neque luna ; nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus. (*Apoc.*, XXI, 23.)— Claritas Dei est ipse Deus, qui, est increata claritas, et sol radiatissimus cœlestis Jerusalem... Ita ut claritas Dei sit ipse sol divinitatis ex qua lucerna humanitatis Christi suum lumen mutuatur... Sicut enim claritas Dei est sol, sic claritas Agni est quasi luna cœli empyrei. (Corn. a Lap., *in hunc loc.*)

(2) II *Cor.*, III, 18.

rerions pas d'aller dans le pays de la lumière, et nous plaindrions ceux qui nous y précèdent!

A demain la vie du cœur.

Tout à toi.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

5 octobre.

Dans la terre des Vivants le cœur vit. — Aimer et être aimé : vie du cœur. — Ce que le cœur aimera et ce dont il sera aimé. — Dieu. — La sainte Vierge, les anges, les saints, nos parents et nos amis. — Puissance et délices de cet amour. — Dans la terre des Vivants, le corps vit. — Qualités des corps glorieux : impassibilité, subtilité, agilité, clarté. — Explication des deux premières qualités. — Bonheur ou vie qui en résultera.

CHER AMI,

Dans la terre des Vivants, le cœur, comme l'esprit, vit de la plénitude de la vie. Vivre pour le cœur, c'est aimer et être aimé. Aimer le vrai, le beau, le bon, Dieu et tout ce qui est digne de Dieu, l'aimer comme il doit être aimé, l'aimer et en être aimé, sans crainte de voir diminuer l'amour réciproque : telle est la vie du cœur.

Qui dira ce que fait l'homme pour contenter cet impérieux besoin de son être? Veilles, sacrifices, travaux, dangers, privations, la vie même; rien ne lui coûte. Que dis-je? tout lui paraît doux, pourvu qu'il soit aimé. A tout ce qui se présente il offre son amour: à l'or, à l'argent, à ses semblables, aux animaux eux-mêmes; heureux quand on veut bien l'accepter et lui rendre cœur pour cœur.

Le seuil de la cité bienheureuse est à peine franchi, que le cœur se trouve en face de la vérité vivante, de la beauté vivante, de la bonté vivante, source inépuisable de toute vérité, de toute beauté, de toute bonté. Aussitôt s'accomplit un mystère d'ineffables voluptés : le cœur de l'homme se perd dans le cœur de Dieu, et le cœur de Dieu se verse dans le cœur de l'homme. Tous deux obéissent à cette attraction mystérieuse qui est le charme de l'amitié, et dont la puissance, même ici-bas, est telle sur certains cœurs,

qu'ils semblent faire effort pour briser leurs liens et aller se joindre l'un à l'autre.

Dans le ciel, cette sympathie sera plus forte encore et plus délicieuse. Elle ira, pour ainsi dire, jusqu'à nous transformer en Dieu, tellement que nous serons, suivant l'expression de saint Jean, *consommés en lui, semblables à lui* (1). Consommés dans le Père, qui est la puissance infinie ; consommés dans le Fils, qui est la sagesse infinie ; consommés dans le Saint-Esprit, qui est l'amour infini ! Conçois-tu un pareil bonheur, une pareille vie?

Non-seulement nous aimerons Dieu et nous serons aimés de lui, mais nous aimerons tout ce qu'il y a de plus aimable après Dieu, et nous en serons aimés. Nous aimerons la plus belle, la plus douce, la plus aimante des créatures, Marie, notre mère et notre sœur, et nous serons

(1) *Joan.*, XVII, 23.

aimés d'elle d'un amour plus tendre que celui de toutes les mères.

Nous aimerons les anges, les archanges, tous les esprits bienheureux, chefs-d'œuvre éblouissants de beauté et de bonté, et nous serons aimés d'eux d'un amour supérieur à tous les amours, celui de la sainte Vierge excepté.

Nous aimerons tous les saints, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, tous ces héros et ces héroïnes de la foi, revêtus de toutes les grâces et de toutes les qualités qui peuvent captiver le cœur.

Parmi eux, nous aimerons nos parents, notre père, notre mère, nos frères, nos sœurs, nos amis, que nous reconnaîtrons tous et qui nous aimeront eux-mêmes d'un amour dont leur tendresse, pendant la vie d'ici-bas, ne saurait nous donner même une faible idée.

Les voluptés, résultant de cet amour mutuel, atteindront une douceur et une force incalculables. Dans cet océan d'a-

mour, il se fera comme un flux et un reflux, qui portera incessamment l'amour de tous dans le cœur de chacun, et l'amour de chacun dans le cœur de tous. Ainsi, le cœur vivra de la vie élevée à sa plus haute puissance: vie avec toutes les jouissances qui lui donnent du prix, avec la pleine sécurité qui fait le charme de la jouissance, et près de laquelle toutes les vies les plus heureuses d'ici-bas ne sont qu'une mort dévorante.

La vie du corps ne sera pas moins parfaite, en son genre, que la vie de l'âme. Vivre pour le corps. c'est agir à volonté, pleinement, sans obstacle et sans fatigue: telle sera, et mieux encore, la vie du corps dans la terre des Vivants. Compagnon des travaux de l'âme et instrument de ses bonnes œuvres, il partagera sa récompense. Reformé sur le modèle du corps du second Adam, il en aura les admirables perfections. Laisse-moi, cher ami, te parler d'un bonheur d'autant plus

grand, que nous le désirons plus vivement et que nous le connaissons moins.

Tu le sais comme moi, et tous les hommes le savent comme nous, dans notre corps, nous ne sommes que des ruines. Les pères de notre race, Adam et Ève, étaient les plus magnifiques créatures du monde visible. Nous devions leur ressembler, être beaux et magnifiques comme eux. Ils sont tombés, et nous portons dans notre corps, aussi bien que dans notre âme, les traces de la foudre qui les a frappés et défigurés en les frappant. Ce n'est pas tout ; le peu de vie corporelle qui nous est resté, nous le perdons sans cesse, par tous les pores : *Quotidie morior*.

Or, dans la terre des Vivants tout sera vie ; plus de mort, ni totale ni partielle ; plus de souffrance, plus de faiblesse, plus de déperditions, plus d'influences extérieures contraires à la pleine jouissance. Plus de nuit, plus d'orages, plus de neige, plus de pluie, plus de vents désagréables.

Notre corps, possédant toute son intégrité, sera doué de quatre qualités qui lui assureront à jamais la plénitude de la vie : l'*impassibilité*, la *subtilité*, l'*agilité*, la *clarté* (1).

Ceci est de foi. « Nous attendons du ciel, dit saint Paul, le Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui reformera notre corps misérable sur le modèle de son corps glorieux (2). » Or, il est de foi qu'après la résurrection, le corps de Notre-Seigneur était *impassible*, mais non insensible; *subtil*, mais palpable; *agile* et *lumineux;* visible et invisible à volonté. De plus. Notre-Seigneur parlait, mangeait et faisait usage de tous ses sens (3).

(1) Seminatur in corruptione, surget in incorruptione: seminatur in ignobilitate, surget in gloria : seminatur in infirmitate, surget in virtute : seminatur corpus animale, surget corpus spiritale. (I *Cor.*, xv, 42, 44.)

(2) *Ad Philipp.*, III, 20, 21.

(3) Voir Corn. a Lapid., *in Luc*, XXIX, 39, et *in* I *Cor.*, xv, 49.

« Eh quoi ! s'écrie là-dessus saint Jean Chrysostome, à ce corps qui est assis à la droite du Père, notre corps sera semblable ! A ce corps que les anges adorent pénétrés de respect ; à ce corps élévé au-dessus de toutes les Principautés, de toutes les Puissances et de toutes les Vertus, notre corps sera semblable ! Si le globe entier se fondait en larmes, y en aurait-il assez pour pleurer le malheur de ceux qui abdiquent une pareille espérance (1) ? »

Impassible. Telle sera donc, mon cher ami, la première qualité de notre corps glorieusement ressuscité. Dépouillé par le travail de la tombe de toutes les imperfections et de toutes les infirmités, tristes effets du péché, rendu à la vie dans l'âge de la force et de la beauté, notre corps jouira d'une jeunesse éternelle et d'une santé inaltérable.

(1) Si ergo totus orbis lacrymis sumptis eos defleret, qui ab ista spe deciderunt ; num digne collacrymaretur? *In Philipp.*, III, 21.

Pauvres malades qui voudriez acheter au poids de l'or la santé qui vous manque; et vous, mondains et mondaines, qui désirez si ardemment la beauté; à qui les difformités corporelles sont quelquefois aussi insupportables que la mort; qui portez envie à la beauté et, pour vous consoler, aimez à vous en attribuer quelque reflet; vous enfin qui prenez tant de soins pour conserver cette ombre de beauté, pour la réparer et suspendre, s'il était possible, les ravages du temps: rendez-vous dignes d'habiter un jour la terre des Vivants, et vous avez la *certitude* de jouir éternellement d'une santé parfaite, et de posséder une beauté supérieure à toutes les beautés visibles.

J'ai dit la certitude; car, outre la ressemblance promise de notre corps avec celui du nouvel Adam, l'impassibilité sera l'effet nécessaire de la glorification. Dans les choses corruptibles, le principe vital ne domine pas assez parfaitement la ma-

tière, pour la préserver de toute atteinte contraire à sa volonté. Mais, après la résurrection, l'âme des saints sera complétement maîtresse du corps.

Cet empire sera immuable, puisque l'âme elle-même sera immuablement sous l'empire de Dieu. Il sera parfait, puisque l'âme elle-même sera parfaite, et, conséquemment, douée du pouvoir et de la volonté d'empêcher tout ce qui pourrait nuire au corps. De plus, dans le ciel, le bonheur de l'homme sera complet : il ne le serait pas si le corps demeurait sujet à la souffrance ou à quelque difformité.

Au reste, mon cher ami, je m'empresse d'ajouter que l'impassibilité ne détruira pas la sensibilité. Tout en conservant dans son intégrité la nature des corps, la puissance divine peut lui ôter certaines qualités. Ainsi, au feu de la fournaise de Babylone, elle ôta la vertu de brûler certaines choses, puisque les corps des jeunes Hébreux demeurèrent intacts; mais elle

lui laissa la vertu de brûler certaines autres choses, puisque le bois fut consumé.

Il en sera de même pour les corps glorieux. Dieu ôtera la passibilité et conservera la sensibilité. D'ailleurs, si les corps glorieux n'étaient pas sensibles, la vie des saints, après la résurrection, ne serait ni la vie dans sa plénitude, ni même la vie ordinaire, ni même le sommeil qui est une demi-vie; mais une espèce d'engourdissement incompatible avec le bonheur complet (1).

Subtil. Semé animal, le corps ressuscitera spirituel; donc subtil. Tout le monde sait que la subtilité est une des principales qualités des esprits, et que la subtilité des êtres spirituels surpasse infiniment la subtilité des êtres corporels. Les corps glorieux, étant spiritualisés, seront donc très-subtils. La subtilité d'un corps consiste à pouvoir pénétrer au travers d'un autre

(1) S. Th., *Suppl.*, q. 82, art. 2 à 4.

corps, à peu près comme le rayon lumineux pénètre le verre, sans le déranger ni l'altérer. C'est ainsi qu'après sa résurrection, le nouvel Adam entra, les portes fermées, dans le lieu où étaient ses disciples (1).

Deux causes naturelles la rendent possible : la première, la ténuité du corps pénétrant ; la seconde, l'existence des pores ou espaces laissés vides entre les parties du corps pénétré. Mais le vrai principe de la subtilité des corps glorieux sera leur parfaite dépendance de l'âme glorifiée. Le premier effet de cette soumission sera de faire, dans les limites du possible, participer le corps à la nature de l'âme, et par conséquent aux opérations de l'âme elle-même. Ainsi, nul obstacle aux communications les plus intimes des saints entre eux et avec toutes les parties de la terre des Vivants (2).

(1) *Joan.*, xx, 26.

(2 S. Th., *id.*, q. 83, art 1, cor. — A la subtilité

Néanmoins, les corps glorieux resteront palpables. Reformés, comme la foi nous l'apprend, sur le modèle du corps du Verbe ressuscité, ils en auront les qualités. Or, le corps du Verbe ressuscité était palpable. « Palpez et voyez, disait le bon Maître à ses disciples étonnés ; un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai (1). » C'est d'ailleurs, tu ne l'ignores pas, un article de foi sanctionné par l'Église dans la condamnation d'Eutychès, patriarche de Constantinople, qui soutenait l'impalpabilité des corps glorieux.

Être dégagé et éternellement dégagé du pesant fardeau de la matière, être jeune et éternellement jeune, être beau d'une beauté ravissante et éternellement beau : telles sont les deux premières qua-

des corps, ce qu'on appelle *la science* ne peut opposer aucune objection solide, attendu qu'elle ne sait pas même ce que c'est que la matière.

(1) *Luc.*, XXIV, 39.

lités réservées au corps de l'homme dans la terre des Vivants. Les autres à demain.

Tout à toi.

VINGTIÈME LETTRE.

6 octobre.

Troisième qualité des corps glorieux : l'agilité. — En quoi elle consiste. — Bonheur qu'elle procure. — Le monde actuel la désire ardemment — Quatrième qualité des corps glorieux : la clarté. — Preuves de la clarté des corps glorieux. — D'où elle viendra. — Glorification ou vie de toutes les créatures. — Passage de saint Paul. — Enseignement de saint Thomas, de saint Jérôme, de saint Augustin et des autres Pères. — Lumière et incorruptibilité des créatures.

Cher ami,

En choisissant le blé destiné à la semence, le laboureur peut se dire avec une certaine tristesse : Encore un peu de temps, et ces beaux grains, jetés dans la terre, vont se déformer et pourrir. Mais la foi qui l'inspire, car semer est un acte de foi, lui dicte cette réponse : Encore un

peu de temps, et ces grains transformés reparaîtront en moissons dorées, qui seront ma joie et ma richesse : et il sème avec confiance.

Cher ami, nous sommes le blé du bon Dieu : *Frumentum Christi sum*. Quand je regarde mon corps, mes pieds et mes mains, je me dis tristement : Demain, ces membres, enfouis dans la terre, seront la pâture des vers, objet d'horreur même pour mes parents les plus proches et pour mes plus intimes amis. Mais j'ajoute avec une indicible joie : Après-demain, ces membres, transformés, seront beaux d'une ravissante et éternelle beauté. De cette pensée naît le désir d'habiter la terre des Vivants. Ce désir, qui est aussi le tien, deviendra plus vif lorsque tu connaîtras les autres qualités des corps glorieux.

L'agilité. Agile veut dire facile au mouvement. Dans les corps glorieux, l'agilité est la conséquence nécessaire de la spiritualité. L'âme est unie au corps, non-seu-

lement comme principe vital, mais comme principe moteur. Sous l'un et l'autre aspect, le corps glorifié lui sera parfaitement soumis. En tant que principe vital, l'âme lui communiquera une qualité spéciale, la subtilité. En tant que principe moteur, elle lui communiquera l'extrême facilité de mouvement, qu'on appelle l'agilité (1). Au lieu d'être un fardeau, le corps sera pour l'âme ce que les ailes sont à l'oiseau.

Pouvoir se transporter sans fatigue aucune, et dans un instant imperceptible, quelle que soit la distance, d'un lieu à un autre, et avec la même promptitude revenir au point de départ : telle sera la délicieuse prérogative des corps glorieux (2).

(1) S. Th , *Suppl.*, q. 83, art. 6.

(2) Dans le ciel, dit Notre-Seigneur, nous serons semblables aux anges. Or, l'ange, ajoute saint Thomas, peut se transporter d'un bout du monde à l'autre, *sine intervallo temporis intermedio.* Ici-bas déjà, notre âme le fait par la pensée. En un clin d'œil, elle va de

Je dis délicieuse; car de toutes les qualités des corps, l'agilité est celle que le monde actuel, obéissant à je ne sais quel mystérieux instinct, semble rechercher avec le plus d'ardeur. Il ne veut plus de distance. Le poids de la matière le gêne : à tout prix il veut s'en affranchir. Son génie est mis à contribution, et d'étonnants prodiges couronnent ses efforts.

La vapeur lui prête sa force incalculable; l'électricité sa rapidité merveilleuse; les montagnes s'abaissent devant lui, ou bien ouvrent leurs flancs pour lui donner passage, et, en quelques heures, il franchit des espaces immenses. Il aspire à faire le tour du monde avec la promptitude de la pensée; et les succès qu'il a réalisés et ceux qu'il rêve lui procurent une incroyable

Paris à Constantinople, et dans un clin d'œil elle en revient. Si elle n'y va pas réellement, c'est qu'elle est empêchée par notre corps : obstacle qui disparaîtra dans le ciel, où le corps sera spirituel, *corpus spiritale*.

jouissance. Faibles images de la rapidité avec laquelle l'âme, libre de toute entrave, nous transportera d'un bout à l'autre de la terre des Vivants.

Loin donc de toi, cher ami, la pensée que nous serons dans le ciel comme des statues dans des niches. Rien de plus agile que l'esprit : Dieu est l'esprit par excellence. Unis à lui de la manière la plus intime, nous participerons à tous ses attributs. Ainsi, le mouvement et l'agilité d'ici-bas sont à peine une ombre grossière du mouvement et de l'agilité qui régneront dans la cité bienheureuse, où Dieu sera tout en tous (1).

La clarté. Semé ignoble, le corps ressuscitera glorieux, c'est-à-dire *lumineux*. Tel est le sens que l'Apôtre lui-même donne au mot *glorieux*, puisqu'il compare la gloire des corps glorifiés à la clarté des étoiles (2).

(1) S. Th., *Suppl.*, q. 83, art. 2 et 3, cor.
(2) I *Cor.*, xv, 40, 1, 2.

Dieu, étant la lumière incréée et la source de toute lumière, même matérielle, illuminera, ce n'est pas assez, rendra lumineux tout ce qui lui sera intimement uni.

« Dans le renouvellement universel, dit saint Thomas, tous les êtres seront élevés. Les esprits inférieurs, les âmes acquerront les propriétés des esprits supérieurs, les anges. Telles est la doctrine même de l'Évangile. *Les hommes*, dit-il, *seront semblables aux anges*.

Par la même raison, les corps inférieurs acquerront les propriétés des corps supérieurs. Mais les corps inférieurs, ne pouvant emprunter aux corps célestes que la clarté, il s'ensuit nécessairement qu'ils deviendront lumineux. Ainsi, tous les éléments seront revêtus d'un manteau de lumière; non pas tous également, mais chacun suivant sa nature (1). »

Cette lumière ne nuira en rien à la cou-

(1) S. Th., *Suppl.*, q. 91, art. 4.

leur des corps. Nous en avons la preuve sous les yeux. Le verre, par exemple, conserve différentes couleurs, bien qu'il soit intimement pénétré par la lumière. Bien plus, il y a, dans la nature, des corps opaques qui sont lumineux : tels sont la lune, la cycindèle, le ver luisant et d'autres encore.

Sur quoi un illustre docteur de l'Eglise fait cette réflexion : « Les justes brilleront comme les astres du firmament. Prévoyant l'incrédulité des hommes à l'égard de ce miracle, Dieu a donné à de petits vermisseaux un corps lumineux, afin que le spectacle de ce que nous voyons, nous force à croire ce que nous attendons. En effet, celui qui a pu donner le rayon, peut donner le foyer; et celui qui rend lumineux un ver de terre, peut, à plus forte raison, rendre lumineux le juste, son bien-aimé (1). »

(1) Justi splendebunt ut sol, et tanquam luna, si-

Ajoutons que la lumière des corps glorieux leur viendra de la surabondante lumière de l'âme glorifiée. Maîtresse absolue du corps, auquel elle sera unie de l'union la plus intime, elle le pénétrera de part en part et l'enveloppera complétement de lumière. Cette atmosphère lumineuse sera d'autant plus brillante, que l'âme sera plus sainte, c'est-à-dire plus près de Dieu, lumière infinie. Ainsi, par la clarté du corps, on jugera de la gloire de l'âme, comme à travers le verre on connaît la couleur du liquide contenu dans un vase (1).

Impassible, subtil, agile, lumineux : tel

cut et splendor firmamenti. Et prævidens istam hominum incredulitatem, Deus vermibus parvulis lucidum dedit corpus, ut ex eo splendescerent, ut ex apparentibus crederetur id quod exspectamus : qui enim partem potuit præstare, poterit et totum ; et qui fecit ut vermis lumine splenderet, multo magis hominem justum splendidum efficiet. (S. Cyril. Hierosol., *Catech.*, VIII.)

(1) S. Th., *Suppl.*, q. 85, art. 1, cor.

sera, non pour un jour, non pour quelques années fugitives, mais pour toute l'éternité, le corps des élus, le tien et le mien, si nous avons le bonheur d'être de leur nombre. O hommes! vous aimez tant votre corps, et vous ne désirez pas le ciel!

De la glorification de l'homme dans son âme et dans son corps résultera, comme une conséquence nécessaire, la glorification de tous les éléments. La nature physique suit la condition de l'homme son maître. Magnifique tant que l'homme fut innocent, dégradée quand il devient coupable, elle sera resplendissante de beauté lorsque lui-même sera glorifié.

Le ciel sera l'accomplissement plénier et éternel de ce vœu, exprimé par l'apôtre saint Paul, au nom de la création tout entière. « Toute créature, dit le grand Apôtre, attend avec impatience la manifestation des enfants de Dieu. Car la création est soumise à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui l'y a

soumise en espérance : parce que nous savons que la créature elle-même sera délivrée de la servitude de la corruption, pour la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous savons, en effet, que toute créature gémit et éprouve jusqu'ici les douleurs de l'enfantement. Non-seulement elle, mais nous aussi qui avons les prémices de l'Esprit (1). »

Que signifient, mon cher ami, ces souffrances, ces soupirs, ces larmes de toute la nature? Ils signifient que, pour les créatures matérielles, comme pour l'homme, la création n'est pas arrivée à sa fin. Ils signifient que, s'il n'y en avait pas une autre, la vie d'ici-bas serait une amère ironie. Ils signifient que la création tout entière aspire non à sa destruction, mais à son renouvellement, et qu'à sa manière elle adresse à Dieu, comme l'homme lui-même, cette demande du *Pater : Que votre règne arrive.*

(1) *Rom.*, VIII, 19, 23.

Tout être, dit saint Thomas, répugne invinciblement à sa destruction. En désirant avec ardeur la fin de ce monde, les créatures ne désirent donc pas leur anéantissement, mais leur délivrance et leur rénovation. De là, les docteurs concluent très-logiquement que les créatures ne seront pas détruites, mais purifiées par le feu du dernier jour; comme l'or n'est pas détruit en passant au creuset, mais rendu plus pur et plus brillant.

Le raisonnement des Pères et des théologiens est fondé sur de solides raisons. L'Écriture y est très-favorable. Nulle part elle ne fait entendre que Dieu doive anéantir aucun de ses ouvrages. Elle dit, au contraire, que tous, sans exception, subsisteront à *perpétuité, éternellement et aux siècles des siècles;* que *c'est une loi et que cette loi ne sera jamais ni rapportée, ni violée*(1).

(1) Didici quod omnia opera quæ fecit Deus, perseverant in perpetuum. (*Eccli.*, XIII, 14.) Statuit ea in

Parlant en particulier de la destinée réservée aux cieux et à la terre, au dernier jour, elle s'exprime ainsi : « Voici que j'ai créé des cieux nouveaux et une terre nouvelle... Et j'ai vu le ciel nouveau et la terre nouvelle (1). » Sur quoi saint Jérôme fait cette remarque : « L'Écriture ne dit pas d'*autres* cieux, *une autre* terre, mais de *nouveaux* cieux et une *nouvelle* terre, pour marquer le changement en mieux des anciens (2). »

Saint Augustin est encore plus explicite : « Le feu qui brûlera le monde au dernier jour, dit le grand docteur, changera les qualités des éléments corruptibles; et ce qui convenait à nos corps,

æternum ut in sæculum sæculi : præceptum posuit et non præteribit. (*Ps.* CXLVIII, 6.)

(1) Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam (*Is.*, LXV, 17.) Et vidi cœlum novum et terram novam. (*Apoc.*, XXI, 1.)

(2) Non dixit alios cœlos et aliam terram videbimus, sed veteres et antiquos in melius commutatos. (*In Is.*, *ubi supra.*)

sujets à la corruption, sera remplacé par d'autres qualités qui conviendront à nos corps, devenus incorruptibles ; en sorte que le monde ainsi renouvelé se trouvera en harmonie avec la nature des hommes ressuscités. A l'époque du jugement dernier, le ciel et la terre seront renouvelés ; ils passeront, mais ils ne périront pas (1). »

Même enseignement dans saint Grégoire le Grand, saint Épiphane, Proclus, Méthodius, Œcuménius, saint Thomas. « Quand l'Écriture, dit le premier, parle de nouveaux cieux et de terre nouvelle, elle n'en-

(1) Conflagratione mundana elementorum corruptibilium qualitates, quæ corporibus nostris corruptibilibus congruebant, ardendo penitus interibunt ; atque ipsa substantia eas qualitates habebit, quæ corporibus immortalibus mirabili mutatione conveniant, ut scilicet mundus in melius innovatus, apte accommodetur hominibus etiam carne in melius innovatis... Mutatione namque rerum, non omni modo interitu transibit hic mundus, unde et Apostolus ait : *Præterit figura hujus mundi, volo vos sine sollicitudine esse.* (I *Cor.*, VII, 31.) Figura ergo præterit, non natura. (*De civit. Dei*, lib. XX, c. XVI et XIV.)

tend pas que Dieu en créera de nouveaux, mais qu'il renouvellera les anciens (1). » Et le dernier : « De même que nous faisons passer les métaux par le feu, sans avoir nulle envie de les détruire, ainsi Dieu fera passer le monde par le feu, mais il ne le détruira pas (2). »

La glorification future de la nature entière est certaine, mais tu me demandes en quoi elle consistera. Laisse-moi te répondre par la bouche de nos illustres maîtres. « La création souffre cruellement, dit saint Chrysostome, et attend avec impatience les biens qui nous sont promis... A cause de vous la nature est devenue corruptible ; mais vous ne lui avez point fait de tort ; car, pour vous,

(1) Non alia condenda sunt, sed hæc ipsa renovanda, (*Moral.*, lib. XVII, *in Job.*)— Habitatio debet habitatori congruere, sed mundus factus est ut sit habitatio hominis. Ergo debet homini congruere, sed homo innovabitur. Ergo similiter et mundus. (S. Th., *Suppl.*, q. 91, art. 1, *corp.*)

(2) In II Petr., III.

elle deviendra de nouveau incorruptible. Elle sera délivrée et participera à la beauté de votre corps.

« De même que vous, devenant corruptible, elle aussi est devenue corruptible; ainsi, lorsque vous serez rendu incorruptible, elle-même le redeviendra. Comme la nourrice d'un enfant royal, lorsque le jeune prince est monté sur le trône paternel, jouit de sa gloire et de son bonheur, la nature participera à vos brillantes prérogatives (1). »

Participer à la gloire du corps de l'homme et à son incorruptibilité: telle sera donc la glorification de la nature. Dans la terre des Vivants, le corps de l'homme sera lumineux: la nature elle-

(1) Sicut enim te corruptibili effecto, ipsa quoque corruptibilis facta est : sic cum incorruptibilis eris, ipsa quoque sequetur : ut enim nutrix infantem alens regium, cum ille ad paternum imperium pervenerit quoque simul bonis fruetur, ita et natura. *In epist. ad Rom*, *Homil.* XIV, n. 4 et 5.

même sera lumineuse. En effet, les éléments du corps de l'homme seront lumineux. Or, ces éléments sont pris dans les trois règnes de la nature, le minéral, le végétal et l'animal. Donc à moins d'une anomalie qui répugne, la condition du tout suivra la condition des parties, et toute la création matérielle deviendra lumineuse: c'est le raisonnement de saint Thomas (1).

De plus, Dieu lui-même nous a révélé que la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil; et que la lumière du soleil sera sept fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui (2). Comme le soleil et la lune, qui en forment la plus noble portion, le firmament tout entier sera renouvelé. Il ne peut l'être qu'en acquérant une plus grande clarté, attendu que la clarté est sa beauté principale. La terre elle-

(1) *Suppl.*, q. 91. art. 4.

(2 Erit lux lunæ sicut lux solis, et lux solis septempliciter. (*Is.*, xxx, 26.)

même et les autres éléments matériels participeront à la clarté du ciel ; en voici la raison :

« De même, continue le Docteur angélique, qu'il existe un ordre hiérarchique entre les esprits supérieurs et les esprits inférieurs ; il en existe un entre les corps célestes et les corps terrestres. Or, dans le renouvellement universel, les âmes humaines acquerront les propriétés des anges. Par la même raison, les corps inférieurs acquerront les propriétés des corps supérieurs. Mais, les corps inférieurs ne pouvant emprunter aux corps célestes que la clarté, il s'ensuit nécessairement qu'ils deviendront lumineux.

« De plus, le renouvellement du monde aura pour but de mettre l'homme en état de découvrir par ses sens, dans les créatures corporelles, les indices manifestes de la divinité. Or, de tous nos sens le plus subtil et le plus pénétrant, c'est la vue.

« Quant aux qualités *visives*, dont la lu-

mière est le principe, il faut donc que tous les corps inférieurs soient améliorés. Il en résulte que tous les éléments seront revêtus comme d'un manteau de lumière; non pas également éclatant pour tous, mais suivant la nature de chaque corps. Il est dit, en effet, que la terre, jusqu'à une certaine profondeur, sera transparente comme le verre; l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les luminaires du firmament (1). »

A cette gloire indicible participeront les plantes, les arbres et tous les êtres, conservés par la sagesse infinie pour le bonheur de l'homme. « C'est pourquoi, dit un savant commentateur, le fleuve du paradis, les arbres et les fruits dont il est

(1) Unde omnia claritate quadam vestientur ; non tamen æqualiter, sed secundum suum modum : dicitur enim quod terra erit in superficie exteriori pervia sicut vitrum, aqua sicut cristallus, aer ut cœlum, ignis ut luminaria cœli. (S. Th., *Suppl.*, q. 91, art. 4, *corp.*)

parlé dans l'Écriture, peuvent se prendre à la lettre. Et pourquoi non ! Si dans le Paradis terrestre Adam a joui de tous ces biens, à plus forte raison les bienheureux en jouiront dans le Paradis céleste ; car le premier n'était que l'échantillon et l'image du second (1). »

Aux raisonnements s'ajoute un fait dont l'authenticité n'a jamais été contestée. L'an 304, au plus fort de la persécution de Dioclétien, une vierge chrétienne, nommée Dorothée, fut conduite au tribunal de Sapricius, gouverneur de Césarée

(1) Quocirca fluvius hic, arbores et poma ad litteram, uti sonant, accipi possunt, quid enim obstat ? Nam si his in paradiso terrestri fruitus est Adam, multo magis iisdem fruentur beati in paradiso cœlesti ; hujus enim specimen et imago fuit terrestris. (Corn. a Lap., *in Apoc.*, XXII, 2.)— De savoir si les animaux doivent ressusciter, c'est une question incertaine. Il semble qu'on pourrait la résoudre affirmativement, d'après les raisons suivantes : 1° saint Paul dit que toute créature désire le renouvellement universel, il n'exclut rien ; 2° nulle part on ne trouve que Dieu doive anéantir aucun de ses ouvrages, même le plus petit ; il dit, au con-

en Cappadoce. C'était le sixième jour de février : le froid était vif et la terre couverte de neige.

Sur son refus de sacrifier aux idoles, l'épouse du Verbe incarné est étendue sur le chevalet. Calme au milieu des tortures, elle dit au juge : « Hâte-toi de faire ce que tu veux, afin que tes supplices soient la route qui me conduise à mon époux. Je l'aime et ne te crains pas ; je désire même les tourments : mon époux m'appelle. C'est par ces souffrances courtes et légères, que nous allons

traire, qu'il les a tous faits pour subsister éternellement ; 3° Cornelius a Lapide admet la rénovation des arbres ; pourquoi celle des animaux, plus nobles que les plantes, n'aurait-elle pas lieu ? 4° dans la chaîne des êtres tout se tient ; un anneau de moins, elle est brisée et perd sa perfection. — Dans quel état ressusciteront-ils ? Tous les individus de chaque espèce ressusciteront-ils, ou seulement des types de chaque espèce, figurés par ceux qui furent conservés dans l'arche de Noé ? Que les maîtres répondent. (Voir la savante dissert. de M. de Mirville sur les *résurrections animales*. In 8, Paris, 1868.)

au paradis des délices, où sont des pommes d'une merveilleuse beauté, des roses, des lis et des fleurs innombrables qui jamais ne se flétrissent; des sources d'eau vive qui jamais ne tarissent et dont les saints jouissent avec bonheur, pleins d'allégresse dans le Christ. »

A ces mots, l'assesseur du juge, un lettré, un Renan de l'époque, nommé Théophile, s'adresse à la Sainte et lui dit en ricanant : « Envoie-moi des pommes du jardin de ton époux, lorsque tu y seras arrivée. — Je le ferai, » répond la jeune martyre (1). N'oublie pas, cher ami, qu'on était au cœur de l'hiver. Le bourreau s'empare de la victime et lui tranche la tête.

Cependant Théophile était rentré chez lui, et, s'applaudissant de sa plaisanterie, la racontait à ses amis avec force moqueries à l'adresse des stupides chrétiens.

(1) Mitte mihi poma e paradiso sponsi tui, cum eo perveneris. — Faciam, inquit illa.

Tout à coup, apparaît un jeune enfant d'une beauté ravissante, portant, dans le pli de sa robe, trois pommes magnifiques et trois roses d'un éclat et d'une fraîcheur incomparables. « Voilà, dit-il à Théophile, ce que la sainte vierge Dorothée a promis de vous envoyer du paradis de son époux. »

Théophile, stupéfait, reçoit dans ses mains les pommes et les roses, et s'écrie : « Vraiment le Christ est Dieu, le Dieu qui ne trompe pas ! »

En faisant cette profession de foi, Théophile a prononcé son arrêt de mort. Dénoncé comme chrétien, il est arrêté, conduit au supplice et devient le glorieux martyr saint Théophile. Or, comme jamais homme ne s'est fait couper le cou pour un symbole, il en résulte que les pommes et les roses étaient bien réellement des pommes et des roses (1).

(1) Voir Baron., an. 304, n. 69.

Comment jouirons-nous des nouveaux cieux et de la nouvelle terre? Tel sera le sujet de mes dernières Lettres.

Tout à toi.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

8 octobre.

L'homme en âme et en corps dans le ciel. — Satisfaction générale de tout son être. — Jouissances particulières de chacun de ses sens. — Plaisir de la vue. — Beautés de la terre des Vivants. — Beautés de ses habitants.—Notre-Seigneur.—La sainte Vierge. — Les anges.— Les saints.— La nature.—Autorités des Pères et des Docteurs.

CHER AMI,

Je dois répondre à la question qui termine ma précédente lettre. Mais comment te dire les jouissances réservées à l'homme dans la terre des Vivants? Au jugement de saint Paul lui-même, qui les avait vues de ses yeux, elles sont indescriptibles. Essayons néanmoins d'en bégayer quelque chose.

Je t'ai parlé déjà des félicités de l'âme,

restent celles du corps. Dans le ciel nos cinq sens vivront de la plénitude de la vie: chacun d'eux, par conséquent, jouira de la satisfaction qui lui est propre. Tu le comprends sans peine. D'une part, après la résurrection, l'homme sera dans le ciel, non tronqué ou amoindri; mais intègre et perfectionné dans tout son être. D'autre part, comme l'esprit et le cœur, les sens ne seront pas seulement en puissance, mais en acte. La raison en est que la faculté en acte est plus parfaite que la faculté en puissance, et que tous les sens du corps, ayant été les instruments de l'âme, seront récompensés, suivant les mérites de l'âme elle-même (1).

(1) Potentia conjuncta actui est perfectior quam non conjuncta. Sed natura humana erit in beatis in maxima potentia ; ergo erunt ibi omnes sensus in suo actu... Corpus præmiabitur vel punietur propter merita vel demerita animæ; ergo et omnes sensus præmiabuntur in beatis. (S.Th., *Suppl*,, q. 82, art. 4) — In cœlo terra quædam est, at non crassa, opaca et terrestris, sed

Cherchons, mon cher ami, dans notre état actuel, quelque idée de cet incompréhensible bonheur. Pour chacun de ses sens, l'homme éprouve des désirs que rien ici-bas ne peut satisfaire et qui font son tourment. Il faudrait écrire, depuis la première page jusqu'à la dernière l'histoire du genre humain, si on voulait rapporter tout ce que l'homme a fait pour contenter ses sens.

Que de vies consumées, que de fleuves de sang versés, que de crimes commis, que de montagnes d'or sacrifiées, pour acheter le plaisir de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher! Or, ce

subtilis, lucida et cœlestis. Ibi enim est paradisus rosarum, liliorum, gemmarum, omniumque deliciarum, at non terrestrium, sed cœlestium, quæ mire oculos sensusque beatorum oblectant; alioquin enim corpora sensusque beatorum, quæ tam dura, imo martyria atrocia passa sunt in hac vita, carerent meritis suis oblectamentis, solæque animæ et mentes eorum essent beatæ: quod est absurdum. (Cor. a Lap., *in Matth.*, v, 4.)

plaisir, que rien sur la terre ne peut ni acheter ni vendre, le ciel le donne. Je dis mal, le ciel est ce plaisir même élevé à sa perfection, sans mélange d'imperfection et de vicissitude.

D'abord, le *plaisir de la vue*. La terre des Vivants est la cité de la beauté et de la lumière. Tout y est beau d'une beauté parfaite; tout y est lumineux d'une lumière telle que l'œil de l'heureux habitant, s'il n'était doué d'une immense puissance de vision, ne pourrait, même un instant, en soutenir l'éclat. L'œil la verra, non-seulement sans fatigue, mais avec un plaisir indicible, cette terre des Vivants, inondée de lumières, dont le disciple bien-aimé a essayé de nous donner la description.

« L'ange me transporta sur une haute montagne; et il me montra la ville, Jérusalem la sainte, qui descendait du ciel, venant de Dieu. Elle était illuminée de la clarté de Dieu même; et sa lumière était

semblable à une pierre de jaspe, transparente comme le cristal. Elle avait une grande et haute muraille, où il y avait douze portes et douze anges, un à chaque porte. La muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair, et les fondements de la muraille étaient des pierres précieuses. Les douze portes étaient douze perles; et chaque porte était faite d'une de ces perles; et la place de la ville était d'un or pur, comme le verre transparent (1). »

Grand apôtre, soyez béni! En vous écoutant, il naît au cœur un vif désir d'habiter la cité bienheureuse. Toutefois, les beautés que vous décrivez ne sont rien, près de la réalité. Seulement, pour s'accommoder à nos faibles esprits, le Dieu qui vous inspire ne parle que d'or et de pierres précieuses, parce qu'ici-bas nous ne voyons rien de plus éclatant ni de plus beau.

(1) *Apoc*, I, 10, 21.

Voici donc l'enfant de Dieu, l'héritier de son père, le cohéritier de son frère aîné, Jésus-Christ, qui met le pied sur la frontière de la terre des Vivants. En un clin d'œil, il la voit tout entière, et il sait que cette terre est à lui et son séjour pour l'éternité. Quel spectacle et quelle émotion!

Si la vue des magnificences de Salomon ravit tellement la reine de Saba, qu'elle en perdit la respiration: en présence des éblouissantes merveilles de la terre des Vivants, demeure du vrai Salomon, le saint mourrait à l'instant si tout son être, fortifié par la puissance divine, n'était mis en harmonie avec ce poids immense de gloire.

Au milieu de l'océan de lumières et de beautés qui charment ses regards, apparaît une beauté qui les surpasse toutes et qui le jette dans le ravissement: c'est la sainte humanité de Notre-Seigneur. Devant lui, est le plus beau des enfants des hom-

mes, le type de la beauté sur lequel Adam, le chef-d'œuvre de la création visible, fut formé et sur lequel nous serons reformés. Il le verra, il le verra toujours. Il s'approchera de lui, il prendra place sur son trône, il s'entretiendra familièrement avec lui, comme un frère avec son frère.

A côté du nouvel Adam, est la nouvelle Ève dont la beauté éclipse la beauté de toutes les vierges, les grâces de toutes les femmes qui ont été et qui seront à jamais. Il la verra, il s'approchera d'elle; il s'entretiendra familièrement avec elle, comme un enfant avec sa mère.

Autour du Roi et de la Reine de la brillante cité, sont rangés en bel ordre, éclatants de lumières, resplendissants de beautés incomparables, et pour lui gracieux et fraternellement bienveillants, les chœurs angéliques. Il les verra, il s'approchera d'eux, il se mêlera dans leurs rangs; il s'entretiendra familièrement avec eux, comme un ami avec ses amis.

Afin que la satisfaction des yeux soit complète, on croit, mon cher Frédéric, et tu peux le savoir, que les anges revêtiront, comme ils l'ont fait souvent, des corps aériens: Cette forme sensible, dont la beauté ravissante ne saurait être décrite, permettra à notre vue de jouir des charmes incompréhensibles de ces sublimes intelligences, les plus belles créatures, après Marie, que la toute-puissance du Créateur ait tirées du néant (1).

Avec les anges, le saint se verra lui-même dans sa propre chair. Mais quelle différence ! Dans son corps, plus de faiblesse organique, plus de difformité, plus d'infirmité, plus de beauté imparfaite : toutes les grâces de la jeunesse, unies à toutes les forces de l'âge mûr. Reformé

(1) Serait il permis d'ajouter que, dans le même but de rendre complet le bonheur de l'homme, le Père et le Saint Esprit daigneront aussi, du moins quelquefois, se montrer à leurs enfants bien-aimés, sous une forme sensible. (Voir Cornelius a Lap., *in Isai.*, XXXIV, 14.)

sur le modèle de celui de Notre-Seigneur, son corps sera si beau et si lumineux, qu'il ne le cédera pas au soleil en beauté et en éclat : ceci est la pure vérité.

Tu sais que le corps du Sauveur parut un jour, à saint Paul, plus brillant que le soleil en plein midi. Le Sauveur lui-même n'a-t-il pas annoncé que *les justes luiront comme le soleil, dans le royaume de leur père* (1) ? Quel contentement lorsque le saint, jadis petit berger ou pauvre ouvrier, verra ses pieds, ses mains et tous ses membres, si resplendissants que nulle part il n'aura besoin ni de flambeau ni d'astre pour s'éclairer !

Mais il n'aura pas seulement la satisfaction de voir son corps ainsi rayonnant de gloire; il verra celui de tous les élus : immense assemblée de rois et de reines de toute nation, de toute tribu et de toute langue, dont les flots ondoyants

(1) *Matth.*, XIII, 43.

remplissent l'incalculable étendue de la terre des Vivants.

Si donc le soleil à son lever réjouit toute la nature, quelle joie ne causera pas à chacun des bienheureux, la vue de tous ces soleils vivants. Entre tous, cher ami, nous distinguerons nos parents, nos amis, tous ceux que nous aurons aimés ici-bas, qui nous auront aidés, ou que nous aurons aidés nous-mêmes, à porter saintement le fardeau de la vie. Nous les verrons, nous serons avec eux pour ne plus nous séparer. Avec eux nous nous entretiendrons cœur à cœur : et que n'aurons-nous pas à nous dire ?

Et puis, dans cette terre des Vivants, il n'y aura pas que les anges et les saints. Toute la nature y sera vivante, incorruptible et éclatante de beautés. D'après saint Paul et les Pères, je te l'ai dit et je le répète, la création matérielle ne sera pas anéantie ; elle sera perfectionnée (1).

(1) Resurrexit in Christo mundus, resurrexit in eo

Ainsi, rien n'oblige à prendre dans un sens figuré, tout ce que dit l'Écriture des plaisirs sensibles, réservés aux bienheureux. C'est pourquoi les fleuves du paradis, les arbres, les fleurs et les fruits dont il est parlé, peuvent se prendre à la lettre.

Les plus savants docteurs l'enseignent expressément. « Dans la terre des Vivants, dit saint Augustin, les roses toujours en fleur rendent le printemps éternel. La blancheur du lis, le pourpre du safran, émaillent le vert des prairies. Le baume y répand ses parfums, et aux arbres toujours fleuris pendent des fruits sans cesse renaissants, toujours mangés et toujours désirés (1). »

cœlum, resurrexit in eo terra. Erit enim cœlum novum et terra nova. (S. Amb , *Lib. de Resurrect.*)

(1) Flos perpetuus rosarum ver agit perpetuum. Candent lilia, rubescit crocus, sudat balsamum, virent prata, vernant sata, rivi mellis influunt, pigmentorum spirat odor, liquor et aromatum, pendent poma florido-

Saint Anselme ajoute : « La terre, qui a conservé dans son sein le corps du Seigneur, sera tout entière comme un paradis ; et parce qu'elle a été arrosée du sang des saints, elle sera éternellement ornée de fleurs odoriférantes, de roses, de violettes qui ne se flétriront jamais (1). »

A ces autorités je pourrais ajouter celle d'un grand nombre de théologiens parmi les plus graves, qui tous affirment sans hésiter qu'après le jour du jugement et la purification du monde par le feu, la terre reparaîtra avec une brillante parure de fleurs, de pierres précieuses, d'arbres, de fontaines et autres ornements, pour le plaisir des saints (2).

rum, non lapsura nemorum, inhiantes semper edunt, et edentes inhiant. (*Meditat.*, c. XXV.)

(1) Terra quæ in gremio suo corpus Domini confovit, tota erit ut paradisus ; et quia sanctorum sanguine est irrigata, odoriferis floribus, rosis, violis immarcessibiliter erit perpetuo decorata. (*In Elucidar.*)

(2) Vid. Cor. a Lap., *in* II *Petr.*, III, 13.

Dans la terre des Vivants, la vue sera donc pleinement satisfaite. Par le désir qui nous dévore ici-bas de voir les beautés créées, si imparfaites qu'elles soient, juge, mon cher ami, de l'immense plaisir que nous causera la vue de tant de beautés de tous points ravissantes.

Que de voyages longs, pénibles et dispendieux, entrepris pour contempler quelque site enchanteur, quelque ville célèbre, quelque haute montagne, quelque merveille de l'art! Que d'argent dépensé pour donner une fête pompeuse, un spectacle brillant, où l'on s'efforce de réunir tout ce qui peut flatter les yeux! Le ciel nous procurera tout cela, des millions de fois plus que cela : et nous ne le désirerions pas!

Mais je ne veux pas te renfermer dans ce *nous* humiliant : il n'y a que les petites âmes qui ont de petits désirs. A demain.

Tout à toi.

—

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

9 octobre.

Plaisir de l'ouïe. — Voix et paroles que nous entendrons dans le ciel.— Chants.— Le chant des anges. — Le chant des saints. — Le chant des Vierges. — Plaisir de l'odorat. — Plaisir du goût. — Plaisir du toucher. — Impossible de donner une idée des plaisirs de la terre des Vivants. — Résumé. — Conclusion.

Cher ami,

Après la vue, l'ouïe est le plus noble de nos sens. Afin de suivre l'ordre hiérarchique, je dois donc te parler en ce moment du *plaisir de l'ouïe*.

Le son d'une belle voix, les chants harmonieux, les accords d'une musique savante, tour à tour triste, grave ou joyeuse, dont chaque note ébranle une fibre de l'âme, ont passionné tous les peuples : ils

les passionnent encore. Dans ce fait universel, faut-il voir une aspiration du genre humain vers le ciel? Je suis tenté de le croire. La raison en est que tous les désirs de l'homme, durant son pèlerinage, trouvent leur complément dans la terre des Vivants et ne le trouvent que là.

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que les corps des Saints auront les organes nécessaires pour entendre et pour parler. Tous les Apôtres, avec un grand nombre de disciples, virent le Sauveur et lui parlèrent après sa résurrection, et il répondit à leurs questions. Ainsi, dans le ciel nous entendrons la voix de Notre-Seigneur; la voix du Fils même de Dieu, la voix de Celui qui a dit: *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.*

Entendre de nos oreilles la voix d'un Dieu: quel ineffable bonheur! Mais dans sa parole quel puissant intérêt, lorsque Celui par qui tout a été fait nous racontera la création du monde, la manière

dont elle s'accomplit, la fin pour laquelle il l'opéra; lorsqu'il nous découvrira la cause et le but des révolutions du globe, l'harmonie des êtres et les lois admirables de leur gouvernement!

Nous entendrons la voix de la sainte Vierge. Entendre la voix de la sainte Vierge! A cette pensée le cœur se fond de joie et l'âme entière tressaille d'allégresse. Avec raison, car il n'y a ni voix humaine, ni musique, ni harmonie, ni mélodie qui puisse donner l'idée des charmes de cette voix plus qu'angélique.

Mais comme nous serons suspendus aux lèvres de la divine Mère, lorsqu'elle nous dira, dans les détails les plus intimes, les mystères de l'Incarnation et de la sainte Enfance; qu'elle nous décrira le voyage de Nazareth à Bethléem, la grotte bénie, l'adoration des bergers, la fuite et le séjour en Égypte, le retour en Judée, et la vie de son divin Fils dans l'atelier de saint Joseph!

Nous entendrons la voix des saints et des saintes de tous les pays et de tous les siècles. Nous entendrons parler Adam et Ève, nos premiers parents, et nous saurons ce qu'était la voix humaine avant la chute. Avec quel intérêt nous les écouterons racontant leur bonheur, leur puissance, leur beauté dans l'état d'innocence, et les merveilles du Paradis terrestre.

Nous entendrons parler Noé, le second père de notre race. Qu'éprouverons-nous, lorsqu'il nous décrira, pour les avoir vues, les grandes scènes du déluge, son séjour dans l'arche, son retour sur la terre, les magnifiques promesses que Dieu lui fit et les bénédictions dont il le combla, et dans sa personne, le genre humain tout entier !

Nous entendrons parler Abraham, le Père des croyants. Comme notre cœur palpitera au récit détaillé du sacrifice d'Isaac ! Nous entendrons tous les patriarches nous parler de leurs pérégrinations sur la

terre étrangère; Joseph, de sa puissance; Moïse, de la délivrance d'Israël, du passage de la mer Rouge et de toutes les merveilleuses circonstances du voyage dans le désert. Quels charmes dans ces récits faits par des témoins oculaires!

Nous entendrons parler David, Isaïe, Judith, Esther, sainte Anne, la mère bien-aimée de la sainte Vierge; sainte Élisabeth, la mère de saint Jean-Baptiste; les rois mages, Lazare, Marthe, Marie-Magdeleine, et les autres amis du Sauveur; saint Pierre, le chef des apôtres; saint Paul, le prédicateur du monde entier; saint Jean, le disciple bien-aimé; saint Antoine, le miracle du désert, racontant les combats gigantesques et les merveilles de la Thébaïde; saint Augustin, le prince des philosophes; saint Chrysostome, le prince des orateurs.

Que dirai-je encore? Nous entendrons les martyrs, nous disant, ce que nous ne savons pas malgré nos études, ce qu'était

le monde païen, sa corruption profonde, sa puissance colossale, sa haine diabolique, sa cruauté sans nom; puis, leurs tourments variés à l'infini, leurs combats dans les amphithéâtres contre les lions et les tigres, suivis de leurs glorieux triomphes.

Enfin, nous entendrons parler notre père, notre mère, nos amis, tous les saints et toutes les saintes, devenus nos frères et nos sœurs, avec qui nous ne formerons qu'un cœur et qu'une âme, et pour qui notre parole aura les mêmes charmes que la leur aura pour nous.

Là, ne se bornera pas le plaisir de l'ouïe : dans le ciel il y aura des chants (1).

(1) Corpora enim et aures beatorum, uti et reliqui sensus, æque ac mens et spiritus, suam in cœlo habebunt voluptatem, eamque summam. (Cor. a Lap., *in Apoc.*, v, 8.) O qualis voluptas auditus illorum, quibus incessanter sonant harmoniæ cœlorum, at concentus angelorum, dulcisona organa omnium sanctorum. (S. Ansel., *in Elucidar.*)

Le chant des anges. « Et les séraphins, dit Isaïe, chantaient en se répondant : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa gloire (1). » Et saint Jean : « J'ai vu et j'ai entendu la voix d'une multitude d'anges, qui disaient : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir l'empire, la gloire et la bénédiction (2). »

Qui dira, cher ami, la beauté des chants angéliques? C'est le cas d'avouer notre impuissance et de répéter le mot de saint Paul : « L'oreille humaine n'a jamais rien entendu de semblable : *nec auris audivit.* » Tout, dans les anges, nous étant immensément supérieur, nous devons en conclure que, comparées aux voix des anges, les plus belles voix humaines ne sont que des cloches fêlées.

Le chant des saints. Je complète le texte

(1) *Is.*, VI, 3.
(2) *Apoc*, V, 11.

de saint Jean : « Et j'ai vu et entendu la voix d'une multitude d'anges autour du trône, et des animaux (1), et des vieillards ; et leur nombre était des milliers de milliers. Ils disaient d'une grande voix : « A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, bénédiction et honneur, et gloire et puissance aux siècles des siècles (2). »

Aux voix se joindront les instruments de musique, d'une puissance et d'une douceur incompréhensibles (3). Peux-tu te figurer l'impression que produiront ces concerts immenses, toujours anciens et toujours nouveaux ; d'autant plus ravissants que les instruments seront plus justes ; les artistes plus habiles ; les voix plus belles et plus nombreuses ; les oreilles qui les entendront, plus délicates ; les lieux où ils retentiront, d'une sonorité plus parfaite ; Celui qui en sera l'objet,

(1) Les séraphins.
(2) *Apoc.*, v, 11.
(3) Ibid., xiv, 1, 4.

plus digne et plus aimé? Saint François d'Assise ayant entendu, pendant quelques instants, le son d'un luth, touché par un ange, en fut tellement ravi qu'il se croyait dans un autre monde.

Quel sera le sujet de ces chants? Les inépuisables merveilles du monde de la nature et du monde de la grâce : c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de plus capable d'élever l'enthousiasme jusqu'à l'ivresse. « Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu des armées : » Tel est le thème qui se reproduira sans cesse, avec des variations infinies et toujours avec de nouvelles délices.

Saint et trois fois saint dans la création, c'est-à-dire : puissant et trois fois puissant ; sage et trois fois sage ; bon et trois fois bon ; admirable et trois fois admirable dans la création du ciel, dans la création de la terre, dans la création des astres, dans la création des animaux, des oiseaux, des poissons, des arbres et des plantes ; dans

la création des anges et dans la création de l'homme.

Et la connaissance intime de chacun de ces merveilleux ouvrages, plongera les saints dans un océan d'admiration et d'amour, qui donneront à leurs chants une expression d'indéfinissable volupté.

Saint et trois fois saint dans la rédemption, c'est-à-dire : puissant et trois fois puissant ; sage et trois fois sage ; bon et trois fois bon ; admirable et trois fois admirable dans la rédemption de l'homme et du monde ; dans sa descente sur la terre, dans le sein de sa mère, dans la grotte de sa naissance, dans son enfance, dans son travail, dans sa doctrine, dans ses miracles, dans ses souffrances, dans sa mort, dans sa résurrection et dans son ascension triomphante.

Saint et trois fois saint dans la sanctification, c'est-à-dire : puissant et trois fois puissant ; sage et trois fois sage ; bon et trois fois bon ; admirable et trois fois

admirable dans la sanctification de l'homme et du monde; dans la miraculeuse fondation de l'Eglise; dans sa perpétuité; dans l'institution des sacrements; dans le courage des martyrs; dans la sainteté des confesseurs et des vierges; dans les œuvres de charité multipliées comme les besoins spirituels et corporels de l'homme.

Et la connaissance intime de chacun de ces mystères plongera de nouveau les saints dans un océan d'admiration et d'amour, qui donneront à leurs chants une expression d'indéfinissable volupté.

Le refrain de ces chants sublimes et enivrants, non moins sublime, non moins enivrant que les chants mêmes, sera le mot que nous bégayons sur la terre aux jours de notre allégresse, mais dont nous ne connaissons ni l'air ni la poésie, l'éternel *alleluia* (1).

(1) *Apoc.*, XIX, 3, 4, 6.

Le chant des vierges. Outre les deux chants auxquels tous les élus prendront part, les vierges auront un chant réservé pour elles seules. Le plus bel ornement de la cour céleste, les admirables vierges, que le monde lui-même est forcé de respecter, accompagneront partout l'Agneau divin, dans ses démarches éternelles. Par un chant que les anges et les saints entendront, mais qu'ils ne pourront par redire, elle témoigneront à leur divin époux leur amour et leur reconnaissance.

« Et j'ai vu, et voilà l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille (1) qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur le front, et j'ai entendu une voix du ciel, comme la voix des grandes eaux, et comme la voix d'un grand tonnerre. Et la voix que j'ai entendue, était comme le son

(1) Nombre sacré qui signifie une immense multitude.

de joueurs de harpes qui jouent de leurs harpes.

« Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux (1) et les vieillards, et nul ne pouvait chanter ce cantique, que ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre; ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges : ils suivent l'Agneau partout où il va (2). »

Ce chant des vierges, puissant comme la voix des grands tonnerres ou des grandes cataractes, doux comme le son d'une harpe, vous seules, ô vierges bienheureuses, vous pourrez le dire, nous l'entendrons, mais nous ne pourrons le répéter, et nous ne vous porterons point envie (3).

(1) Quatre séraphins, premiers princes de la cour céleste.

(2) *Apoc.*, XIV, 1, 4.

(3) Videbit vos cætera multitudo fidelium... Videbit, nec invidebit, et collætando vobis quod in se non ha-

Plaisir de l'odorat. — Dans la terre des Vivants, l'odorat, comme tous les autres sens, aura sa satisfaction propre, c'est-à-dire qu'il vivra de la plénitude de sa vie. Or, sentir est sa vie. Nous ne pouvons en douter, le ciel sera une région embaumée des plus délicieux parfums.

Dans mes lettres sur l'Eau bénite, je t'ai cité, mon cher Frédéric, un bon nombre de saints, qui ont rendu après leur mort une odeur si agréable, que jamais personne n'en a senti de pareille. J'aurais pu t'en nommer une infinité d'autres. Ce parfum céleste, plusieurs l'exhalent encore aujourd'hui même, après plusieurs siècles de sépulture: telles, pour en rapporter seulement deux exemples, sainte Térèse en Espagne, et sainte Marguerite de Cortone, en Italie. Si

bet, habebit in vobis. Nam et illud canticum novum proprium vestrum dicere non poterit, audire autem poterit, et delectari vestro tam excellenti bono. (S. Aug., *de Virginit.*, c. XXIX.)

les corps, dont les âmes seules jouissent de la gloire, répandent, même dans le tombeau, une odeur exquise, que sera-ce dans le ciel où ils seront vivants et glorieux?

Plaisir du goût. — Ce que je viens de dire de l'odorat, il faut le dire du goût. Dans le ciel, l'homme ne sera pas plus privé du sens du goût que des autres sens. On peut même ajouter que le plaisir du goût sera d'autant plus grand, que le goût est l'instrument ou, si tu veux, le sujet le plus ordinaire des mortifications les plus pénibles à la nature.

Tandis qu'en récompense de leurs privations, tous les autres sens auraient leur satisfaction propre, le goût anéanti ou paralysé n'en aurait aucune! Pareille supposition est également contraire à la raison et à la foi. A la raison: posé la résurrection, elle nous dit que l'homme jouira dans le ciel de toute l'intégrité de son être et que tous les sens seront en acte. A la foi : elle

nous enseigne que dans la terre des Vivants, tout sera vie et vie dans la plénitude (1).

Au reste, tu as déjà entendu saint Augustin affirmant le plaisir du goût dans le ciel. Un autre grand docteur, saint Anselme, ne l'affirme pas avec moins d'assurance. « La vue, dit-il, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, tous les sens des bienheureux goûteront d'admirables plaisirs (2). »

A l'appui de ce témoignage si explicite, je pourrais te dresser une longue nomenclature de savants auteurs, tels que saint Laurent Justinien, saint Grégoire le Grand, Scot et beaucoup d'autres, que tu trouveras, si tu es curieux de les connaître, dans le grand théologien Suarez (3).

(1) Voir Cor. a Lapid., *in Matth.*, v, 4.

(2) Oculi, aures, nares, os, manus, guttur, jecur, pulmo, ossa, medullæ... Beatorum mirabili delectationis et dulcedinis sen u replentur. (Lib. *de Similitudinib.*, c. XXXVII.)

(3) III *Pars*, t. II, disput. 47, sect. ultim.

Cornelius a Lapide les résume en ces termes : « Tous les sens des bienheureux auront leurs satisfactions propres, satisfactions merveilleuses que l'œil n'a point vues et que l'oreille n'a pas entendues (1). »

Mais tu me demandes quel sera le plaisir du goût? Et moi je te demande quel sera le plaisir de l'odorat, de l'ouïe ou de la vue? Si ta réponse est certaine, la mienne ne peut être douteuse. On mangera donc dans le ciel? Pourquoi non? Modèle des bienheureux dans la terre des Vivants, Notre-Seigneur, après sa résurrection, a mangé et mangé plusieurs fois avec ses apôtres. Que le bon Maître l'ait fait dans le but de prouver la réalité de son corps adorable, cela est certain; mais qu'il l'ait fait uniquement pour cela, ceci est une

(1) Denique omnes sensus beatorum proprias et mirificas voluptates, et sua oblectamenta quæ nec oculus vidit, nec auris audivit in cœlo habituros, etc. (*Apoc.*, XXII, 2.)

question. Dans tous les cas, sa conduite prouve que la manducation n'a rien d'incompatible avec l'état des corps glorieux.

D'ailleurs, le ciel nous est souvent annoncé comme un festin de noces, et l'Écriture nous parle du boire et du manger, qui feront les délices des élus. Rien n'oblige à prendre ces plaisirs du goût, dans le sens figuré, pas plus que les plaisirs de l'odorat ou de l'ouïe : pas plus que les arbres, les fleurs et les fruits dont la réalité n'est pas contestée.

Au reste, ne va pas te figurer dans le ciel, des boucheries et des bouchers, des cuisines et des cuisiniers : ces grossières et laborieuses préparations de la nourriture auront à jamais cessé. D'une part, la mort sera bannie de la terre des Vivants ; d'autre part, les fruits et non la chair, ayant été l'aliment de l'homme innocent, le redeviendront de l'homme régénéré.

Il faut ajouter que le boire et le manger

ne seront plus destinés, comme ici-bas, à réparer les forces du corps, mais à procurer au sens du goût, sa légitime satisfaction; enfin, que le corps spiritualisé spiritualisera la nourriture, de sorte qu'elle ne donnera lieu à aucune des conséquences humiliantes dont elle est suivie dans les conditions de la vie terrestre (1).

Plaisir du toucher. — Le sens du tact est répandu dans toutes les parties de notre corps. Aussi, lorsque le corps est blessé, atteint par la maladie, couvert d'ulcères, le sens qui souffre le plus, ou même le seul qui souffre, c'est le toucher. De même, quand le corps est sain et vigoureux, c'est encore le toucher qui en a toute la commodité et tout le plaisir.

Ce sens aura donc sa béatitude, et il l'aura sans variation, pendant toute l'éternité, lorsque, après la résurrection, les bienheureux, devenus immortels et

(1) Voir Bellarm., *de Beatitud. SS.*

impassibles, jouiront d'une très-parfaite santé. Que ne donneraient pas les gens du monde, surtout aujourd'hui, pour être à jamais exempts de la goutte, de la pierre, des maux de tête, de reins, d'estomac et autres maladies ou infirmités ! Que ne doivent-ils donc pas donner et que ne doivent-ils pas faire par gagner le ciel, d'où sont bannies pour toujours, avec la mort, toute maladie et toute douleur !

Bien plus, quoique les corps ressuscités doivent rester composés de chair et d'os, ils seront néanmoins *spirituels*, cela veut dire tellement soumis à l'âme qu'ils se remueront à son gré, qu'ils monteront, qu'ils descendront, qu'ils iront partout avec la rapidité même de la pensée, aussi aisément que s'ils étaient des esprits et non pas des corps.

Remarque la compensation : comme le toucher est le seul sens qui souffre, quand nos corps pesants et terrestres sont obligés de monter, de descendre, de porter

des fardeaux, ou de courir d'un lieu à un autre, seul aussi il jouira de l'indicible plaisir procuré aux corps glorieux, par la facilité de se transporter partout sans fatigue et sans peine.

Et maintenant, cher Frédéric, en voulant esquisser les gloires et les joies de la terre des Vivants, qu'ai-je fait? Enfant, j'ai bégayé; aveugle, j'ai parlé couleurs et raisonné peinture. Toi-même, donne à mes paroles un sens mille fois plus étendu et plus élevé, ajoute tout ce que ton cœur peut désirer, ton esprit concevoir, ton imagination se représenter de meilleur et de plus beau; dis tout cela dans le plus magnifique langage, qu'auras-tu fait? Enfant, tu auras bégayé; aveugle, tu auras parlé couleurs et raisonné peinture.

Elles sont donc vraies, et jusqu'à la fin des siècles, elles resteront telles, ces paroles d'un témoin oculaire : « L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son cœur même n'a rien désiré

de comparable au bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Il est temps de clore cette lettre, qui sera la dernière, et de résumer notre correspondance.

Son intérêt, mon cher ami, est celui de nos malheureux contemporains : voilà, tu ne l'ignores pas, le double but que je me suis proposé.

Ton intérêt. Tu arrives aux frontières orientales de la sombre et triste vallée qu'on appelle la vie; et moi je touche aux frontières occidentales. Comme le vieux marin qui a couru les mers, j'ai voulu, en te faisant part de mon expérience, t'orienter dans ton pèlerinage et te préserver de la fascination qui égare un si grand nombre de voyageurs.

L'intérêt de nos contemporains. Le monde actuel fait peur et pitié.

Il fait peur. Tout y est en fermentation: nul n'ose compter sur le lendemain. Chaque jour des doctrines sauvages battent

en brèche les fondements de l'édifice social qui nous abrite. Toutes les convoitises exaltées font entendre des menaces sanguinaires. En attendant qu'elles les exécutent, les crimes se multiplient. La religion du mépris, mépris de Dieu, mépris du droit, mépris de l'honneur, mépris de la vertu, s'étend à vue d'œil : et les peuples deviennent ingouvernables.

Il fait pitié. Oublieux de sa dignité, ce monde qui se croit si éclairé, s'est fait esclave de la matière. Dans la matière, il cherche la vie. Et quelle vie? La vie de l'animal qui boit, qui mange, qui dort, qui digère et qui est content : il n'en connaît plus d'autre, il a perdu jusqu'au sentiment de sa dégradation (1). La vérité pour laquelle il est fait et qui seule peut l'ennoblir, n'a presque plus d'accès dans son intelligence. Non-seulement il la fuit,

(1) Homo cum in honore esset non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. (Ps. XLVII.)

mais il la hait en elle-même et la persécute dans ses organes.

D'où vient une pareille démence? d'une seule cause: l'homme est esclave de l'erreur radicale qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie. Un mot suffit à le prouver. Qu'aujourd'hui le monde soit bien convaincu que la vie d'ici-bas n'est pas la vie, mais un simple acheminement à la vie: demain le bon sens lui est revenu. Il sait ce qu'il est, d'où il vient, où il est, où il va. Ses pensées, ses affections et ses actes prennent une direction toute nouvelle.

Au lieu d'avoir une importance capitale, les affaires temporelles qui l'absorbent, ne sont plus à ses yeux que d'un intérêt secondaire. Moyens indifférents de leur nature, les biens d'ici-bas, honneur, richesse, plaisir, sont à lui, mais il n'est pas à eux. Cherchés sans passion, possédés sans inquiétude, perdus sans regrets inconsolables, il les domine, il n'en

est pas dominé. Dès ce moment, la triple concupiscence est vaincue; l'homme replacé sur sa voie, et le monde, rentré dans l'ordre normal, a retrouvé la paix et la vertu.

Non, éternellement non, la vie d'ici-bas n'est pas la vie, elle ne peut pas l'être; la vie est ailleurs. Telles sont les deux vérités fondamentales qu'il importait de rappeler surtout aujourd'hui, à ce dix-neuvième siècle plus fasciné qu'aucun autre, par la grande erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, toute la vie: nous l'avons fait.

Dès l'abord, en appelant à sa propre conscience, nous lui avons demandé ce que nous lui laissons comme adieux: « O homme, être sublime, te comprends-tu toi-même: *O homo, tantum nomen si intelligas te?* Pourquoi es-tu sur la terre? Aujourd'hui surtout que tu te crois si éclairé, que fais-tu? Image vivante du Dieu vivant, tu es fait pour la vie et tu ai-

mes la vie. Tu l'aimes passionnément, invinciblement, uniquement. Poussé par un instinct irrésistible, tu la cherches partout. Quel est, dis-nous, le dernier mot de tes labeurs, de tes soucis, de tes agitations, de tes sacrifices, de tes vertus et même de tes crimes? Descends au plus intime de ton âme, et tu trouveras cette inévitable réponse : je cherche la vie. »

La réponse est juste. En tout, partout et toujours l'homme cherche la vie. C'est la loi de son être : quoi qu'il fasse, il ne peut s'y soustraire. Depuis six mille ans qu'il respire sur le globe, rien n'a pu arrêter ni ralentir le mouvement impétueux qui le pousse à la recherche de la vie. Au contraire, plus il vieillit, plus son ardeur devient dévorante ; car plus il s'éloigne, en se corrompant, de la véritable vie, plus il redouble d'efforts pour trouver la vie menteuse que ses passions ont rêvée, et qu'il ne trouvera jamais.

On dirait un grand enfant qui, placé

sur le bord d'un lac tranquille, aperçoit dans le miroir des eaux l'image de la lune. Il la prend pour l'astre lui-même. Victime de son erreur, il se précipite dans le lac, et l'image se brise ; et plus il s'agite pour la saisir, moins il l'atteint. La fatigue, le désespoir, la mort au milieu des flots, est tout ce qu'il retire de ces pénibles efforts. Grand enfant ! lève donc la tête et ne cherche pas à tes pieds ce qui est au-dessus de toi ; ce que tu poursuis n'est que l'image de la réalité (1).

Cependant, la vie mourante, vie de souffrances et de déceptions, n'est pas sans quelques joies : que sera donc la vie vivante ? « O mon bon Maître, s'écrie saint Augustin, si vous nous environnez de tant de bienfaits pendant que nous sommes dans cette vie corruptible : bienfaits du ciel et de l'air ; bienfaits de la terre et de la mer ; bienfaits du jour et de la nuit ;

(1) Filii hominum, usquequo gravi corde : ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium ? (Ps. IV.)

bienfaits de la chaleur et de l'ombre; bienfaits des vents et de la pluie; bienfaits des oiseaux et des poissons; bienfaits des animaux et des arbres; bienfaits de cette innombrable multitude d'herbes et de plantes; bienfaits de toutes les créatures qui, dociles à vos ordres, allègent nos peines et consolent notre exil: quels seront, je le demande, en nombre, en étendue et en richesse, les biens que vous nous avez préparés dans la céleste patrie, où nous vous verrons face à face?

« Si vous faites tant pour nous, pendant que nous sommes dans la prison, que ferez-vous quand nous serons dans le palais : *Si tanta facis nobis in carcere; quid ages in palatio* (1)? »

SI BELLE EST LA PRISON, QUE SERA LE PALAIS! ET SI DOUX EST L'EXIL, QUE SERA LA PATRIE!

(1) *Soliloq.* c. XXI, n. 1.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avis des éditeurs v
Avant-propos IX

PREMIÈRE LETTRE.

Objets de cette correspondance : détromper, consoler, éclairer, encourager. — *Détromper.* — L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, est de toutes les erreurs la plus radicale, la plus cruelle, la plus désastreuse et malheureusement la plus répandue de nos jours. — La plus radicale : elle est la première.— Elle atteint l'homme dans le plus intime de son être. — Elle le fascine. — Anecdote. — La plus cruelle : elle le dégrade et le rend malheureux.—Ignobles définitions de l'homme par les victimes de la grande erreur. — Noblesse de l'homme et du chrétien. 1-12

DEUXIÈME LETTRE.

Un preneur de mouches : Domitien.— Un trait de son histoire. — Preneurs de mouches au dix-neuvième siècle. — Les tisserauds de toiles d'araignée. —

Leurs tissus : nature et destination.— Réponses de deux Chinois. — Photographie vivante des victimes de la grande erreur. — Leur histoire dans celle de Samson. 13-26

TROISIÈME LETTRE.

Malheur de ceux qui se laissent fasciner par la grande erreur.— Fausse apparence de bonheur.— Ils sont esclaves. — Maîtres nombreux, opposés, capricieux auxquels ils obéissent. — Les vers et les voleurs. — Tableaux de leurs sollicitudes.— Ils sont exposés à des regrets inconsolables. — Histoire de Michas. — Travaillés par des désirs impossibles à satisfaire.— Disproportion entre la capacité de leur cœur et les biens d'ici-bas. — Exemple péremptoire . 27-41

QUATRIÈME LETTRE.

Expérience de Salomon. — Parole qui empoisonne tous les plaisirs d'ici-bas.— Trait de Caracalla. — Francesco et saint Philippe de Néri. — Histoire. 42-50

CINQUIÈME LETTRE.

L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, est la plus désastreuse de toutes les erreurs.— Tableau de l'humanité, de ses agitations et de ses crimes. — Cause première du désordre universel : l'erreur sur la vie.— Image vivante du Dieu vivant, l'homme aime passionnément la vie.—Il n'aime que la vie. — Lui faire croire que la vie d'ici bas c'est la vie, toute la vie, c'est le rendre fou et fou furieux. —Logique de sa folie.—Raisonnements des fascinés d'autrefois.— Du fasciné d'aujourd'hui. — Preuve nouvelle que la grande erreur est la cause du désordre universel 51-65

SIXIÈME LETTRE.

Nouveaux désastres causés par la grande erreur.— Elle déchaîne toutes les concupiscences.—Concupiscence de la chair : ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait. — Concupiscence des yeux : ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait. — Histoire d'un avare mort récemment à Paris 64-76

SEPTIÈME LETTRE.

Autre histoire d'un avare mort cette année.—Précaution ridicule. — Dureté de cœur. — Le luxe, suite de la concupiscence des yeux.— Désordre très coupable. — Quelques exemples de luxe 77-86

HUITIÈME LETTRE.

Troisième concupiscence, l'orgueil de la vie.—Ce qu'elle est, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait — Esprit général d'insubordination. — Fièvre du déclassement. — Ambition du pouvoir, intrigues, conspirations, révolutions, tyrannie. — Haine de toute autorité. — Châtiments provoqués par le déchaînement des trois concupiscences. — Dernière proposition : L'erreur qui consiste à croire que la vie d'ici-bas c'est la vie, très répandue de nos jours. — Preuves. — Dangers qui nous menacent 87-104

NEUVIÈME LETTRE.

Deux vérités incontestables. — Raisonnement péremptoire.— Pourquoi la vie d'ici-bas n'est pas la vie. — Elle manque de ce qui constitue la vie proprement

dite.—L'esprit ne vit pas, ou ne vit que très-imparfaitement.—Erreurs et ignorances auxquelles il est sujet. — Le cœur ne vit pas. — Ses luttes, ses mécomptes, ses tristesses. — Le corps ne vit pas : tableau de ses misères. — Dans la vie d'ici-bas, point de jouissances et pas de durée. . . 105-120

DIXIÈME LETTRE.

La jouissance manque à la vie d'ici-bas.— Conspiration des créatures contre la jouissance. — Trois choses dans la vie opposées à la jouissance: un berceau, une croix, une tombe. — Misères de l'homme au berceau. — Misères de l'homme fait. — Ce qu'il est à l'extérieur. — Ce qu'il est à l'intérieur. — Condition essentielle de la jouissance, la durée. — Brièveté de la vie.— Le tombeau en perspective.— Considérée en elle-même, la vie d'ici-bas n'est donc pas la vie. 121-136

ONZIÈME LETTRE.

La vie d'ici-bas n'est pas la vie : elle ne répond pas à l'idée de Dieu qui la donne.—Supposer le contraire, c'est nier la bonté de Dieu.—Sa sagesse.—Sa puissance infinie. — C'est nier Dieu lui-même. — C'est accuser le genre humain d'une incurable folie. — Oracles divins concernant ceux qui prennent la vie d'ici-bas pour la vie 137-150

DOUZIÈME LETTRE.

Objection d'un jeune matérialiste, tendant à prouver que la vie d'ici-bas est toute la vie.— Réfutation de son raisonnement. — Il est caduc. — Il est faux : preuves palpables.—Il est impertinent.— Il abaisse l'homme au-dessous des animaux.— Autre raison-

nement contre le surnaturel en général. — Réfutation. — Passage de Plutarque. — Monuments de la croyance universelle et permanente au surnaturel 151-164

TREIZIÈME LETTRE.

Nouvelle preuve du surnaturel : la création.—L'homme ne vit que du surnaturel et dans le surnaturel. — Réfutation des objections.— D'où vient la négation du surnaturel.—Il fait peur.—Pourquoi il fait peur. — Dernier mot de tous les incrédules et de toutes les philosophies antichrétiennes. — *Post-Scriptum* 165-177

QUATORZIÈME LETTRE.

Second objet de notre correspondance : *Consoler*.— La mort n'est pas la mort : affreux cauchemar de moins — Immense consolation.—Admirable enseignement de l'Eglise.— Le passeport.— Le rétablissement de la santé spirituelle.— Le viatique.— L'ordre du départ. — L'escorte.— Les chants.— Le cimetière. — Les chrétiens devant la mort. — Saint Augustin. — Saint Louis. — Le jour de la mort, appelé le jour de la naissance 178-199

QUINZIÈME LETTRE.

La mort n'est qu'un semblant de mort.—Immense consolation des mourants. — La mort joyeuse due au christianisme. — Exemples. — Saint Louis. — Berchmans. — Alphonse-François, duc de Modène 200-216

SEIZIÈME LETTRE.

La mort joyeuse : nouveaux exemples. — Suarez. — Baronius. — Sœur Marie de Venise. — Sœur Antonine de Saint-Hyacinthe. — Fulvia Ségardi. — Joseph Scamacca. — Angélique Fabre — Félicité des Nétumières. — Le frère Moïse. — Aimé Bailly. — M. Jacquinot 217-255

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Troisième objet de notre correspondance : *Eclairer*. — Nature intime de la vie d'ici-bas. — C'est une épreuve — Pourquoi? — Parabole de l'Evangile qui révèle la nature de la vie. — But de la vie d'ici-bas. — Acheminement à la vraie vie. — Ce qu'est la vraie vie. — Moyens de la conquérir. — Nature de la mort. — Trait de saint Charles. — Ce qu'est un chrétien qui meurt. — Comparaisons. — Histoire. — Chant de l'exil 256-256

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Quatrième objet de notre correspondance : *Encourager*. — La terre des Vivants. — Ce qu'elle est. — Pourquoi ce nom donné au ciel. — Belle philosophie du Symbole. — Dans la terre des vivants, triple plénitude de vie : plénitude d'universalité, plénitude de jouissance, plénitude de durée. — Là tout vit. — L'esprit vit : connaissance du passé, du présent et de l'avenir. — Connaissance du monde matériel et du monde moral. — Connaissance instantanée et sans fatigue. — Joies de l'esprit. — Dans la terre des Vivants tout est lumière 257-272

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Dans la terre des Vivants le cœur vit. — Aimer et être aimé : vie du cœur. — Ce que le cœur aimera et ce dont il sera aimé. — Dieu. — La sainte Vierge, les anges, les saints, nos parents et nos amis. — Puissance et délices de cet amour. — Dans la terre des Vivants, le corps vit.—Qualités des corps glorieux : impassibilité, subtilité, agilité, clarté.—Explication des deux premières qualités. — Bonheur ou vie qui en résultera 273-286

VINGTIÈME LETTRE.

Troisième qualité des corps glorieux : l'agilité. — En quoi elle consiste. — Bonheur qu'elle procure. — Le monde actuel la désire ardemment.—Quatrième qualité des corps glorieux : la clarté.— Preuves de la clarté des corps glorieux. — D'où elle viendra. — Glorification ou vie de toutes les créatures. — Passage de saint Paul. — Enseignement de saint Thomas, de saint Jérôme, de saint Augustin et des autres Pères —Lumière et incorruptibilité des créatures 287-309

VINGT-UNIÈME LETTRE.

L'homme en âme et en corps dans le ciel.—Satisfaction générale de tout son être.—Jouissances particulières de chacun de ses sens. — Plaisir de la vue. — Beautés de la terre des Vivants. — Beautés de ses habitants. — Notre-Seigneur. — La sainte Vierge. — Les anges.— Les saints.— La nature.— Autorités des Pères et des docteurs 310-322

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Plaisir de l'ouïe.—Voix et paroles que nous entendrons dans le ciel. — Chants. — Le chant des anges. — Le chant des saints. — Le chant des vierges. — Plaisir de l'odorat. — Plaisir du goût. — Plaisir du toucher. — Impossible de donner une idée des plaisirs de la terre des Vivanst. — Résumé. Conclusion 323-350

FIN DE LA TABLE.

Bruxelles, imprimerie pontificale de H. Goemaere.

35 ~~[illegible]~~-48
13
5
23
~~7~~ 5
85
153
307

BX 2350 .G38 1870 SMC

Gaume, J. (Jean),
1802-1879.
La vie n'est pas la vie
: ou, La grande erreur
47231604 (mcab) AWV-1494